

ANTICIPATION

Le Mal
de l'Homme

Isabelle Henry



HYPALLAGE

EDITIONS

Le Mal de l'Homme

Isabelle Henry

Le Mal de l'Homme

Roman

Hypallage Editions

© Hypallage Editions – Isabelle Henry

ISBN : 978-2-37107-162-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je dédie ce roman à Paris, ma ville natale...

Le contexte

L'état de guerre.

Guerre civile, raciale, migratoire, guerre sociale, économique, financière.

Guerre de l'humanité contre elle-même...

En 2045, un affrontement d'une rare barbarie éclate entre l'orient et l'occident, ravageant les continents, semant destruction et mort, et entraînant le monde dans l'obscurité totale.

Le conflit armé entre l'Europe, alliée des États-Unis, et le protectorat libre d'Orient (les États arabes réunis) semble ne pas avoir de fin, le front étant partout et nulle part.

Le meurtre déferle sur le monde entraînant tous les hommes.

Un mur d'enceinte infranchissable, dont la construction fut achevée le 25 septembre 2059, se dresse autour du centre de Paris.

Le mur, gigantesque, part de la porte Maillot, l'armée contrôlant l'avenue Charles-de-Gaulle, comme tous les grands axes permettant d'entrer et de sortir de Paris, où aucun voyageur civil non mandaté n'est toléré.

L'édifice rejoint ensuite la place de Clichy, puis descend vers Opéra, les gares du Nord et de l'Est étant contournées par le mur d'enceinte. La construction s'étire ensuite vers Bastille et traverse la

Seine. La haute barrière de béton laisse derrière elle les gares de Lyon et d'Austerlitz, et Bercy, avec un important point de contrôle au commencement de l'autoroute A4.

Le mur file ensuite jusqu'à Montparnasse, puis vers le pont de Grenelle où il retraverse la Seine pour monter jusqu'au Trocadéro et rejoindre la porte Maillot.

C'est, grossièrement, le tracé du gigantesque mur d'enceinte qui délimite et protège Paris en 2060, quinze ans après le début de la guerre.

Seule l'armée est autorisée et possède les moyens nécessaires pour sortir ou entrer dans la ville, dont elle contrôle tous les accès. Il avait fallu réduire la circonférence du mur au fur et à mesure de sa construction afin de terminer la tâche au plus vite, avant qu'il ne soit trop tard. Non pas que tout danger eût disparu du centre de Paris, mais les choses étaient allées si loin dans l'horreur que chacun, même le dernier des pourris, ressentait un besoin d'ordre et de justice.

Paris, novembre 2060.

Assurément, Dale Witman n'en était pas à son premier coup d'essai.

C'est ce que pensa Olis Legrand en le regardant.

Être chef de district n'est pas chose aisée, encore moins enviée, et tout le poids de la fonction semblait peser sur son corps et sur son visage fatigué.

Personne n'aspire au poste occupé par Olis depuis le début des événements. C'est la raison pour laquelle il observait Dale Witman avec intérêt, cet inspecteur arrivé dans le service depuis dix jours seulement, et qui avait déjà deux arrestations à mettre à son actif, et pas des moindres.

Le DGP – district général de Paris – est situé à l'intérieur de la zone protégée et placé sous l'autorité du ministre de l'Intérieur Miro Shander. Il est installé dans l'ancienne ambassade du sultanat d'Oman, avenue d'Iéna, désertée depuis longtemps maintenant, comme toutes les ambassades de la ville.

Il ne reste plus grand-chose de la grandeur et du luxe d'antan, terrassés par la tempête de fureur et de haine qui s'est largement abattue sur le monde depuis quinze longues années.

Une faible lumière éclairait encore le bureau d'Olis Legrand, encombré de papiers administratifs aussi bien que de papiers gras accumulés par les dîners passés là plutôt que chez lui. Il songeait toujours à Dale Witman qui avait chopé un passeur insaisissable depuis plusieurs mois, comme ça, sans difficulté, dix jours à peine après son arrivée à Paris.

Par les temps qui couraient, on se méfiait même de son ombre.

Sans doute fallait-il des hommes comme Witman, des hommes jeunes.

C'est ce que se prit à penser Olis. Mais le premier sentiment que lui inspirait un homme était déterminant ; et, sûr de son intuition, il n'avait aucune confiance en cet inspecteur. On verrait bien. Il se leva et éteignit, avant de sortir l'ampoule à basse consommation, jetant l'obscurité sur la lumière blanchâtre et crasseuse qui nimbait le bureau.

Vingt-trois heures.

L'avenue d'Iéna était pratiquement toujours déserte à cette heure-ci. Les gens ne traînaient pas dans ces coins-là.

Olis prit sa voiture de fonction, qui, comme tous les véhicules autorisés à circuler en ville, bénéficiait d'un moteur à propulsion nucléaire.

Le moteur à combustion avait disparu peu à peu au cours des trente dernières années, remplacé par l'énergie solaire, l'hydrogène, et enfin l'énergie nucléaire.

L'interdiction totale du moteur à combustion en 2050 avait mis définitivement fin à la circulation de véhicules de ce type.

Il n'y avait guère qu'à l'extérieur que l'on pouvait encore trouver ces vieilles bagnoles.

L'extérieur, une zone de non-droit, cette chose dont tout le monde avait peur.

Des terres dévastées, pareilles à l'enfer, remplies de monstres et de souffrances.

En 2050, le ravitaillement du pays fut intégralement confié aux robots ainsi que le contrôle, l'entretien des centrales nucléaires et la distribution de l'énergie, les centres de traitement des déchets installés dans la périphérie de la capitale, le traitement des eaux usées et l'acheminement de l'eau potable. L'armée se trouva en charge de l'acheminement du ravitaillement dans l'enceinte de Paris. La nourriture arrivait dans la capitale par trains et par avions. Le fonctionnement des robots n'assurait rien de moins que la survie de l'être humain, en tout cas de ceux qui avaient la chance d'être du bon côté et donc de bénéficier d'un certain niveau de civilisation sans lequel ils auraient vécu tels des animaux ; bien que jamais on n'eût toléré un robot ailleurs que dans les usines.

Seules de vastes étendues de cultures et d'élevages, de gigantesques usines, principalement dans la moitié nord du territoire, protégées plus encore que ne pouvait l'être Paris, s'étendaient comme des îlots solitaires au milieu d'un océan déchaîné.

Véritables forteresses d'acier, tenues par des êtres d'acier.

Olis remonta les quais vers le Louvre, et tourna à droite direction Opéra, laissant sur sa gauche le jardin des Tuileries, transformé en gigantesque camping, comme tous les autres grands jardins de Paris encore dans l'enceinte.

Les années précédant le début du conflit furent marquées par des mouvements migratoires d'une importance jamais égalée auparavant, des millions d'hommes, de femmes et d'enfants entrèrent dans les grandes capitales d'Europe et du monde. Avant que la construction du mur ne s'achève, nombreux furent les hommes et les femmes – venus de toutes parts – à se réfugier dans la capitale.

Face à cet immense afflux de population, la ville fournit des équipements de vie honorable, des tentes solides, des couvertures, des réchauds, des vêtements, de la nourriture et transforma les

grands parcs de la ville en campings géants. De nombreux établissements de douches publiques virent le jour, permettant à chacun de rester propre et de garder sa dignité d'être humain.

À l'intérieur des murs de Paris, la civilisation ne s'était pas encore inclinée devant l'état sauvage. Mais le danger restait permanent. Il existait des failles, des passages non recensés, secrets bien gardés des passeurs et des messagers.

La menace était constante, et c'était le job du DGP de veiller à ce qu'aucun individu ne pénètre ou ne sorte illégalement.

Depuis longtemps maintenant l'éclairage public n'était plus en état de fonctionner et les lumières de Paris s'en étaient allées, s'évaporant peu à peu.

Olis habitait un rez-de-chaussée dans la petite rue Morlot qui longe l'église de la Sainte-Trinité. Comme chaque soir, il passait devant des silhouettes allongées débordant des portes entrouvertes de l'église. Le chef de district vivait dans un ancien hôtel particulier des finances où logeaient plusieurs responsables des services de sécurité de la ville. Peu enclin à monter des marches, il avait choisi le rez-de-chaussée qui donnait sur une cour pavée : il se trouvait bien là.

Depuis la grande restructuration des années 2030, la plupart des logements étaient équipés de poêles nucléaires et jouissaient d'une isolation thermique parfaite, laquelle garantissait une chaleur douce et constante pendant les mois d'hiver et une fraîcheur efficiente durant les longs mois de canicule qui s'étaient installés en Europe et dont la durée augmentait depuis une vingtaine d'années. Les bâtiments publics en étaient les premiers équipés.

Il s'allongea tout habillé sur son lit sans allumer.

Il régnait un noir d'encre. Aucune lumière ne pénétrait par les fenêtres.

Le jour à peine levé enveloppait la chambre d'une lueur indécise. La sonnerie du téléphone déchira le silence.

Olis répondit d'une voix éraillée :

« Où ça ?... Il y a longtemps ?... J'arrive. »

Dale Witman était déjà sur place ce qui agaça Olis.

Ils se trouvaient au bout du quai de la Tournelle, sous le pont Sully-Morland, longé par le mur. Un corps mort gisait devant un passage taillé dans la pierre, que les militaires avaient d'ores et déjà exploré et sécurisé, et qui donnait de l'autre côté, quai Saint-Bernard, situé hors de l'enceinte.

Un passage de plus, qui ne s'y trouvait pas lors du dernier contrôle.

Au début de la guerre, les premiers accès de Paris à être condamnés, avant même la construction du mur, furent les accès souterrains, le métro, les égouts, puis les accès fluviaux.

Ce furent là les premières barrières contre l'invasion barbare.

Olis demanda à Dale comment il avait été averti.

Un coup de fil anonyme dans un commissariat.

« On sait d'où il a été passé ?

— Oui. D'une cabine boulevard de Grenelle. »

Depuis l'achèvement du mur et la fin des événements, la ville avait remis en fonctionnement tout le réseau téléphonique de la ville. C'était un service gratuit.

Événement majeur de cette guerre, les réseaux sans fil virent leur extinction. Internet, les téléphones portables, les ordinateurs et autres tablettes disparurent.

Les nations se battaient à coup de destructions de satellites. Seuls les chefs des armées et des gouvernements avaient encore accès à des réseaux. Les codes étaient plus que secrets et inviolables. Sans code, aucun accès n'était possible.

Le choc de la fin de l'état connecté fut immense.

Il avait fallu en un instant abandonner l'idée d'hyper connectivité sur les bases de laquelle se développait le monde depuis plus de

soixante-dix ans. La rupture du réseau de communication par Internet avait plongé le monde dans l'obscurité, le forçant à se replier sur lui-même, à ne penser qu'à sa survie. Ce fait majeur avait également marqué la chute de la caste des pirates informatiques. On ignorait ce qu'était devenu le Cloud, ce gigantesque stock d'informations, où le moindre mouvement de chacun était connu.

« Ce n'est pas bon signe, dit Dale Witman. Quand ces types-là commencent à donner leur passage, ça ne présage rien de bon.

— Où étiez-vous avant Witman pour avoir de si bonnes intuitions ? lui demanda Olis qui savait que Dale avait été transféré, mais qui ignorait d'où il venait et pourquoi il avait été intégré au district de Paris.

— J'étais à Bruxelles. »

Le chef de district ne releva pas.

Tout un chacun savait que Bruxelles était le fief du renseignement européen, bien plus proche des états-majors décisionnaires au plus haut niveau que ne l'était Paris, redevenue une Lutèce dérisoire.

Une Lutèce aux contours de béton, obscure, sale, inspirant la peur à chaque coin de rue.

Une pluie fine se mit à tomber tandis que l'on emportait le corps de l'homme.

« Je suis sur une piste. Je vous tiendrai informé », lui dit Dale avant de partir.

« C'est ça », pensa Olis.

Malgré la bruine, un pâle soleil d'hiver se plaquait contre les hauts murs de la cité qui généraient une ombre immense, dès lors que le zénith était passé.

Les jours sans soleil, Paris était semblable au fond d'un puits.

Olis avait le sentiment que l'arrivée de Dale correspondrait à sa mise à l'écart. Peut-être était-il moins performant depuis quelque temps. Ou bien imaginait-il tout cela ?

Il retourna à son bureau où Sylvie, sa secrétaire, l'attendait fidèlement.

Elle portait un éternel petit tailleur bleu marine dont elle relevait toujours l'austérité par un petit foulard coloré et de bon goût. Elle travaillait au DGP avec Olis depuis sa création, c'est-à-dire depuis douze ans. Elle venait de fêter ses soixante ans, seule, ayant perdu enfants et mari durant la guerre. Aussi restait-elle là, dans le petit bureau à la moquette rouge carmin, sous les plafonds moulés, près d'Olis.

Olis Legrand essayait depuis trois ans de faire venir sa nièce, Anita Legrand, qui vivait à Lyon et dont les deux parents étaient morts, le frère d'Olis ayant survécu un an à sa femme. À la mort de celui-ci, Olis, grâce à ses relations, avait trouvé un foyer pour Anita qui, sans la protection de son père, n'aurait pu subsister. Mais malgré son poste, Olis ne se trouvait aucunement favorisé.

Une autorisation d'entrée sur le territoire de Paris sous escorte militaire, voilà ce qu'il attendait. Les autorisations se faisaient plus rares qu'un litre de pétrole en ces temps saccagés. Toutefois, il renvoyait consciencieusement le dossier chaque année au haut-commissaire aux déplacements, de Santo, et il était loin d'imaginer une réponse positive au moment où Sylvie lui passa l'appel. Il apprit que le haut fonctionnaire accédait à sa demande et qu'il recevrait une convocation dans les vingt-quatre prochaines heures. Il eut du mal à cacher son émotion devant Sylvie. Le dernier étage de l'hôtel des Finances de la rue Morlot était vide. Il s'agissait d'un petit appartement mansardé. Il serait parfait pour Anita.

Il décida d'aller boire un vin chaud avant de rentrer.

Le grand café de la Trinité avait traversé les âges et il était toujours là, ouvert sept jours sur sept. Seule la carte trahissait le changement des temps. Un seul et unique plat par jour, parfois le même, plusieurs jours de suite, les arrivages étant très irréguliers.

Le choix des boissons se trouvait ridiculement restreint, il relevait plus de la contrebande que du droit à la nourriture. Olis bénéficiait d'une carte permanente pour se nourrir et acheter des denrées, privilège de ceux pour qui il n'était pas envisageable de disparaître une journée pour faire du nettoyage, alors que le job était d'empêcher l'invasion du mal absolu.

Carlo, le patron du café de la Trinité vint s'asseoir près d'Olis.

« Il me reste du bœuf bourguignon. »

L'homme avait dit cela d'un ton exagérément enjoué. De larges taches de graisse auréolaient son tablier de chef, limé aux manches, et dont l'absence de boutons laissait déborder un excès de ventre, à peine caché par un débardeur blanc, gris de crasse.

« Non, je n'ai pas faim, par contre, je ne dis pas non à un bon verre de vin chaud. »

Carlo héla le serveur.

« Jido, un vin chaud pour mon ami Olis ! Et dans un grand verre, s'il te plaît ! »

Il avait ajouté cela tout en faisant un clin d'œil à Olis qui esquissa un faible sourire, comme à l'annonce d'une joie dérisoire et habituelle.

Puis l'aubergiste lui chuchota :

« J'ai touché deux caisses de whisky, ça t'intéresse ?

— Combien la bouteille ? »

S'il est une chose à laquelle Olis ne pouvait résister, c'était bien le whisky.

Il glissa un billet dans la poche de Carlo qui, quelques instants plus tard, lui rapporta la bouteille.

En tant que chef de district, Olis recevait chaque mois un petit salaire en liquide, comme tous ceux qui travaillaient à la sécurité de la ville.

D'autres, certainement, comme dans l'administration ou la police municipale, touchaient de l'argent, mais personne ne savait

exactement qui touchait et combien. Une grande opacité régnait en ce domaine, et personne au fond n'avait intérêt à fouiller le sujet.

Olis se renseigna encore auprès de Carlo, car il cherchait des meubles : un lit, une armoire, un canapé, des fauteuils, quelques chaises, une table, en bref, de quoi meubler l'appartement mansardé de la rue Morlot.

Carlo était l'un des trois types importants et respectés dans les réseaux de contrebande de Paris ; Olis le savait, mais, estimant que ces activités ne représentaient aucun danger pour la sécurité de la ville, il fermait les yeux, comme tous à Paris ; à l'occasion même, il en profitait. En retour, Carlo était une sorte d'informateur, il renseignait Olis sur les agissements des milieux auxquels il n'avait pas accès.

L'église de la Sainte-Trinité sonna deux heures, et le cri désespéré des mouettes – qui avaient investi le clocher depuis des décennies déjà – se perdait dans le lourd silence de la cité endormie tandis qu'Olis rentrait lentement chez lui.

Le lendemain, dès son arrivée au ministère, Olis fut rapidement introduit auprès de Joseph de Santo, le haut-commissaire aux déplacements. Comme tous les bâtiments publics, les bureaux du ministère se trouvaient dépouillés de tout, comme si une tornade en avait balayé tous les ornements quels qu'ils fussent, et l'on n'y trouvait plus que l'indispensable : bureau, chaise, lampe.

« Vous savez aussi bien que moi mon cher Olis, à quel point les opérations d'entrée et de sortie du territoire sont délicates n'est-ce pas ! »

Le haut-commissaire aux déplacements était un homme petit et brun, d'un tempérament nerveux.

« J'ai toutefois décidé d'accéder à votre requête. Nous devons faire entrer un homme venant de Lyon, et c'eût été de la mauvaise volonté de ma part de ne pas en profiter pour faire entrer votre nièce, n'est-ce pas mon cher Olis ! »

Le haut-commissaire semblait étouffer dans la veste trop juste de son uniforme, et le col, très serré, rougissait son visage. Le chef de district fit les remerciements de circonstance, et le petit homme ne le retint pas, tout en lui précisant que sa nièce serait conduite au DGP dès son arrivée, prévue dans une semaine.

Olis se trouvait quelque peu désemparé par la promptitude de l'événement.

Il téléphona à Carlo pour savoir si tout se passait bien concernant les meubles et les accessoires qu'il lui avait commandés.

Il fut interrompu par un coup de fil de Dale Witman qui demandait à le voir.

« Passez quand vous voulez, je suis au bureau. »

L'idée qui avait effleuré Olis après les premiers succès de Witman, l'idée que cet homme en voulait à son poste ne l'avait pas quitté.

L'inspecteur arriva une heure plus tard, et Olis, à peine aimable, lui proposa de s'asseoir.

Au fur et à mesure que le jour tombait à l'extérieur, l'éclairage se faisait plus laiteux à l'intérieur.

Les yeux de Dale Witman étaient d'un bleu acier et semblaient dévorer son visage aux traits coupants, que seule une mèche brune tombant sur son front venait adoucir.

« Vous devez vous douter, Legrand, que je ne suis pas là par hasard ! »

L'inspecteur attendait sans doute un acquiescement de la part d'Olis, mais celui-ci resta muet.

Dale Witman laissa passer quelques secondes puis continua.

« Nous avons quelques doutes concernant le maire. Nous pensons qu'il est à la tête d'un important trafic de drogue, et de viande. Cela va plus loin qu'un acte hors la loi, il ouvre des brèches dans Paris et met en danger la vie de tous les habitants. Nous recherchons activement ses complices à l'extérieur, mais vous savez à quel point il est difficile de manœuvrer dehors. De plus, nous devons agir discrètement. Vous n'êtes pas sans connaître les liens du maire avec le président Imbert.

Olis ne laissait paraître aucune émotion.

« Qui ça "nous" ? »

Olis avait dit cela en appuyant exagérément sur le « nous », et Dale ne cacha pas son agacement.

« Le gouvernement bien sûr !

— Vous venez de me dire qu'Imbert n'est pas au courant. Imbert ne serait-il donc plus le chef du gouvernement ? »

Olis avait dit cela d'un ton calme et provocant.

« Vous n'êtes pas décidé à y mettre du vôtre, monsieur Legrand, c'est regrettable. »

Dale tout en parlant faisait tourner un crayon entre ses doigts agiles.

« Les services secrets savent des choses que les présidents ignorent, cela a toujours été, et c'est plus vrai que jamais, Legrand. Pendant que nous étions occupés par le cadavre de cet homme sous le pont, sur l'autre rive, une autre brèche était ouverte au même moment, et sous notre barbe.

Olis connaissait bien le maire, Robert Legendre, un homme connu pour apprécier plus que la normale les plaisirs illicites, mais un homme assurément dévoué à Paris. Bien sûr, tout était possible, et Olis demanda à Dale ce qu'il attendait du DGP.

« Simplement, de voir les choses en tenant compte de ce nouvel axiome. Réfléchissez bien, Olis. Vous êtes responsable de la sécurité, il me semble. »

Dale se leva pour quitter la pièce. Olis lui dit encore :

« Vous vous trompez. Legendre n'a rien à voir avec la contrebande.

— Alors si ce n'est pas lui, c'en est un autre. Vous ne croyez tout de même pas que ces contrebandiers n'ont de compte à rendre à personne ! »

Legrand soutint un instant le regard de Witman. Pas plus l'un que l'autre ne se résolvait à baisser les yeux.

Olis rompit ce silence.

« Au fait, vous n'étiez pas sur une piste concernant la brèche ?

— Vous serez le premier informé, Legrand. »

Puis il quitta promptement le bureau.

Olis resta songeur, troublé par la révélation de Dale, non pas qu'il pensât que le maire était impliqué, mais l'accusation de Witman prenait bien sa source quelque part.

Quoi qu'il en soit, Olis Legrand n'était pas prêt à gober tout cru les affirmations d'un sombre inspecteur des services secrets, envoyé par on ne sait qui ; aussi décida-t-il de faire suivre Dale Witman.

Il était dix-sept heures.

Sylvie prit congé d'Olis, comme chaque soir, après avoir remis sur son bureau les dossiers en cours et à signer. Olis Legrand n'avait nul besoin d'un rendez-vous pour voir le maire. Les deux hommes se connaissaient bien ; depuis des années maintenant, ils travaillaient côte à côte.

L'hôtel de ville, jadis somptueux, avait lui aussi subi les pillages et les destructions dont se nourrissait l'obscurantisme, lui conférant un air de fin des temps où s'étiolaient les contours flous d'une splendeur passée.

Robert Legendre se tenait près de la fenêtre, pensif, lorsque Olis entra.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main amicale, puis ils s'installèrent de part et d'autre du bureau du maire.

« Asseyez-vous, Olis ! Quel bon vent vous amène ? »

Le maire avait dit cela d'une voix enjouée, en décalage avec l'expression mélancolique de son regard.

« Ma foi, rien d'extraordinaire, Robert. Vous êtes au courant que Bruxelles a fait entrer un inspecteur au DGP.

— Oui. J'en ai eu vent. »

Il dit cela avec un petit sourire entendu – le maire disposait de ses propres réseaux de surveillance.

Le maire enchaîna :

« Ils n'avaient fait entrer personne depuis douze mois, ce qui était plutôt étonnant, je trouve ; que leur choix se porte sur le DGP est somme toute assez logique. C'est le service le plus en prise directe avec la sécurité de la ville, non ?

— Justement ! » dit Olis qui tournait doucement la tête de gauche à droite, comme si quelque chose ne semblait pas à sa place.

Le maire connaissait bien son estimé collègue.

« Toujours cette fameuse intuition Olis... C'est de cela qu'il s'agit, n'est-ce pas ? »

Tout en parlant, le maire avait sorti une petite boîte en bois de son tiroir.

Il offrit un cigare à Olis qui déclina – naguère grand amateur de cigares, il avait arrêté de fumer depuis quinze ans déjà. Legendre alluma son cigare et se laissa griser par les volutes de fumée parfumée dont il s'imprégnait avec contentement. Olis, soudain surpris, prit dans ses mains un cigare pour en observer de plus près l'inscription qu'il croyait avoir reconnue.

« Gurkha Cigars ! Réserve de Sa Majesté ! Où diable les avez-vous trouvés ?

— Je ne vous demande pas où vous trouvez votre whisky, Olis. La contrebande est une loterie, et on tombe parfois sur un lot gagnant.

C'est le cas pour ces cigares. Pour en finir avec ce Dale Witman, je ne pense pas qu'il faille vous inquiéter. D'ailleurs, nul doute qu'il est mandaté par le président lui-même.

— Et si ce n'était pas le cas ? »

Un court silence suivit la question d'Olis. Le maire, visiblement troublé, perdit sa répartie enjouée.

« Je serai vite en mesure de vous répondre. »

Ils prirent congé d'une poignée de main silencieuse.

Lorsque Olis eut disparu, le maire composa un numéro sur son téléphone.

« Allo ! Le président Imbert, s'il vous plaît, de la part de Robert Legendre. »

Le président de la République française, Geoffroy Imbert, séjournait à Bruxelles, comme tous les autres chefs d'États européens. Seul le gouvernement était resté dans la capitale.

Au volant de sa voiture, Olis songeait qu'il n'avait jamais prononcé le nom de Dale Witman devant le maire. Il fallait donc qu'il fût extrêmement bien renseigné. D'un autre côté, le maire n'avait pas caché à Olis le fait qu'il l'était. C'est plutôt l'intérêt que le maire avait porté à ce renseignement – jusqu'à mémoriser le nom d'un inspecteur dont le service n'aurait assurément jamais de lien avec les services de la mairie – qui l'intriguait.

Il gara sa voiture à l'endroit habituel devant le petit parc de l'église. Seule la chaussée était entretenue. Les trottoirs étaient partout envahis d'une végétation sauvage que chacun coupait au gré des jours, au gré de son passage.

Carlo discutait avec son serveur quand Olis pénétra dans le café.

Il alla directement au bar rejoint aussitôt par le patron du café.

« Salut, Olis ! Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

— Un petit remontant ! Ce que tu as. »

Carlo lui servit un pastis.

« Dis-moi, Carlo, si je te dis Gurkha Cigars, qu'est-ce que tu me réponds ?

— Que t'as des sacrés goûts de luxe mon vieux ! Ces trucs-là, on les trouve dans les émirats, et encore, en quinze ans, j'ai jamais vu passer la moindre cargaison de ces cigares. Et si tu m'en demandais, je te dirais tout de suite : impossible. Voilà ce que je te répondrais. »

Carlo s'était un peu échauffé, car il prenait la question pour une demande, et il détestait être dans l'impossibilité de répondre à une demande.

« Crois-moi. Tu ne trouves pas de ça en contrebande, répétait-il.

— Alors, comment peut-on s'en procurer ?

— On ne peut pas Olis ! On ne peut pas. Ce genre de cigare ne peut être qu'un cadeau, et pas n'importe quel cadeau, crois-moi ! »

Olis finit lentement son verre.

« Tiens-moi informé si tu constates le moindre fait inhabituel, le moindre changement chez tes fournisseurs. Je suis preneur du moindre ragot, okay ?

— Okay, Olis ! T'inquiète. »

Carlo se servit un pastis, et il l'avalait sans eau et cul sec en regardant Olis s'éloigner de son pas lent.

Le lieutenant de police Aimé Bench, sous les ordres d'Olis Legrand, n'avait pas lâché Witman d'un fil depuis dix-sept heures.

Cela faisait neuf heures de filature, lesquelles, contre toute attente, l'avaient conduit devant le gigantesque immeuble d'Iron Technologie France (ITF), seul gratte-ciel de Paris, plus haut que le Burj Khalifa à Dubaï qui tenait le haut du pavé depuis longtemps déjà.

Frigorifié, piétinant sur la place du Trocadéro, Bench pensa qu'il n'avait pas eu de chance cette fois-ci, il faisait un froid de canard et

il n'était pas bien équipé. Jamais il n'aurait songé le matin même qu'il lui faudrait passer la nuit dehors, aussi n'avait-il pas choisi les bons textiles chauffants.

Dale Witman était entré dans l'immeuble d'ITF depuis trente minutes. Le building, bâti il y avait à peine dix ans, était le seul édifice constitué de « matériaux intelligents » dans Paris, le rendant semblable à un être vivant, doté d'un squelette, de muscles, d'un système nerveux et d'un cerveau. Il autorégulait la fonction d'humidificateur, la ventilation, détruisait les odeurs gênantes, tuait les bactéries, assombrissait le vitrage quand la lumière devenait trop intense, et possédait des centaines d'autres applications, notamment sécuritaires.

Le bâtiment, en s'adaptant aux variations de l'environnement, était comme une peau, et c'était à Paris le seul immeuble qui eût pu résister à un tremblement de terre de magnitude 9,0.

Il se dressait au beau milieu de l'esplanade du Trocadéro, faisant face à la tour Eiffel, et créant un îlot de lumière dans l'obscurité de la grande place.

L'immeuble de la compagnie n'était jamais vide et se trouvait occupé 24 heures sur 24, bizarrerie à laquelle s'étaient habitués les habitants de Paris, ignorant pour la plupart ce qu'était exactement ITF et préférant l'ignorer du reste, car, à l'évidence, l'entreprise avait à voir avec la robotique. Toutefois, il s'agissait également de l'unique distributeur des vêtements intelligents, accessoires dont personne aujourd'hui ne voulait plus se priver.

Aimé Bench prit la dernière cigarette de son paquet, qu'il jeta nerveusement.

N'étant pas de nature téméraire, le lieutenant de police se tâtait depuis un moment déjà pour savoir s'il devait attendre ou tenter de pénétrer dans le hall, prétextant un renseignement quelconque. Après tout, il n'était pas écrit « lieutenant de police » sur son visage.

C'est justement dans ce genre de situations qu'il ne se sentait pas très à l'aise, lorsqu'il s'agissait de prendre un risque.

Traumatisé par une enfance marquée du sceau de l'exclusion, celle des rouquins, il avait plutôt développé un profil bas, sans histoire, ne discutant jamais, et passé maître dans l'art de la discrétion pour ne pas dire l'art de l'invisibilité. Aussi préférait-il de loin les charges administratives, le travail de bureau. Il approchait de la trentaine et continuait de nourrir ce complexe de la rousueur, qui, il est vrai, fut considéré pendant quelque temps comme un défaut du chromosome 16, ce qui occasionna à une époque tracas et railleries dans la vie sociale, aussi bien pour les enfants que pour les adultes.

À ce titre, il détestait les endroits publics, propices à l'émergence de crises paranoïaques dont il avait un mal de chien à se défaire. Néanmoins, bien qu'il ait été suivi par un psychologue durant de nombreuses années, il n'en avait jamais rien dit à ses supérieurs, de peur qu'on le licenciât sur-le-champ. C'était du reste mal connaître le DGP que de penser qu'il pourrait ignorer une telle information !

À quoi lui servirait-il d'entrer ? Comment repèrerait-il Witman ?

Il y avait cent soixante-dix étages et des centaines de bureaux. Bench choisit de regagner sa voiture, garée avenue du Président-Wilson à une dizaine de mètres de celle de Witman, jugeant plus sûr de l'attendre là.

La fumée de sa cigarette, maintenant bientôt consumée, s'échappait par la vitre ouverte de la voiture et restait concentrée là, sans qu'aucune brise ne vienne la disperser.

Qu'est-ce que Witman pouvait bien faire là-dedans ? Bench se trouva forcé d'admettre qu'il ne savait rien ou presque de la compagnie de robotique.

Iron Technologie France était une filiale de la maison-mère située aux États-Unis : la World Technology Corporation, considérée comme la firme la plus puissante du monde, bien au-delà du pouvoir de tout gouvernement. Elle était en réalité le monde de demain qui

n'en finissait plus d'arriver et qui laissait la civilisation se noyer, notion difficilement imaginable pour un homme tel que Bench.

Des bruits de pas et de voix attirèrent son attention.

Dans le rétroviseur, il vit Dale Witman prendre l'avenue en compagnie d'un autre homme, mais il lui était impossible de discerner clairement la conversation. Ils s'arrêtèrent, prenant congé d'une poignée de main, et l'homme monta dans un véhicule tandis que Witman continuait vers sa voiture.

Aimé Bench se ratatina sur son siège au moment où Witman passa près de la voiture. C'est alors qu'il l'entendit prononcer ces paroles :

« Ça ne prendra pas beaucoup de temps, soyez-en sûr ! Deux mois tout au plus. Évariste a les cartes en main. »

Puis la voix redevint inaudible, et Bench put alors se redresser.

Witman était en train de monter dans sa voiture.

Le jeune policier eut le souffle coupé, et un instant, il oublia qu'il était roux.

Cinq heures du matin.

Bench avait sorti Olis du lit pour le voir de toute urgence. Il n'avait pas voulu parler au téléphone, on pouvait toujours penser que les écoutes téléphoniques avaient été rétablies de conserve avec la remise en état du réseau. Ils se donnèrent donc rendez-vous au DGP.

Le lieutenant était déjà là quand Olis arriva. Ce dernier ouvrit toutes les portes jusqu'à son bureau.

« Alors que se passe-t-il, Bench, pour que vous m'appeliez à quatre heures du matin ? »

Bench lui raconta alors toute la filature qui l'avait conduit à la compagnie de robotique, jusqu'aux mots qu'il avait entendus, prononcés par Witman.

Il avait du mal à dire la suite, déglutissant plusieurs fois de suite.

« Eh bien ! Avec qui parlait-il ? »

Olis avait dit cela en tapant légèrement du pied.

Le lieutenant se décida enfin.

« Il était seul.

— Vous voulez dire que Witman parlait tout seul ? »

Alors, Olis comprit en une fraction de seconde. Les deux hommes restèrent un moment sans rien dire, comme frappés par quelque terrible nouvelle.

« Et vous avez pu voir le portable ?

— Oui, Chef. Je l'ai clairement vu quand il est monté dans sa voiture.

— Bench, je vous interdis d'en parler à qui que ce soit. Vous m'entendez ! À qui que ce soit ! »

Le lieutenant acquiesça faiblement, préoccupé.

« Comment est-ce possible ? Il n'existe plus aucun réseau, aucun téléphone mobile ne fonctionne plus. Vous le savez bien, Monsieur.

— Il faut croire que non. Maintenant, Bench, rentrez chez vous. Vous avez mérité un bon repos. À partir de demain, je vous affecte au classement, et si vous avez envie d'en parler, c'est vers moi que vous devez venir et personne d'autre ! C'est compris ?

— C'est compris, Chef. »

Une fois seul, Olis laissa cheminer son esprit.

L'unique fauteuil du DGP se trouvait dans son bureau, près de l'une des hautes fenêtres au travers desquelles se dessinait l'avenue d'Iéna, un vieux fauteuil en cuir rouge sombre aux coutures défailtantes, élimées par le temps.

C'est l'endroit où Olis aimait à s'installer lorsqu'il lui fallait mettre les choses à plat.

Sylvie, qui venait d'arriver et qui entraînait pour le saluer, fit demi-tour lorsqu'elle le vit ainsi.

Il ne la remarqua pas, perdu dans ses pensées. Il avait su, dès la première seconde où il avait vu Dale Witman, qu'avec lui venait autre chose, un danger réel... mais lequel ? Cet inspecteur n'était assurément pas celui qu'il prétendait être.

Tout d'abord, les hommes en possession d'un téléphone portable en état de fonctionner se comptaient sur les doigts de la main et n'occupaient que des postes primordiaux, irremplaçables. À l'intérieur de Paris même, ainsi d'ailleurs que sur tout le territoire français, le seul à posséder un accès était Miro Shander, le ministre de l'Intérieur, supérieur hiérarchique d'Olis, que le service poussait à d'incessantes navettes entre Paris et Bruxelles. Personnage important au sein de l'état, très influent au Conseil de l'Europe, et néanmoins défenseur de la sécurité de la France, il était difficile d'obtenir une audience auprès de lui. D'ailleurs, Olis doutait que Shander puisse ignorer ce fait majeur, celui d'un inspecteur de police qui communiquait par mobile. Ensuite, pourquoi Dale Witman était-il allé chez Iron Technologie France ? Cela compliquait considérablement la situation, la compagnie ne dépendant pas de l'autorité de la ville, ni même du gouvernement, aucun accès n'y était réellement envisageable.

Enfin, une troisième chose le préoccupait : l'accusation portée par Dale Witman sur la personne du maire, que, dans l'immédiat, Olis se refusait à soupçonner... Mais il y avait tout de même les cigares : où le maire se les était-il procurés ?

Parfois, une sorte de lassitude prenait Olis, et il laissait entrer dans son esprit l'envie de mourir doucement, tranquillement. Beaucoup faisaient le choix de prendre la pilule finale.

Accessible à tous, gratuite, sans douleur, elle était considérée comme une alternative à laquelle chacun avait droit... mais il ne pouvait se résigner à abandonner Anita. Il se reprit à songer qu'il devrait, d'une façon ou d'une autre, découvrir qui était cet Évariste qui, selon Dale Witman, avait les cartes en main...

Il se trouve que Miro Shander était en ville, et il reçut Olis rapidement.

Lors de ses passages à Paris, il séjournait au ministère de l'Intérieur où un appartement austère lui était attribué. Il paraissait las lui aussi, et il salua Olis d'un faible sourire.

« Comment allez-vous, cher Olis ?

— Bien, Miro. Autant que cela est possible.

— Oui, bien sûr. Un whisky ? »

Shander connaissait le penchant du chef de la sécurité pour cet alcool, aussi le servit-il avant même qu'Olis ne réponde.

Une moustache fine, passée de mode, et un maintien parfait conféraient à Shander un air élégant. D'origine britannique, il était né en France, où son père avait mené une carrière diplomatique.

Très jeune, il avait occupé les plus hautes fonctions de l'état jusqu'au poste de ministre de l'Intérieur auquel il avait accédé au début des événements ; et il n'avait que quarante-cinq ans.

Il est pourtant notoire que le président Imbert et lui ne s'appréciaient guère, sa nomination tenant plus de la volonté du gouvernement européen que de celui de la France.

Les deux hommes n'étaient pas du même bord politique.

Imbert était le représentant d'une politique sociale libérale, homme de dialogue, tandis que Shander était fermement à droite et avait toujours prôné des méthodes fermes et radicales, voire violentes, ce qui n'était pas pour déplaire par ces temps de guerre. Il avait été particulièrement efficace lorsqu'il s'était agi d'exterminer les migrants, venus des pays du Moyen-Orient et d'Afrique, qui avaient déferlé sur l'Europe.

« Alors Olis ! Que se passe-t-il ?

— J'imagine que vous êtes au courant de la mutation de Dale Witman au DGP.

— Évidemment.

— Bien. Et vous êtes par conséquent au courant que Dale Witman jouit d'un accès au réseau. »

Miro Shander prit quelques secondes pour répondre à Olis.

« Comment avez-vous été informé de cela ?

— Je suis le chef de la sécurité. Aux dernières nouvelles, vous étiez le seul dans le pays à posséder un accès, n'est-ce pas ? »

Shander se servit à son tour un verre de whisky qu'il avala d'un trait, tout en lissant machinalement sa moustache, sans répondre au chef de la sécurité.

« Qui a donné l'ordre d'introduire Witman, et pourquoi ? lui demanda Olis. Apparemment pas le gouvernement français, si j'en crois Witman. Il accuse le maire de tenir les rênes d'un important réseau de contrebande, et ce serait la raison de sa présence ici.

— Officiellement, il est ici sur ordre de l'OTAN. Il travaille pour le renseignement européen. Je ne crois pas à l'accusation portée contre Legendre, et je suis heureux que vous soyez venu me trouver. À vrai dire, Olis, cette histoire me préoccupe depuis un certain temps. D'après Imbert, il s'agirait d'une simple opération de nettoyage.

— Nettoyage de quoi ?

— Eh bien, de ces fameux réseaux de contrebande qui mettraient Paris et d'autres capitales d'Europe en danger. »

Olis resta muet un instant.

« Ça ne veut rien dire. Vous le savez comme moi. Nous savons très bien qui contrôle la contrebande. Nous l'avons mis en place ensemble et personne n'a l'intention d'attaquer Paris.

— Quoi qu'il en soit, je n'ai pas autorité à demander des comptes à Dale Witman, à plus forte raison s'il est connecté. Est-ce qu'il sait que vous êtes au courant ?

— Non. Je l'ai fait suivre par un de mes lieutenants, mais il y a autre chose.

— Quoi ?

— Il s'est rendu chez Iron Technologie France au milieu de la nuit, étrange non ? »

La main de Shander se mit aussitôt à tapoter nerveusement le bureau.

« Ces salopards de la robotique sont intouchables. Je vous donne carte blanche, Olis. Je ne sais pas comment vous vous y prendrez, mais vous devez découvrir ce qu'il en est. Utilisez tous les moyens que vous jugerez nécessaires. Vous devez agir dans une discrétion absolue, ils n'hésiteront devant rien. Les services secrets sont toxiques, Olis, ils agissent dans un dessein qui leur est propre et ils se gardent bien de tenir les gouvernements au courant de leurs agissements. Votre lieutenant est-il un homme de confiance ?

— Oui. Il ne parlera à personne.

— Arrangez-vous pour que personne d'autre ne soit au courant, voulez-vous ?

— Bien.

— Tenez-moi au courant quand vous aurez du nouveau. »

Olis, au volant de sa voiture, avait la désagréable sensation que Shander lui cachait quelque chose. L'impact de la révélation de la connexion de Witman avait été bien plus fort sur lui que sur Shander, qui avait laissé transparaître peu d'émotion face à ce *scoop*, tout autant qu'à l'annonce de la visite de Witman chez Iron Technologie France.

Il décida de faire un crochet par l'hôtel de ville, où il convint avec Legendre que mieux valait, pour l'instant, suspendre les livraisons de viande.

Olis en parlerait à Carlo.

Bench avait regagné le petit deux-pièces qu'il occupait à Saint-Michel, et malgré sa nuit blanche, il lui était impossible de trouver le sommeil. Il ne s'était jamais fait de grande illusion sur son intelligence. D'éducation modeste, doté d'un QI plus que banal, pour ne pas dire médiocre, Bench restait en toute circonstance à sa place. Il lui semblait néanmoins que le secret que lui demandait de tenir

Olis était bien lourd. Mais n'était-il pas un policier et le devoir d'un policier n'était-il pas d'obéir à un ordre direct ?

Il éprouvait le sentiment sourd et confus d'un danger. Après tout, demain il serait au classement et n'aurait plus rien à savoir de cette histoire.

On toqua à la porte. Il approcha de la porte et prit la précaution d'usage.

« Qui est là ?

— C'est moi, c'est Kayla. »

Kayla, la compagne de Bench entra.

Elle portait un sac en papier d'où se dégageait une odeur fumante de viennoiseries.

« Le gars en bas en vendait plein ce matin. Je n'ai pas pu résister. Je les ai eues contre un coupe-ongle. »

Les traits de Kayla possédaient la finesse de trait du peuple Punu, dont elle était issue.

Le chemin fut long du Gabon jusqu'à Paris, et elle fit partie des chanceux qui atteignirent leur but non sans avoir bravé la mort à plusieurs reprises.

À son arrivée dans la capitale, trois ans auparavant, elle avait trouvé refuge chez un oncle depuis longtemps installé en France, et c'est à l'occasion des nombreuses démarches administratives qu'elle avait dû effectuer qu'elle fit la connaissance de Bench.

Dans son pays, Kayla Kumba était à la tête d'important service de médecine à la faculté de Libreville, et ses recherches en biochimie avaient fait d'elle une scientifique réputée ; aussi, une fois le mur achevé et les universités rouvertes, fut-elle admise sur-le-champ à l'université Descartes de Paris, dont elle connaissait bien le recteur.

Son ouvrage sur les polymères faisait référence en la matière.

Bench s'était toujours demandé ce qu'elle pouvait trouver au petit lieutenant de police qu'il était, roux de surcroît.

Le policier, quoi qu'il pût en penser, était bel homme, et Kayla appréciait sa simplicité autant que son honnêteté, fuyant comme la peste les réseaux mondains scientifiques. Personne n'était au courant de leur relation, qu'ils avaient choisi de garder secrète.

Il fallut peu de temps à Kayla pour déceler l'air soucieux que Bench s'évertuait à dissimuler.

« Que se passe-t-il, Bench ? Une mauvaise nuit !

— Oui. Pas terrible.

— Rien de grave, au moins ?

— Non. Tu sais, mon boulot n'a rien de marrant. Suivre un type toute la nuit... et je ne m'étais pas bien couvert.

— Rassure-toi, la mienne n'était pas terrible non plus. Et si on réparaît ça ? »

Elle l'enlaça, puis ils se laissèrent glisser sur le lit.

Quelques heures plus tard, alors qu'ils étaient allongés côte à côte, Bench lui demanda.

« Si je te disais un secret, un "secret-défense", tu saurais le garder ?

— Je suppose que oui. Mais s'il s'agit d'un secret-défense, es-tu certain de vouloir m'en parler ? »

Bench alluma une cigarette. Il se sentait tiraillé entre l'ordre qu'il avait reçu et l'envie de se confier à la femme qu'il aimait.

« Tu as peut-être raison. »

Pour cette fois, Bench réussit à se taire.

Anita était une jeune fille brune, aux yeux intrigants tant ils étaient noirs. Sa silhouette mince et effilée lui conférait une aisance et une élégance naturelles bien qu'elle portât un jean un peu trop grand pour elle et un tee-shirt déchiré au cou qu'un vieux gilet de laine rouge recouvrait. Elle ne possédait pour tout bagage qu'un petit sac à fleurs

au tissu délavé contenant un journal qu'elle tenait quotidiennement, la montre de son père et un petit foulard indien. Elle y cachait aussi un vieux couteau, un laguiole, dont la nacre sur le manche était écaillée et auquel elle tenait plus que tout.

Les militaires l'avaient déposée au DGP, et Olis avait signé le reçu comme s'il se fut agi d'un colis. Elle avait traversé Paris sans rien en voir, la ville étant enveloppée d'un épais brouillard. Cela se produisait parfois, lorsque toutes les conditions atmosphériques étaient réunies, et pouvait durer plusieurs jours.

Anita n'avait pas caché sa déception. Elle avait hâte de voir Paris.

Elle se tenait debout devant son oncle et elle s'aperçut qu'il avait remarqué le tee-shirt déchiré au niveau du cou. Elle y porta aussitôt la main, honteuse.

« Tu sais Olis, je n'ai plus rien. Après la mort de Papa... »

Il lui fut impossible de contenir ses larmes devant l'homme qui représentait désormais sa seule famille. Olis la serra contre lui.

« Ne t'inquiète pas Anita, maintenant tu es en sécurité. Tu as une maison... Tu m'as, moi. »

Sylvie entra dans la pièce à cet instant pour servir le thé, et ils s'installèrent sur les vieilles chaises. Un petit tabouret déniché par la secrétaire faisait office de table. Il n'était pas fréquent de prendre le thé au DGP.

La scène était étrange. Ils paraissaient minuscules dans l'immense bureau de l'ancien hôtel particulier, haut de plafond, où le jour, empêché par la brume, pénétrait à peine par les immenses fenêtres.

Anita restait pensive, habitée d'un sentiment trop précieux pour être partagé. À n'en pas douter, elle se sentait chez elle dans cette ville inconnue. Elle avait ressenti cela en traversant Paris dont elle n'avait pu que deviner des ombres surgissant dans la brume.

Elle ne dit rien de celui avec qui elle avait voyagé.

Fait remarquable pour son jeune âge, Anita était bardée de diplômes.

Elle était une enfant surdouée. Elle avait su lire dès l'âge de trois ans sans que personne ne lui eût appris ; et, durant les quinze années qui suivirent, elle avait lu beaucoup plus que la plupart des gens, y compris ceux de la génération d'Olis. Elle baignait dans les récits des grands auteurs du XIX^e siècle qu'elle adorait par-dessus tout. C'est à travers leurs mots qu'il lui semblait si bien connaître Paris, et elle en avait par conséquent une vision romanesque, depuis longtemps éteinte.

Destinée à de grandes écoles scientifiques, elle excellait en mathématique et en biologie.

Elle songea qu'il lui faudrait d'ailleurs une bibliothèque où aller, mais elle ne douta pas un instant que Paris regorgeât de bibliothèques.

Sylvie ouvrit un dossier et donna sa carte à Anita.

« Voilà ta carte de résidente parisienne. Avec elle, tu pourras te procurer ce dont tu as besoin. Uniquement si tes besoins sont très, très basiques bien sûr ! »

Ce petit trait d'humour les fit sourire tous les trois.

« Quant au reste, tu peux faire confiance à ton oncle. »

Lors de l'achèvement du mur, il fut décidé que les produits de première nécessité – eau, nourriture, vêtements, soins médicaux – seraient accessibles à tous gratuitement.

La situation économique ayant été jugée absurde, le cours de toute monnaie y fut suspendu jusqu'à nouvel ordre.

Le troc bien évidemment se répandit en un instant, dès lors que fut supprimé l'argent. Toutefois, seuls les produits de première nécessité furent ciblés, et la monnaie ne disparut pas. C'est avec l'argent que continuait de se payer le luxe, l'alcool, la drogue, toutes sortes de choses.

Et cet argent faisait vivre la contrebande qui ne connaissait en ces temps confus aucune limite et dont personne ne pouvait faire abstraction.

Un système de carte de résident parisien obligatoire, sans laquelle il était impossible de se procurer de la nourriture avec certitude, fut mis en place par la mairie. Cette carte donnait droit à une certaine valeur de nourriture et à d'autres produits de base, avec un système de cases à cocher. Il y avait le travail spécifique et celui dont tout le monde pouvait s'acquitter. À défaut d'une affectation correcte au moment où il se présentait, un ingénieur pouvait se retrouver éboueur une journée. Une façon de garantir l'équité du système et la solidarité.

Tout individu contrôlé sans carte était reconduit hors de Paris, rejeté en enfer sur-le-champ.

Anita ne pensait qu'à visiter Paris.

« Est-ce qu'il y a des vélos ? »

Olis se leva pour prendre une bouteille de whisky dans le tiroir de son bureau et en versa dans sa tasse de thé, que Sylvie avait pris soin de laisser vide.

« Tu sais, Anita, Paris n'est plus que l'ombre d'elle-même. »

Sylvie rétorqua aussitôt, redoutant que la tristesse et la désillusion d'Olis gâchent la joie de la jeune fille :

« Mais tout n'est pas détruit, Olis ! Certaines choses restent magnifiques, et Paris restera toujours Paris, vous ne croyez pas ? »

Le romantisme de Sylvie fit sourire Olis. Elle avait peut-être raison.

Le chef de la sécurité ayant à faire, il laissa Anita aux bons soins de Sylvie, qui se chargea de l'installer rue Morlot.

L'appartement mansardé combla la jeune fille au-delà de ses espérances ; toutefois, la question de son autonomie n'avait pas été abordée par Olis.

Pourrait-elle aller et venir où bon lui semblerait ?

C'est ce qui la préoccupait déjà, car il était certain qu'elle ne pourrait pas passer ses journées enfermée rue Morlot. Quoi qu'il en

soit, il y avait le travail journalier obligatoire dont Anita n'eût voulu pour rien au monde être dispensée.

Une nouvelle vie s'ouvrait devant elle, et elle comptait bien en profiter pleinement.

Sylvie partit vers dix-huit heures.

La nuit tombait, rendant plus dense encore le brouillard à l'extérieur.

Olis avait fait l'achat de quelques vêtements intelligents pour sa nièce. Il n'y avait plus de mode à proprement parler si ce n'est l'uniformité de ces vêtements. Mais tout le monde n'en portait pas, par choix ou par manque de moyen.

La sonnerie du téléphone la fit sursauter.

« Allo !

— Anita, c'est Olis ! Tout va bien ? Tu t'es installée ?

— Oui. C'est super ! J'adore. Tu vas rentrer tard ?

— Je passe te prendre dans une heure pour aller dîner. À tout à l'heure. Je t'embrasse.

— Je t'embrasse aussi, Olis. »

Parfois, le souvenir de son père et de sa mère l'assaillait, et une expression de tristesse passait sur son visage, mais elle avait appris à maîtriser ses pensées et ne restait jamais plus de quelques secondes dans cet état de manque.

Elle prit son journal et y coucha ses attentes, disposée à toutes sortes d'aventures qu'elle vivrait certainement. Elle n'en doutait pas.

Anita, contrairement à ceux de sa génération, vivait entièrement immergée dans les livres, et cela posait comme un filtre sur sa vie, la tenant hors d'une certaine réalité, bien qu'elle vécût entièrement dans son temps.

Carlo les installa dans la grande arrière-salle du café, presque désert. Tous les restaurants n'étaient pas fermés, et les petits vendeurs ambulants avaient pullulé, cédant leurs marchandises contre un objet, une croix sur leurs cartes, ou mieux, une pièce.

En réalité, chacun se débrouillait comme il pouvait.

Affichant sa tenue négligée habituelle, mal rasé, Carlo complimenta Anita pour sa beauté, ce qui la fit rougir légèrement, et il leur annonça le menu du soir.

Il leur donna des cartes totalement obsolètes, pour la forme.

« Ce soir, je vous propose une ratatouille maison dont vous me direz des nouvelles. »

Il avait bien détaché les syllabes du mot ra-ta-touille, comme si le simple fait de le prononcer ainsi lui conférait une valeur particulière. Il reprit alors les cartes, façon grand restaurant, très attaché au style.

Anita observait, rien ne lui échappait.

Elle regardait Jido, le serveur, dont elle connaissait déjà le nom, Carlo, l'appelant à peu près une fois par minute. Il était asiatique et se déplaçait avec une agilité et une rapidité étonnantes.

Deux hommes dînaient ensemble à l'autre bout de la salle. Le café de la Trinité était rarement bondé, considéré comme un endroit cher. Carlo n'attendait pas après cela pour vivre, le café n'étant que la couverture de son activité de contrebande.

Anita, pressée d'aborder le sujet, demanda à son oncle :

« Ils ont peut-être besoin d'une serveuse ici, non ?

— Non, je ne crois pas. Et je ne crois pas non plus que ce soit un travail approprié.

— Qu'est-ce que tu veux dire par "approprié" ? »

Olis sentait qu'il allait s'empêtrer. Il savait aussi qu'il aurait le plus grand mal à satisfaire ce besoin d'expérience si prononcé chez sa nièce.

« Eh bien ! je crois que tu t'y ennuierais vite.

— Alors, quel travail devrais-je faire d'après toi ? Du nettoyage de rue ?

— Écoute, tu viens d'arriver. Tu as le temps de réfléchir un peu, non ? »

Olis tentait de gagner du temps en vain.

« C'est tout réfléchi, Olis. Je veux faire quelque chose de mes journées. À quoi cela servirait-il que tu m'aies fait venir si je dois rester enfermée toute la journée ? »

À cet instant, Carlo apporta les deux assiettes de ratatouille fumantes qu'il déposa devant ses hôtes, puis il servit ensuite le vin le bras replié dans le dos, comme cela se pratiquait de son temps, et posa la bouteille sur la table.

« Et ça, c'est offert par la maison pour fêter l'événement : un brouilly 2010. Je ne vous garantis rien. Cinquante ans, c'est un peu vieux pour ce genre de vin, en tout cas, vous aurez toujours de la couleur. »

Puis il partit, non sans avoir fait son fameux clin d'œil.

Ils commencèrent à manger en silence. Olis savait qu'Anita ne lâcherait pas et il ne voyait qu'une solution.

« Si tu veux, tu peux travailler avec moi au DGP. Il y a des tas de bureaux vides. Tu pourrais en choisir un et aider Sylvie. »

Anita l'embrassa si fort qu'il en perdit sa fourchette.

« C'est génial, Olis ! Génial ! Merci. Je pourrais vous aider à chercher des choses dans des archives par exemple ou ce genre de choses. Vous possédez bien des ordinateurs au DGP. Il faut bien stocker les données quelque part ! »

Effectivement, le DGP possédait un ordinateur qui servait plus ou moins d'annuaire.

Pas de quoi fouetter un chat. Sylvie descendait parfois au sous-sol pour chercher telle ou telle adresse, mettre à jour telle ou telle information.

Olis se doutait-il de ce qu'il venait de faire ? Pouvait-il imaginer un instant où l'entraînerait cette décision ? En tout cas, ce fut chose faite. N'étant plus une enfant, Anita, dont l'appartement se trouvait dans un autre bâtiment de la cour, refusa qu'Olis l'accompagne jusqu'à la porte.

Ils se donnèrent donc rendez-vous pour le lendemain matin dans la cour à huit heures.

Le frère d'Olis lui avait souvent parlé de l'imagination débordante d'Anita, de sa curiosité qui bien des fois l'avait conduite dans des situations délicates. Que pouvait-il faire d'autre ? Au moins au DGP, il l'aurait sous la main, mais il ne s'en sortirait pas comme ça et il le savait. Elle exigerait une tâche à sa hauteur. Elle ne se contera pas de miettes insipides. Olis mesura instantanément l'étendue de la place que prenait déjà Anita dans sa vie. Lui, si profondément solitaire, sentit à cet instant que son cœur était pris et que ce sentiment deviendrait plus fort que tout. Il se coucha, certain que la journée du lendemain ne serait pas de tout repos.

Anita allongée sur son lit gardait les yeux grands ouverts dans le noir.

Comment aurait-elle pu trouver le sommeil alors qu'elle entrait en fonction le lendemain au DGP ? Tout était allé si vite.

Hier matin encore, elle faisait la plonge au foyer qu'elle habitait. Une trentaine de personnes y vivaient et la vaisselle représentait une tâche conséquente dont elle s'était acquittée chaque jour sans rechigner, rêvant du jour où elle rejoindrait enfin son oncle. Puis les militaires étaient venus, l'embarquant dans leur véhicule blindé.

Elle n'était pas la seule passagère et avait eu tout le loisir durant le voyage d'observer le jeune homme qui voyageait avec elle. Il devait avoir environ vingt-cinq ans et il portait des lunettes. Vêtu des pieds à la tête de textiles chauffants de couleur noire, il n'avait visiblement aucun bagage. Elle avait tenté de lui parler à plusieurs reprises et avait eu un mal de chien à lui arracher son nom : Harold Quintet.

Il lui fut toutefois impossible de savoir dans quel secteur d'activité il se trouvait.

« Je parie que vous êtes un scientifique. Les scientifiques sont toujours habillés en noir. »

Elle faisait un jeu de cet interrogatoire peu poli, et l'air embarrassé du jeune homme l'amusait.

« Je dis ça, c'est pour parler. Vous avez décidé de ne pas me parler ? Parce que si c'est le cas, il vaudrait mieux le dire tout de suite. »

Le jeune homme desserra enfin les dents.

« Effectivement, mademoiselle, je n'ai pas très envie de parler. »

Ses yeux étaient vert émeraude, et plusieurs mèches de cheveux blancs, fait peu commun pour quelqu'un de son âge, se mêlaient à ses cheveux châtain, qu'il portait un peu long. Anita savait que peu de gens étaient ainsi transférés par l'armée, et au fond, c'était grâce à lui qu'elle se trouvait en route pour Paris. Elle revint à la charge.

« Les services secrets, peut-être ? »

Elle arracha un sourire à Harold Quintet, qui commença à comprendre qu'il lui serait impossible de se taire tout le trajet.

« Je m'appelle Anita et je vais rejoindre mon oncle. »

Cette dernière information sembla interpellier le jeune homme.

« Ce doit être quelqu'un d'important pour que l'armée assure votre transport.

— Eh bien, oui ! C'est quelqu'un de très important. C'est le chef de la sécurité de Paris. »

Elle avait dit cela d'un air faussement banal guettant du coin de l'œil la réaction d'Harold.

« Olis Legrand ? »

— Oui, vous le connaissez ?

— Je connais son nom. Qui ne connaît pas Olis Legrand !

— La majorité des gens figurez-vous. Vous pensez que les gens connaissent ainsi le nom de tous ceux qui servent le pays ! Si on enlève Imbert, Shander, Legendre, je vous mets au défi de trouver quelqu'un capable de citer un autre nom ; et encore, Legendre n'est connu que des Parisiens. »

Harold Quintet avait sous-estimé sa compagne de voyage. On ne pouvait en effet connaître le nom d'Olis Legrand sans être au fait de l'organisation hiérarchique de la ville.

« Alors, comment se fait-il que vous connaissiez son nom, par hasard peut-être !

— Chère mademoiselle Anita, je vous trouve bien curieuse. »

Et il se mit à rire. Anita qui n'avait ri avec personne depuis longtemps ne se fit pas prier, et ils entamèrent une longue discussion. Elle lui raconta la mort de sa mère, et celle de son père l'année qui suivit, la vie dure du foyer où elle passait le plus clair de son temps en cuisine, dans les odeurs de graisse, lavant et relavant la vaisselle. Elle raconta comment elle avait dû cesser ses études, interrompant de fait sa thèse sur la biologie moléculaire. Il ne lui restait guère que les mathématiques à se mettre sous la dent, mais elle arrivait au bout des ouvrages en sa possession et espérait bien qu'elle trouverait à Paris tous les livres qu'elle désirerait.

« Vous savez, il n'existe pas tant d'ouvrages sur papier que cela concernant les sciences modernes en général. Souvenez-vous que durant cinquante ans tout a été informatisé, et vous aurez certainement plus de chances de trouver ce que vous cherchez dans le ventre des ordinateurs. »

Devant l'air interrogatif d'Anita, Harold continua :

« Ce n'est pas parce que la connexion a cessé que les ordinateurs ne restent pas une immense banque de données.

— Peut-être, mais où trouver les ordinateurs à jour, exposant par exemple les travaux de mathématiques les plus récents ?

— C'est effectivement compliqué. Il n'y a plus de sources à proprement parler. On peut imaginer que les documents importants circulent à travers le monde par porteurs, et qu'ils sont ensuite introduits manuellement dans les ordinateurs. »

Anita ne douta plus qu'elle avait ferré le bon poisson.

« Vous m'avez l'air d'en connaître un rayon, Harold. Vous êtes informaticien, ou quelque chose comme ça, non ? »

Harold se contenta de sourire d'une façon un peu mystérieuse ce qui ne fit que confirmer l'intuition d'Anita. Après cela, elle ne put rien lui arracher d'autre si ce n'est le nom du petit hôtel où il logerait à Paris : l'hôtel Dupéré, rue Fromentin, à Pigalle. Elle ignorait s'il avait menti à ce propos et s'était juré qu'elle irait vérifier. Toujours est-il qu'Harold lui serra longuement et doucement la main lorsqu'ils se séparèrent. Et c'est à lui qu'elle pensait lorsqu'elle s'endormit.

Le lendemain, le brouillard avait disparu.

Anita était descendue en avance et attendait Olis en battant le pavé de la petite cour, impatiente, portant son sac à fleurs en bandoulière. Enfin son oncle apparut. Ils s'embrassèrent et s'engouffrèrent dans la voiture d'Olis stationnée devant l'hôtel particulier.

Il prit la rue de Mogador, et tourna à droite, boulevard Haussmann, vers les Augustins.

Les grands magasins offraient le spectacle désolé de grandes vitrines cassées qu'Anita voyait défiler depuis la voiture.

À l'intérieur, on pouvait voir des présentoirs brisés et nus, des cartons déchirés, des lambeaux de matériaux, divers débris : tout ce qui pouvait être pillé ayant été pillé depuis longtemps. Les Galeries Lafayette étaient bien loin de l'idée que s'en faisait Anita, et elle s'offusqua du fait que l'endroit ne fût point remis en état, ce qui agaça quelque peu son oncle.

« Tu sais, Anita, ces choses-là n'ont plus grande importance désormais, et puis, de toute façon, la ville n'a pas les moyens d'engager ce genre de travaux. Il faut d'abord penser à la survie des habitants et il y a d'autres choses à faire, plus importantes que de

retaper les Galeries Lafayette. D'ailleurs, les magasins ne sont pas inutiles, pas mal de gens s'y abritent la nuit ou quand il pleut.

— Parce que des gens vivent là-dedans ?

— Des gens vivent partout, Anita. Il y a un million de sans-logis à Paris. Toute l'Île-de-France est venue s'y réfugier, et je ne parle pas des provinciaux ni des étrangers. Tu dois te rendre compte de tout ça Anita. C'est la réalité. Sans les murs d'enceinte, Paris n'existerait plus. »

Anita se tut et ne parla plus de tout le chemin jusqu'à l'avenue d'Iéna.

Elle restait persuadée qu'il s'agissait d'une question de volonté politique avant tout. Puisqu'il y avait des millions d'habitants, pourquoi ne travailleraient-ils pas ensemble pour restaurer des endroits comme les Galeries Lafayette, afin de créer des logements corrects par exemple ?

C'est lorsqu'elle en discuta plus tard avec Sylvie qu'elle comprit que les matières premières manquaient, qu'on ne pouvait plus fabriquer quoi que ce soit, pas même des lits, pas même des couvertures.

Anita choisit de s'installer au sous-sol près de l'ordinateur. Olis eut beau arguer que l'endroit était petit et sombre, voire étouffant, rien n'y fit. L'organisation de son bureau l'occupa un moment. Elle trouva même un vieux téléphone qu'elle brancha – le numéro de la ligne fixe étant affiché dans le local. Après cela, fermement décidée à obtenir du travail, elle prit un bloc-notes, un crayon, puis monta voir son oncle. Olis s'était longuement entretenu avec Sylvie, ne sachant réellement comment s'y prendre pour occuper sa nièce.

La secrétaire proposa de faire mettre au propre, par la jeune fille, la liste de tous les employés du DGP, leur fonction exacte, leur adresse et leurs coordonnées téléphoniques, tâche qu'elle repoussait sans cesse elle-même, ayant d'autres chats à fouetter. Ce travail s'avérant tout à la fois chronophage et utile, on s'entendit sur cela.

Sylvie fournit à Anita de gros classeurs remplis de fiches raturées, lui indiqua quels fichiers consulter sur l'ordinateur, lui trouva même une imprimante en état de marche, jusqu'à ce qu'elle en ait usé la cartouche.

Anita se rendit parfaitement compte qu'on lui confiait une tâche ridiculement ennuyeuse et rébarbative, mais elle ne dit rien, préférant prendre cela comme une entrée en matière. Après tout, cela légitimait sa présence au DGP, et elle en saurait ainsi beaucoup plus que n'importe qui sur les employés. Elle se plongea aussitôt dans son travail de classification. C'était mal connaître Anita que de penser qu'elle ne prendrait pas la liberté de fouiller l'ordinateur, dont par d'ailleurs ni Olis ni Sylvie ne connaissait au juste le contenu.

Lorsque le DGP fut créé, douze ans auparavant, la connexion Internet existait encore, et un service informatique important y était installé. Assez rapidement, les premières perturbations du réseau se firent sentir, jusqu'à l'extinction totale, rendant inutile tout département de ce type.

Toutes les données considérées comme utiles furent regroupées sur l'ordinateur central de la préfecture, et tous les postes furent abandonnés.

La mise en forme du tableau qu'Anita avait mis au point était parfaite et claire. Les listes des grands classeurs fournis par Sylvie étaient annotées d'une multitude de mots écrits en rouge : voir fichier sd, cf. préf., cf. brxss, des numéros barrés et remplacés à la main, des points d'interrogation, tout un tas d'éléments qui rendaient fastidieuse la recherche de clarté. Un travail de fourmi en quelque sorte. À force de voir revenir des abréviations, elle eut l'idée de les taper pour voir. Elle tapa : sd, comme secret-défense, peut-être.

Une icône bleue apparut sur l'écran. Elle entra et arriva à une sorte de portail d'où partaient plusieurs couloirs remplis de portes. Elle cliqua sur l'un des couloirs et aussitôt un mot de passe fut demandé.

« Merde ! »

Là, elle ne serait pas de taille. Amoureuse des livres, elle n'avait que les notions de base indispensables en informatique – qu'elle avait toujours dédaigné –, et *cracker* un mot de passe n'entraînait pas dans son champ de compétence. Elle monta voir Sylvie.

« Sylvie ! Est-ce qu'il existe des mots de passe que je devrais connaître ?

— Des mots de passe ?

— Oui, pour l'ordinateur.

— Non. En tout cas pas que je sache. Je n'ai jamais eu besoin de mots de passe pour accéder aux fichiers. Tout ce dont tu as besoin pour mettre à jour le listing est accessible. Il se peut qu'il reste d'anciens fichiers, mais si c'est le cas, ils sont obsolètes depuis longtemps et ne présentent certainement plus aucun intérêt.

— Je vois. »

Elle redescendit au sous-sol, convaincue que Sylvie ou Olis ne pourraient pas l'aider. Les ordis, ça n'était visiblement pas leur rayon ; or il se pouvait que l'instrument contienne en son sein des informations intéressantes. C'est du moins ce dont Anita se persuada.

Toute à ce nouveau problème de mot de passe, elle ne fit pas tout de suite attention à Olis qui l'appelait pour déjeuner. Le garçon de courses du DGP apportait des sandwiches.

Anita, qui avait quitté son nouvel antre, s'adressa aussitôt au jeune garçon :

« Vous travaillez pour le DGP ? »

Un peu intimidé, le jeune africain de dix-sept ans lui répondit :

« Oui.

— Moi, c'est Anita. Pourriez-vous me confirmer vos noms, prénoms, adresse, téléphone, je vous prie ? »

Le jeune érythéen, qui avait laissé un bras dans son pays, dansait d'un pied sur l'autre, un peu mal à l'aise, et son regard interrogatif

se tourna vers Olis. Quand on venait d'où il venait, on gardait à vie la peur au ventre.

« Ne t'inquiète pas, Thibaut ! Ma nièce Anita met à jour les listings du DGP, rien d'autre. »

Le jeune homme tout en faisant une sorte de grimace, fournit les informations demandées avec un fort accent africain :

« LORRY, Thibaut, parc du Luxembourg. Pas de téléphone. »

Il avait parlé d'un coup et pas très fort. Elle répéta tout haut en inscrivant sur son bloc : LORRY, Thibaut, parc du Luxembourg, sans téléphone, garçon de courses.

« Eh bien, merci, Thibaut, c'est parfait. »

Anita admira avec quelle dextérité Thibaut distribua sandwiches et sodas avec son seul bras. Il portait une vieille casquette de baseball, aux couleurs pâlies, presque disparues, à l'effigie des Yankees de New York, un jean sale, troué et délavé, trop grand pour lui, et qui tombait sur ses fesses, pas mieux pour le tee-shirt.

Il était clairement pressé de partir.

« Bon, ben, salut ! C'est *cool* ! À plus. »

En une seconde, il avait disparu.

« Il est sympa ! dit dans la foulée Anita. Comment vous l'avez trouvé ?

— Il traînait toujours sur l'avenue, et on avait pris l'habitude de l'envoyer acheter les sandwiches pour nous. Et petit à petit, il est devenu notre coursier. On lui a proposé le poste, fourni le vélo, une place au Luxembourg, et voilà.

— Apparemment, il ne gagne pas de quoi se vêtir correctement.

— C'est lui qui gère ses besoins, pas nous. Il est rémunéré comme il se doit pour son travail. »

Olis apprécia moyennement le sous-entendu d'Anita quant à l'exploitation des individus par le DGP.

« En tout cas, c'est sympa de l'avoir engagé », dit-elle, essayant de rattraper sa maladresse.

Et ils se mirent à manger. Anita trouva le sandwich à la dinde affreusement fade.

« C'est à se demander si c'est réellement de la volaille, non ? »

Olis lui répondit sèchement :

« Il se peut que ce que nous mangions n'ait plus grand-chose à voir avec la dinde, mais c'est tout ce que nous avons. »

Le côté enfant gâtée d'Anita commençait à agacer Olis, et il sentait qu'il aurait le plus grand mal à gérer les réflexions hors de propos qu'Anita balançait à tout bout de champ.

Anita s'en aperçut. Elle tenta de s'excuser, mais en fut incapable.

« Oui... Je voulais dire, qui sait vraiment ce que fabriquent les robots ?... Je sais qu'il n'y a pas le choix, mais on peut quand même en parler, non ? »

Un silence suivit ses propos. Elle redescendit dans son bureau sans rien ajouter. Sylvie s'évertua durant un instant à rassurer Olis, lui expliquant qu'Anita était une adolescente, particulièrement romanesque de surcroît, et qu'il était normal qu'elle vît le monde meilleur qu'il n'était. Elle s'en rendrait compte, petit à petit.

« N'oubliez pas, Olis, c'est une jeune femme exceptionnelle. »

L'après-midi coulait silencieusement au DGP.

Olis était face à un dilemme, il avait besoin de continuer à filer Witman, c'était indispensable pour avancer. Prendrait-il pour cela le risque qu'un autre policier que Bench puisse voir un téléphone portable ? Non. Cela le conduisait donc à une unique conclusion, confier la filature à Bench. Olis était conscient que le jeune lieutenant avait fait l'objet d'un suivi psychologique sérieux pendant quelques années et il était entré au DGP trois ans après avoir postulé, et seulement après que le psychologue l'avait déclaré apte.

Pouvait-il faire peser autant de poids sur ce lieutenant pour le moins fragile ?

Il appela Bench et lui demanda de venir.

Quelque temps après, la sonnette de la porte d'entrée retentit et Bench entra.

Depuis le sous-sol, on entendait très bien la porte, et Anita tendit aussitôt l'oreille.

Elle entendit son oncle qui allait à la rencontre de l'autre.

« Ah, Bench, bonjour, entrez.

— Bonjour, Chef ! »

Puis l'écho des voix se fonda dans le bureau d'Olis.

Elle regarda sans perdre une seconde dans les classeurs à la lettre B, puis chercha Bench.

Belche, Bemch, Bench, ah, voilà !

Bench, Aimé. Trente ans. Lieutenant au DGP, engagé le 15 septembre 2055. Adresse : 2, place Saint-Michel. Téléphone : 01 00 75 64 54 99. Note : tendance paranoïaque.

La note sollicita fortement la curiosité d'Anita. Elle décida de monter, et autant que possible, d'espionner. Le haut du petit escalier en colimaçon qui menait au sous-sol donnait sur le grand hall d'entrée et faisait face au bureau de Sylvie qui ne pouvait manquer de voir passer quelqu'un. Impossible d'aller écouter, Sylvie l'aurait vu.

Bench, assis face à Olis Legrand, ne paraissait pas très à l'aise. Le chef lui proposa un doigt de whisky qu'il refusa.

« Ça ne vous ennuie pas ? lui demanda Olis en montrant son verre.

— Non, non, pas du tout, Chef ! Moi, je ne bois pas, ça me rend nerveux, mais je vous en prie, je n'ai rien contre. »

Olis se servit et s'assit à son bureau.

« Voilà, Bench. Vous avez été le témoin d'un secret d'État, vous le savez, n'est-ce pas ? »

Le lieutenant acquiesça.

« Vous comprenez par conséquent qu'à part vous, moi, et le ministre Shander, absolument personne ne doit être au courant. »

Bench continua d'acquiescer.

« La situation politique deviendrait hors de contrôle si la chose se répandait. Il va donc falloir que vous appreniez à garder ce secret. Vous comprendrez également que vous êtes de fait le seul officier de police à pouvoir vous charger de l'enquête avec moi. »

Les paroles du chef de la sécurité se dispersaient dans l'esprit d'Aimé Bench à la vitesse de l'éclair. Il saisissait des bribes : « Il va falloir filer Witman, nous nous reliaisons... » Puis il pensa : « Putain ! Putain, je le savais que j'avais mis le pied dans la merde ! Je le savais ! Rien ne pouvait lui arriver de pire que de tremper dans un complot, un truc d'espionnage, ou pire, de robots. Qu'est-ce qu'il en savait ? Il ne pourrait plus fermer l'œil tranquille, il devrait être sur le qui-vive en permanence. »

Ce fut la voix d'Olis, l'interpellant fortement, qui stoppa la crise naissante.

« Il faut prendre sur vous, vous comprenez, Bench ! »

Bench fit un effort pour se ressaisir.

« Oui, Chef, je comprends.

— Très bien. Souvenez-vous qu'on vous a déclaré apte, Bench. C'est que vous l'êtes, alors ne vous laissez pas gagner par vos états d'âme. Soyez un policier consciencieux et efficace au service de votre pays. »

À vrai dire, Bench n'était pas ce que l'on pouvait appeler un patriote. Il se contentait de faire le strict nécessaire, pas plus, pas moins. Sa devise aurait pu être : « Pour vivre heureux vivons cachés. » Quoi qu'il en soit, il lui fallait faire avec. Il pensa que le plus difficile serait de le cacher à Kayla, mais il n'en fit pas part à son supérieur.

Olis le raccompagna à la porte de son bureau, puis jusqu'à la porte d'entrée.

« Vous commencez donc demain matin à l'aube devant chez lui. Si vous en avez l'occasion, essayez d'installer un micro dans sa

voiture. Passez à la préfecture, je les appellerai, ils vous donneront ce qu'il faut. »

Aimé Bench était plus qu'embarqué dans l'histoire et n'était pas en mesure de refuser l'ordre. Il salua Olis et disparut.

Anita n'avait rien raté des mots prononcés par son oncle dans le hall.

En fin de journée, elle monta le voir.

« Alors, tout se passe bien ? lui demanda Olis.

— Très bien. Et toi ?

— Moi, ça va. Pourquoi ?

— Pour rien, comme ça. T'es sur une affaire en ce moment ? »

Olis sourit.

« Je suis toujours sur une affaire, qu'est-ce que tu crois.

— Oui, mais il y en a bien certaines plus importantes que d'autres à un moment donné non ?

— Par exemple ?

— Eh bien, par exemple le jeune homme qui est venu te voir et à qui tu as confié une filature. »

C'est bien ce que pensait Olis.

« Oui, c'est une affaire importante en ce moment.

— Et qui est ce Witman ? En tout cas, il ne travaille pas au DGP, il n'est dans aucun fichier.

— Écoute, Anita, je fais un métier secret. Je ne peux pas te mettre au courant de tous les secrets, je n'ai pas le droit. »

Elle prit un air compréhensif, et changea de sujet.

« Tu sais qui travaillait dans mon bureau avant ?

— Oui, c'était un inspecteur, électronique si l'on peut dire.

— Il était jeune ou vieux ? »

Olis qui ne voyait pas où elle voulait en venir continuait de répondre.

« Il avait la quarantaine.

— Et tu te souviens de son nom ?

— Oui. Il s'appelait Ronan Ducart. Les agents informatiques ont été mutés là où on avait encore besoin d'eux. Beaucoup sont partis à l'étranger, la plupart à Bruxelles. À moins qu'il n'ait décidé de changer de crèmerie. Ça t'intéresse ?

— Non. Je te demandais ça comme ça. Il a laissé des petits objets personnels, rien de valeur : un briquet, une sorte d'écusson et une boule à neige. »

Depuis plus de dix jours maintenant qu'Anita était arrivée, ils dînaient chaque soir au café de la Trinité et la jeune fille commençait à saturer. Olis ne savait plus comment s'en sortir.

« Je te promets, demain, je t'emmène chez un "petit japonais" de ma connaissance à Opéra. Ce soir, je suis de service. Il faut que je parte.

— Tu trouves toujours une raison, Olis.

— Attends-moi un instant, je reviens. »

Olis se leva pour aller parler à Carlo.

« Carlo, j'ai besoin de te parler. »

Ils se dirigèrent vers le petit bureau de Carlo, sur le côté du bar. C'est depuis cet endroit sombre, dont les murs étaient noircis par les graisses du restaurant autant que par le temps, que Carlo dirigeait ses affaires. Seul le téléphone, d'un plastique rouge vif, mettait une tache de couleur.

« Écoute, Carlo ! Legendre a de sérieux problèmes qui pourraient bien se répercuter sur toi et les autres. Je viens te mettre en garde.

— Quelle sorte de problèmes ?

— Il est soupçonné par la sécurité, par Bruxelles si tu préfères, de diriger le trafic de viande et de mettre Paris en danger.

— Rien que ça !

— Rien que ça. Ils ont envoyé des inspecteurs pour enquêter. Crois-moi, ces gars-là sont bien décidés à démanteler les réseaux. Ils ne mettront pas beaucoup de temps avant de choper les livraisons et j'ai toutes les raisons de penser qu'ils ne feront pas de quartiers. »

Carlo tapotait sur son bureau avec un crayon à papier.

« Et tu ne peux rien faire ? C'est toi le chef de la sécurité ici, non ?

— Ils ont plus de pouvoir que moi. Ils sont mandatés par le parlement européen. Je pense qu'il serait plus prudent de suspendre les livraisons de viande quelque temps.

— Tu te rends compte de ce que tu me demandes... Et quoi qu'il en soit, je ne peux pas parler à la place du Corse et de Rachid. Je les contacterai.

— Merci, Carlo. Crois-moi, je vais tout faire pour arranger ça dans les meilleurs délais.

— J'espère, Olis. »

Olis quitta le bureau pour rejoindre Anita.

« Bon. Ben, on y va !

— Tu y vas. J'imagine que tu ne m'emmènes pas. Tu vas filer ton Witman !

— Non, je ne t'emmène pas, mais tu dois rentrer.

— Je pense, Olis, que je suis assez grande pour prendre un dessert, seule, chez Carlo, qui se trouve, je te le rappelle, à cinquante mètres de l'appartement. Je demanderai à Jido de me raccompagner. »

Effectivement, Olis ne pouvait pas pousser sa surprotection d'Anita jusqu'à exiger qu'elle aille se coucher comme une enfant quand il n'était pas là. Il l'embrassa sur le front et quitta le café.

Anita n'était pas mécontente de se retrouver seule au café. Jido lui proposa le dessert du jour : une crêpe au sucre.

« Tu devrais en prendre une aujourd'hui. Demain, elles ne seront plus fraîches, mais le vieux continuera de les vendre au même prix pendant quatre jours. À la fin, ce sera du carton-pâte. »

Anita suivit le conseil de Jido qui la lui rapporta encore fumante, généreusement beurrée et sucrée. Un délice. Elle le remercia.

« De rien. Pour une fois qu'il y a quelque chose de bon. »

Jido avait un léger accent japonais, presque rien. Il était né à Paris et parlait parfaitement la langue. Il vivait dans un petit logement à Opéra avec ses parents qui l'occupaient depuis trente années, depuis leur arrivée à Paris, où ils avaient ouvert un petit restaurant nippon.

Quand il n'était pas de service au café de la Trinité, Jido aidait au restaurant. Grâce à Carlo, la petite famille, dans sa pauvreté, ne manquait de rien.

Jido faisait parfois des « courses » pour Carlo, des « spéciales », et dans ces cas-là, il était sûr d'être bien payé en retour. De plus, le contrebandier l'avait pris sous son aile depuis pas mal d'années maintenant, et Jido faisait partie de la famille, concept que le patron du café revendiquait, quoiqu'il fût célibataire et sans enfant, incluant Jido à cette entité large et floue qui était celle de ses protégés.

L'Italien se vivait comme un parrain, mais ceux qui avaient connu ce genre de code et qui le reconnaissaient encore étaient très peu nombreux, et il devait, la plupart du temps, traiter avec de jeunes loups solitaires sans foi ni loi. Il avait vécu jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans à Monaco, où il possédait un restaurant luxueux à l'intérieur duquel se traitaient quantité d'affaires. Il y a une quinzaine d'années, sentant le vent venir, il avait acheté à Paris et il lui avait donc fallu recréer un cercle, trouver des monopoles, s'octroyer des parts du gâteau et assurer un soutien illimité à ceux qui le choisissaient comme chef.

Aujourd'hui, Carlo était l'un des trois seigneurs de la contrebande à Paris.

Les deux autres étaient Anton Amarotti, dit « le Corse », et Rafid, le Marocain. À eux trois, ils possédaient le monopole du commerce légal ou illégal traité dans la capitale, excepté le ravitaillement.

Anita appela Jido.

« Tu sais si le boulevard de Grenelle est loin d'ici.

— C'est pas la porte à côté. Ça dépend comment tu y vas.

— Ben, en vélo.

— Et tu comptes y aller maintenant ?

— Je me tâtais.

— Et ton oncle est au courant ?

— Je suis majeure, tu sais, j'ai une vie en dehors de mon oncle. J'ai quelqu'un à voir là-bas. C'est très important.

— C'est pas très prudent d'aller te balader seule en vélo la nuit, tu sais ! »

Anita était très jolie et elle savait user de ses charmes lorsque cela s'avérait nécessaire. Elle avait par ailleurs remarqué que Jido avait un faible pour elle. Elle ne fut pas longue à le convaincre.

« Écoute, je finis dans une demi-heure. Je peux t'emmener en Solex. Je fais semblant de te raccompagner, et on y va. Il faut pas que Carlo s'en doute ou j'aurai de sérieux soucis. »

Après de longues recherches dans les fichiers du DGP, Anita avait trouvé l'adresse de Ronan Ducart, l'ex-informaticien du DGP, dont le téléphone ne répondait jamais. Cette adresse était-elle seulement encore valide ? Elle n'avait qu'un moyen de le savoir. Elle s'était mise en tête que la seule solution pour trouver le mot de passe était de le demander à celui qui l'avait créé, car elle ne connaissait aucun informaticien. Il y avait bien Harold Quintet, à qui elle avait tout de suite pensé, mais rien ne lui assurait qu'il fût informaticien. Il resterait un dernier recours, et de toute façon, elle n'en avait pas fini avec lui, mais pour une autre raison, plus intime.

Carlo la mit gentiment dehors.

« Jido te raccompagne, Anita, il a fini.

— Okay. À demain, Carlo, et bravo pour les crêpes ! Elles étaient délicieuses », dit-elle en passant son éternel petit sac délavé en bandoulière.

Carlo était sensible aux compliments, et c'est avec un large sourire qu'il embrassa la jeune fille.

Jido la raccompagna jusqu'à l'hôtel particulier où elle attendit dans la cour, puis il repartit chercher son Solex garé devant le café de la Trinité, et comme chaque soir prit la rue de la chaussée d'Antin sous le regard de Carlo qui était en train de fermer. Il fit un grand détour pour revenir rue Morlot par la rue de Clichy, ce qui le rendait invisible depuis le café. Anita grimpa sur le porte-bagage.

Elle éprouvait une sorte de griserie à traverser ainsi Paris sur le Solex de Jido, la nuit. La Madeleine, la Concorde, les quais, Orlis avait beau dire, ça avait une sacrée gueule, Paris ! Plus loin, ils prirent à gauche le boulevard de Grenelle et s'arrêtèrent au numéro 119.

« On y est.

— Je vais voir s'il y a les noms et les étages sur les boîtes aux lettres.

— Tu rêves... »

Jido se grilla une cigarette tandis qu'Anita pénétrait dans l'immeuble. Évidemment, aucun nom ne figurait sur les boîtes aux lettres décrépite. Il était vingt-trois heures, un peu tard pour toquer aux portes. Un peu désolée, elle rejoignit Jido sur le trottoir.

« Tu crois que les choses sont comme il y a vingt ans, bien propres ! lui dit Jido en se marrant un peu.

— C'est quand même pas la mer à boire d'afficher les noms et les étages dans un hall immeuble, non ?

— C'est assez flippant dehors comme ça pour qu'on ait envie d'être tranquille chez soi.

— Oui, ben, elle a bon dos la guerre. »

Jido jugea bon de changer de sujet.

« Comment il s'appelle ton gars ?

— Ronan Ducart.

— C'est un flic ?

— C'était, en tout cas.

— Viens, on va s'asseoir, je finis ma cigarette. Tu devrais revenir de jour, ça sera plus facile. »

Il y avait un banc juste là, ils y prirent place. Anita regardait le métro aérien qui ne fonctionnait plus, mais dont l'édifice de métal n'avait rien perdu de sa grandeur. Un chien remontait le boulevard, reniflant çà et là. Les chiens eux aussi avaient payé leur tribut, massacrés par folie, ou pour être consommés, car il fut un temps où la famine avait failli s'installer dans la capitale. La population canine avait chuté au point d'avoir été menacée d'extinction. Le bruit léger d'un moteur à propulsion nucléaire troubla le silence. Il s'agissait d'une voiture de fonction des services de la ville – semblable à celle d'Olis – qui se gara devant le 119. Un homme, vêtu d'un pardessus gris assez répandu dans l'administration, descendit de la voiture et entra dans l'immeuble, non sans avoir repéré la présence d'Anita et de Jido.

« C'est lui. C'est sûr. Tu devrais y aller.

— Okay. Tu viens avec moi ? »

Ils entrèrent à leur tour dans l'immeuble, écoutèrent un instant dans le noir, puis n'entendant rien, Anita alluma la lumière de l'entrée.

L'homme au pardessus gris était face à eux, pointant une arme dans leur direction.

« Restez calmes et levez les mains. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Anita Legrand, et lui, c'est Jido.

— Un rapport avec Olis Legrand ?

— Je suis sa nièce.

— Que faites-vous ici ?

— Eh bien, en fait je voulais vous voir, enfin, si vous êtes Ronan Ducart uniquement.

— Drôle d'heure pour rendre visite aux gens.

— Oui, je suis désolée, mais ce n'est pas très facile pour moi de me déplacer librement ; ce soir, j'ai sauté sur l'occasion grâce à mon ami Jido, et voilà ! nous sommes là ! Ça n'était pas prémédité. C'est un sacré coup de bol. »

Ronan Ducart se rendit vite compte à qui il avait affaire et rangea son arme ; d'ailleurs, il était curieux de savoir pour quelle raison la jeune fille voulait le voir. Une chose était certaine, il ne portait pas Olis Legrand dans son cœur.

« Bien, puisque vous êtes là, montez. »

Anita était ravie. Les choses ne se combinaient-elles pas de façon incroyable ?

L'appartement de Ducart était au quatrième et dernier étage, un confortable deux-pièces.

Anita repéra immédiatement un ordinateur qui trônait sur un bureau, dans le salon. Un canapé en velours beige et deux fauteuils assortis entouraient une table basse en verre autour de laquelle ils s'installèrent.

« Alors ? »

Anita se racla la gorge avant de parler.

« Eh bien, voilà. Je travaille avec mon oncle au DGP. Enfin, travail, c'est un grand mot, je suis chargée de mettre au propre des listes, des choses comme ça, rien d'important.

— Oui, et ?

— Eh bien, tout ça n'étant pas passionnant, je dois bien l'avouer, j'aime bien me promener dans l'ordinateur !

— Et je parie que vous ne pouvez pas vous promener bien loin, n'est-ce pas ?

— Bingo.

— Et vous venez me voir pour que je vous ouvre la barrière.

— Ce serait vraiment sympa, monsieur Ducart.

— Ces vieux fichiers sont obsolètes. Si ça vous dit, je ne vois pas de raisons majeures de vous en interdire l'accès, accès qui ne m'appartient plus d'ailleurs. »

Ronan Ducart ne voyait en Anita qu'une adolescente qui s'ennuyait et qui ne comprendrait rien de toute manière aux informations qu'elle lirait. Mais ce qui l'amusait vraiment, c'était de filer à une gamine l'accès à des dossiers secret-défense. Obsolètes ou pas, cela restait des dossiers confidentiels, propriété du renseignement et de l'état, qui, apparemment en faisait peu de cas.

Il y a quelques années maintenant, les supérieurs de Ducart, dont Olis, n'avaient pas hésité à le muter à la gestion du parc des véhicules de fonction, ne tenant aucun compte de ses qualifications d'informaticien, le transformant en gardien de parc automobile sans plus de considérations. Et il n'avait pas pu compter sur le soutien d'Olis.

Ils lui avaient bien dit que dès qu'une place se libérerait à Bruxelles ils l'appelleraient, mais les années avaient passé et le téléphone n'avait jamais sonné. Aussi une aigreur invisible se mêlait-elle à l'apparente décontraction de Ducart.

« C'est simple, le mot de passe, c'est le nom de la ville dans la boule à neige. »

Anita la connaissait par cœur pour l'avoir touché mille fois.

« Venise !

— On ne peut rien vous cacher, mademoiselle. »

Elle n'avait pas pensé que ce serait si facile à vrai dire. Elle avait préparé un long argumentaire qu'elle n'eut pas besoin de dérouler. Jido reluquait un paquet de Dunhill depuis qu'ils étaient entrés, plutôt chères comme clopes.

« Bon, ce n'est pas que je m'ennuie avec vous, mais il est tard. »

Anita et Jido se levèrent aussitôt.

« Oui, bien sûr, et désolée pour cette visite tardive. En tout cas, merci beaucoup monsieur Ducart. C'est vraiment sympa.

— Il faut croire que c'était votre jour de chance. »

Avant de fermer la porte, Ducart appela Jido et lui lança le paquet de Dunhill.

Jido, tout en marchant vers le Solex admirait son paquet.

« Drôle de type.

— Tu trouves ?

— Ben oui. Tu trouves ça normal toi de refiler un mot de passe comme ça, sans même te connaître.

— Il connaît mon oncle.

— Même, je trouve pas ça très réglo, mais c'est pas tous les jours que j'ai un paquet de Dunhill dans la poche. »

Ils remontèrent sur le solex.

Dans l'immensité des grandes avenues de Paris, ils étaient semblables à deux minuscules feuilles emportées par le vent.

De son côté, Olis, comble du ridicule, planquait devant la préfecture à l'intérieur de laquelle se trouvait Witman depuis trois heures. Ces dix derniers jours, l'inspecteur n'avait fait aucun déplacement suspect. Il passait beaucoup de temps à la préfecture, un peu trop au goût d'Olis.

Dale Witman sortit peu de temps après. Le chef de district décida de faire l'impasse pour cette nuit. Ils n'étaient pas assez de deux, et il y aurait forcément des moments qui échapperaient à leur surveillance. Il sortit de sa voiture, se dirigea vers le bâtiment et pénétra dans la salle de service où tous les flics de garde traînaient. Tous ceux qui croisaient Olis le saluaient. Il ne venait pas souvent à la préfecture et c'était un fait assez rare pour être remarqué.

Il se dirigea vers l'accueil où se tenaient généralement les gardiens, ayant remarqué que Grifit, une vieille connaissance, était de garde.

« Salut Grifit !

— Tiens, Olis ! Ça fait un bail.

— Oui, c'est vrai. Le DGP me prend tout mon temps.

— C'est comme ça quand on travaille sérieusement. Tu viens te rencarder ? »

Grifit était redevable d'un service à Olis qui l'avait sorti un jour d'une sale histoire de pari. D'inspecteur, il était passé à gardien, mais il avait évité la prison.

« Dis-moi, tu connais Witman ?

— J'le connais c'est beaucoup dire, mais je vois qui c'est. Le contraire serait difficile vu qu'il tape l'incruste depuis presque un mois.

— Et il traîne avec qui ?

— Le seul avec qui il parle souvent, c'est l'assistant du procureur, David Mengis. »

Olis répéta comme pour lui-même :

« L'assistant du procureur. »

Il marqua un silence, puis il dit au gardien :

« Tu veux bien m'appeler Grifit si t'as quelque chose ?

— Avec plaisir, mon vieux. Il a une gueule qui me revient pas, ce Witman. »

Effectivement, Mengis avait son bureau dans les locaux. Un ancien policier informatique reconverti dans la justice. Reconverti grâce à de nombreux soutiens, dont même quelqu'un comme Olis Legrand ne savait rien.

Les tribunaux étaient devenus quelque chose d'assez opaque. Il y avait des avocats, et certains procès se tenaient, mais ils n'étaient pas publics. Le maniement en était même particulièrement obscur. En théorie, les tribunaux de tous les pays européens siégeaient à Bruxelles. Depuis longtemps, le Code pénal et le Code civil étaient devenus européens, effaçant ainsi les particularités de chaque pays au profit d'une justice plus égalitaire. C'est sur ce credo que s'étaient mis d'accord les trente pays d'Europe en ratifiant le traité de

Hambourg en août 2025, enlevant à toutes les cours de justice le règlement local des affaires.

Il s'agissait par conséquent, en France, à Paris, de procès illégaux que nul ne songeait à critiquer, représentant une certaine forme de résistance à ce que certains appelaient la dictature européenne, mouvance beaucoup plus importante qu'on eût pu le penser. Décidément, Olis Legrand sentait qu'il était empêtré dans une sale affaire.

Il décida de rentrer se coucher.

Olis s'était mis en tête de recruter un agent pour infiltrer Iron Technologie France, quelqu'un de jeune, qui ait le profil, une sorte de super geek. Il l'avait fait savoir par le réseau du DGP et il s'appêtait à recevoir de nombreux jeunes gens au bureau durant deux jours.

Il avait décidé d'emblée de faire participer Anita au choix du candidat, sachant que le contraire eût été pour elle une véritable torture. Ils en avaient donc parlé, et Anita s'était employée à le « cuisiner ».

« Mais tu veux lui faire faire quoi, au juste ?

— Eh bien, j'ai besoin qu'il s'infilte quelque part.

— Oui, mais pourquoi tu veux que ce soit une bête informatique ?

— Parce que.

— Parce que quoi ?

— Parce que c'est un endroit où il faut être à la pointe !

— À la pointe de quoi, à la fin !

— À la pointe de l'évolution technologique, ce n'est pourtant pas compliqué, Anita ! »

Il s'était un peu énervé parce qu'une fois de plus il ne pouvait rien cacher à sa nièce qui en savait presque autant que lui désormais sur

Dale Witman, allant jusqu'à dénicher des traces de l'inspecteur du renseignement dans les archives du DGP, qui, grâce au précieux sésame n'avait plus de secret pour elle. En fouillant dans les entrailles de l'ordinateur, elle avait trouvé une photo de Dale Witman aux côtés de Lena Gateway, la jeune héritière de World Technology Corporation. Sur cet étrange cliché, ils mettaient l'un et l'autre les mains devant leur visage, comme pour se protéger du photographe. Aucune date n'y figurait. Cela paraissait assez important pour que le document ait été consigné dans les dossiers secret-défense de l'époque. C'est donc que quelqu'un du service de sécurité s'intéressait aux agissements de Witman et qu'il avait jugé bon de relever ce fait. Mais il n'y avait pas de traces de l'auteur, le document était simplement rangé à la lettre W. Anita l'avait reconnu parce qu'elle avait croisé Witman un jour où elle avait accompagné Olis pour une affaire dans un hôpital.

Elle avait fini par avouer à son oncle qu'elle avait vu Ronan Ducart et qu'il lui avait donné le mot de passe. Elle ne pouvait pas garder pour elle ces informations, et Olis n'était pas idiot au point de ne pas remarquer la pertinence de tels renseignements.

De plus, il la faisait participer de plus en plus à ses réflexions. Il manquait juste quelque chose à Anita pour prendre la mesure exacte du danger que lui présentait son oncle dans la personne de Witman.

« Bon, alors, c'est quoi cet endroit où il faut être à la pointe de l'évolution technologique ? »

Olis se résigna.

« C'est Iron Technologie France. »

Cela cloua le bec d'Anita quelques secondes.

« Ah oui ! Okay. Je vois Iron technologie France et World Technology corporation... »

Elle demeura silencieuse un instant.

« En même temps, il fréquente peut-être ces gens-là pour des raisons privées, familiales, est-ce que je sais ? Il n'est peut-être pas en train de préparer le complot du siècle non plus !

— Je me demande si parfois tu ne te montes pas le bourrichon tout seul avec ce Witman. Ça fait un mois que tu le surveilles : rien. Ce n'est pas non plus parce qu'il est allé chez Iron Technologie France qu'il faut en faire tout un fromage, si ? »

Olis fit un effort énorme pour ne pas tout lui dire, de plus il n'avait pas envie de passer pour un maniaque obsessionnel qui agissait sans fondement ni preuve.

« En tout cas, je veux savoir qui il est allé voir là-bas ; et, pour ça, il faut que j'infiltré quelqu'un.

— Oui, enfin tout ça n'aurait pas pris ces proportions sans cette photo d'archive, avoue-le !

— Quelles proportions ! Ce type est louche : il est envoyé par le renseignement européen, il accuse le maire, il voit quelqu'un chez Iron Technologie France, il a accès à un réseau, il fricote avec le procureur, et en plus, il fréquente les Gateway. Eh oui ! je veux savoir ce qu'il foutait dans cette putain de compagnie. Et d'ailleurs, on va faire une petite visite à ton copain Ronan, je veux savoir qui a fiché ça à l'époque.

— Bon, ben, de toute façon quand t'as un truc dans le... »

Elle avait dit ça en marmonnant tout bas. Ils étaient un peu comme un vieux couple et parfois, seule Sylvie pouvait calmer leurs discussions intempestives. Le premier visiteur arrivait déjà, et Sylvie le fit entrer. Ils se saluèrent. Le jeune homme se présenta.

« Antoine Quendin. Vingt-deux ans. Diplôme d'ingénieur en informatique à l'université de Stockholm. »

Il était vêtu des pieds à la tête de textiles intelligents dernier cri. Nul doute sur ses origines aisées. Olis parcourut son CV.

« Déjà ! Impressionnant jeune homme. Asseyez-vous.

— Merci.

— Alors, qu'est-ce qui vous a poussé à vous présenter ?

— Cherche jeune informaticien pour mission spéciale.

— C'est donc l'annonce qui vous a séduite.

— Oui. Quoi d'autre ?

— Travailler pour le DGP par exemple.

— Oui, bien sûr, le DGP, c'est très bien. Très bien. »

Il parlait avec réserve.

« On dirait que quelque chose vous ennuie.

— Non, pas vraiment. Mais lorsque l'on sort diplômé d'une grande école, on n'a pas forcément l'intention de faire carrière dans la police.

— Et dans quoi, cher monsieur Quendin, croyez-vous donc pouvoir faire carrière qui serait plus louable que la police ?

— Je ne sais pas, monsieur. »

Le jeune homme s'était rendu compte de son erreur. L'entretien tourna donc court. Sylvie s'appêtait déjà à faire entrer le suivant.

Soutenue par un vent fort, une pluie dense et glacée s'était mise à tomber sur la ville, fouettant brutalement trottoirs et murs.

L'austère ministère de l'Intérieur paraissait plus sinistre encore sous cette flotte.

Miro Shander attendait dans sa chambre, un petit verre de porto à la main.

Au moins cette pièce jouissait-elle de confortables fauteuils. Un tissu rayé, alternant de larges bandes gris sombre et de fines bandes rose saumon, recouvrait les murs. Il y avait aussi une commode, sur laquelle une lampe mappemonde diffusait une faible lumière qui se frayait un passage par les océans de couleur ambrée. Par ailleurs, une sorte de lampe à quartz, posée au plafond, laissait tomber sur la pièce une lumière de chantier. Miro Shander ne l'éteignait en général que lorsqu'il allait se coucher, mais ce soir-là il se leva pour l'éteindre.

La lueur orangée qui émanait du globe était semblable à la couleur d'un feu où se consumeraient les dernières braises. Depuis quand Miro Shander n'avait-il pas vu de feu de cheminée ? Des lustres. Il s'agissait de souvenirs d'un autre temps, celui où sa famille possédait encore le domaine de Deauville, l'époque où l'on y passait tous les week-ends. Il se souvenait de sa mère, épanouie dans les fleurs. Il chassa rapidement ces idées n'étant pas de nature nostalgique, mais plutôt pragmatique. Il regarda sa montre pour la troisième fois. « Il ne pourra donc jamais être à l'heure », pensa-t-il. Comme pour le contredire, on frappa à la porte.

« Oui, entrez. »

Une silhouette sombre pénétra dans la chambre.

« Bonjour, Papa.

— Bonjour, Harold. Assieds-toi. Tu veux un verre de porto ? »

Harold serra la main de son père et s'installa sur le fauteuil vacant.

« Je veux bien, oui. »

Il enleva ses lunettes pour essuyer la buée et les gouttes d'eau.

Harold Quintet était toujours vêtu de noir, revêtements anti-pluie, cette fois-ci.

Miro lui tendit le verre de porto.

« Alors, comment ça se passe ?

— Comment ça se passe quoi ? Qu'est-ce que tu veux qu'il se passe d'intéressant ? Le boulot le plus sympa que j'ai pu trouver, c'est nettoyer le hall de la mairie du 9^e.

— Tu savais à quoi t'attendre, non ? Ne t'attends pas à trouver un job comme ça, en claquant des doigts. Tu es blacklisté mon ami.

— Oh, ça va ! Y'a même plus de connexions, je ne vois pas qui je pourrais pirater. Puis on peut changer aussi dans la vie. Bref. Tu as décidé de me faire un peu de morale ! Vas-y, je t'écoute !

— Allez, arrête ça, Harold. Ce n'est pas moi qui t'ai demandé de pirater la Défense, si ?

— Okay. N'en parlons plus. De toute façon, c'est très sympa de passer la serpillière. »

Harold était le fruit d'une aventure extraconjugale entre Shander et une jeune femme rencontrée lors d'un déplacement professionnel.

Miro Shander ayant refusé de reconnaître, l'enfant il porta donc le nom de sa mère : Quintet.

La vie privée de Shander, du fait de l'amitié indéfectible de son père avec un certain cheikh des émirats arabes, amitié issue d'une longue tradition familiale, éclore au sein de la passion des courses et de l'argent, avait scellé son destin. À l'âge de dix-huit ans, il avait épousé la princesse Aayala, fille du cheikh Mohamed Ben Zayed, elle-même alors âgée de quinze ans. Bien que le mariage fût entièrement arrangé, les deux époux s'étaient aimés, et s'aimaient toujours profondément. Deux enfants naquirent de cette union.

L'idée d'un enfant hors mariage était tout à fait inconcevable, même si sa belle-famille tolérait aisément ce genre d'écart à condition qu'il restât discret, il n'en allait pas de même pour sa femme. Shander avait toujours regretté cet instant de faiblesse qui l'avait fait succomber à cette jeune écossaise, lors d'un sommet à Glasgow, vingt-cinq années auparavant. La jeune fille, prénommée Ann Quintet, avait sciemment calculé son coup en portant son choix sur un homme public ; et il l'avait vu débarquer à Paris, dix mois plus tard, Harold sous le bras. L'Écossaise n'étant animée d'aucune intention malveillante, jamais elle ne le menaça de rendre l'affaire publique tant qu'il subviendrait à ses besoins. C'est donc dans la plus grande discrétion que Shander assumait cette seconde famille. Elle décida un jour de partir vivre à Lyon, où elle avait rencontré un homme, et elle prit Harold avec elle.

Toutes ces années, Miro Shander était toujours resté en contact avec son fils et s'était bien sûr chargé de l'aspect financier de la vie d'Harold, qui lui rendait parfois visite, jusqu'à ce qu'il devînt

difficile de circuler dans le pays, jusqu'à ce que l'on ne puisse plus sortir des villes.

Le ministre de l'Intérieur avait fait ce qu'il avait pu lors du procès de son fils, dix ans auparavant, à la veille de l'arrêt de la connexion. Malgré son jeune âge, Harold Quintet était considéré à l'époque comme un hacker tout puissant et il était allé jusqu'à précipiter la défense du pays dans le chaos, diffusant sur les réseaux sociaux des dossiers secret-défense. Enfant déjà, Harold était extrêmement doué dans ce domaine. L'arrêt des connexions avait mis fin de fait aux activités de piratage d'Harold, qui avait dix-sept ans lorsque le procès eut lieu.

Grâce à son père, il n'écopa que d'une assignation à résidence à Lyon, qui prit fin lorsque Shander fut autorisé à le faire venir à Paris, ce jour où il voyagea avec Anita.

Tout le gouvernement ou presque connaissait l'existence de l'enfant illégitime, mais personne n'eût osé évoquer ce fait. Harold ressemblait beaucoup à son père, tous deux possédaient cet indicible charme britannique, cette élégance innée, bien que leurs esprits brillants s'opposassent fortement. Shander était un homme de la droite dure, son fils n'était plus ni moins qu'un anarchiste, et bien qu'ils fussent proches d'une certaine manière, ils étaient toutefois étrangers l'un à l'autre.

Le jeune homme, contrairement à ce qu'on eût pu croire, ne nourrissait aucune rancune envers son père. Il ne souffrait pas d'être le fils de l'ombre. Disons que les choses lui plaisaient mieux comme ça. Harold considérait qu'il n'avait rien à voir ni avec son père ni avec sa mère, si ce n'est sa conception. Et plus il était tranquille, mieux il se portait. Par ailleurs, il ne crachait pas sur le confort dont il bénéficiait grâce au lien paternel.

La pluie ruisselait dehors et semblait dresser un océan entre eux.

Miro se décida à parler à son fils.

« J'ai quelque chose pour toi.

— Quelque chose ? Tu me fais peur.

— Olis Legrand cherche quelqu'un pour infiltrer Iron Technologie France.

— Rien que ça ! Infiltrer, c'est-à-dire ?

— Se débrouiller pour se faire engager. Ils embauchent tous les jeunes informaticiens dignes de ce nom. Ils font un test, j'en ignore la nature exacte, mais je sais que c'est de cette façon qu'ils procèdent. Un test. Tu réussis, ou tu rates. Ils t'embauchent ou pas. »

Harold pesait déjà le pour et le contre. Il connaissait le pouvoir de la compagnie et l'idée de leur faire la nique ne lui déplaisait pas.

« Pourquoi ?

— Nous voulons savoir ce qu'un certain Dale Witman fait ici et ce qu'il a à voir avec la compagnie.

— Qui est-il ?

— Pour ce que j'en sais, un agent du renseignement européen.

— Et, qu'est-ce qu'il a de spécial, cet agent ? »

Les traits du visage de Miro Shander ne marquaient aucune émotion. Il n'hésita pas à informer son fils.

« Il a accès à un réseau. »

Harold siffla en secouant la main.

« Ah oui ! Quand même. »

Il prit instantanément la mesure de ce que venait de lui dire son père.

« Qui est dans le coup ?

— Olis Legrand et un de ses lieutenants, un certain Bench, c'est tout. Officiellement, Dale Witman est là pour mener une enquête sur le maire et la contrebande, mais il est là pour autre chose.

— Quoi ? »

Miro resta muet. Harold en déduisit que probablement son père n'avait pas la réponse, sinon pourquoi la lui cacher ? Il finit délicatement son verre de porto.

« Il se pourrait que ça m'intéresse. »

Bruxelles

Le Parlement européen était devenu une ville dans la ville. Bien mieux protégé que n'importe quelle capitale du continent, il avait été mis sous dôme à l'image de Séoul ou de Dubaï.

Sous ce dôme se concentrait toute l'activité économique, politique, militaire et technologique d'Europe. Les seules habitations que l'on y trouvait étaient les hôtels et les milliers de logements de fonction qui avaient été construits rapidement, comme autant de petites niches. On avait creusé à une profondeur de mille mètres dans le sol, installant des strates de bureaux, de laboratoires, de salles d'ordinateurs, les unes sur les autres. Tous les États d'Europe y avaient leur quartier général. Les satellites étaient contrôlés d'ici. Jamais l'activité ne cessait, et l'uniformité des choses y était déconcertante. Une seule route y menait, un tunnel plus exactement, et cet unique accès souterrain faisait du Parlement un refuge inviolable.

Il avait fallu mettre les bouchées doubles pour terminer les travaux – commencés trente ans plus tôt – avant que la guerre n'éclate, et ce fut sans doute le plus vaste chantier européen du XXI^e siècle.

Dans le langage courant, le Parlement européen était devenu « le dôme », et la ville de Bruxelles avait été sacrifiée à l'émergence de cette forteresse.

C'était là le seul endroit où l'on tolérait la présence de robots en général, sans qui, par ailleurs, le dôme n'aurait pas vu le jour dans les délais. En cinquante ans, l'automatisation généralisée avait bouleversé tous les domaines, et le succès de cette entreprise de robotisation totale de la production refondit par conséquent en un instant les bases sociales et économiques du monde, qui n'était pas prêt à recevoir ce nouveau modèle de société, déjà pris depuis longtemps dans le chaos qui allait déclencher la guerre.

En ce qui concerne les robots, leur aspect variait selon leur programmation.

Les tentatives de mise sur le marché de robots humanoïdes plus que performants, les XT, copies presque conformes d'un être humain, avaient été violemment rejetées, les hommes et les femmes s'avérant peu enclins à faire confiance à un robot humanoïde et leur préférant un modèle métallique basique, définissant ainsi clairement les tâches. Ostensiblement, la société n'était pas prête à confier aux robots une autonomie de fonctionnement telle qu'ils seraient capables d'accomplir d'autres tâches que celles exclusivement domestiques, les basses besognes dont les hommes étaient prêts à se débarrasser. Aussi, l'industrie scientifique possédait-elle une force qui n'avait pu entrer en application, si ce n'est sous le dôme.

Il s'avéra que les peuples marquèrent une aversion prononcée pour ces êtres d'acier, car au fond, personne ne fut jamais consulté, et le développement des machines se fit hors de toute idée de démocratie. Il était paradoxal de constater que jamais dans toute son histoire l'humanité n'était allée si loin dans la prouesse de pointe qu'elle fût scientifique, technologique, ou médicale, pourtant cela n'avait engendré que sauvagerie et barbarie, sans doute la conséquence de la disparition progressive de la démocratie.

L'option avait donc été prise par certains de laisser le monde se purger de lui-même, une sorte d'ultime nettoyage avant la mise en place d'une ère nouvelle.

Plusieurs XT avaient été mis en fonction et travaillaient au Parlement, programmés pour des missions de logistique principalement.

Tous les programmes d'approvisionnement des villes d'Europe en nourriture et en énergie étaient conçus et lancés depuis le dôme. Ces robots programmeurs étaient en contact avec leurs homologues dans toutes les centrales d'Europe. Ces XT portaient la tenue réservée à leur genre, une combinaison vert sombre où courait une bande jaune du cou jusqu'au bas des mollets, moulant des corps identiques et parfaits, quoiqu'étant dotés de formes trop anguleuses, trop tranchantes, malgré la couche de silicone qui recouvrait le squelette de métal.

Bien que leur ressemblance avec les êtres humains soit pour le moins réussie, l'expression vide et glacée de leur regard était troublante, et le manque de fluidité de leurs mouvements laissait clairement deviner qu'ils n'étaient que des machines.

La plupart des tâches étant informatisées, il y avait par ailleurs une multitude de robots de maintenance, de nettoyage, d'entretien et l'on ne dépensait pas d'argent sur la forme de ces machines-là.

Le président Geoffroy Imbert, veuf, avait toujours opté pour l'hôtel.

Il ne se doutait pas, quinze ans auparavant, que la chambre du Best Place deviendrait son foyer.

Ce petit hôtel avait la particularité d'avoir été construit dans les années soixante-dix. Il était comme une anomalie dans le royaume de verre et de métal qui l'entourait.

Le propriétaire, Édouard Finot, le tenait de son père qui le tenait de son père, et ainsi de suite. Et, pour rien au monde, un Finot n'eût vendu le Best Place. Malgré les ponts d'or qui lui furent offerts lors

de la construction du dôme, Édouard Finot n'avait jamais cédé. L'hôtel avait donc survécu. D'ailleurs, le père, Léonard Finot, âgé de cent douze ans, vivait toujours. Il occupait un petit appartement au rez-de-chaussée. Il avait fait partie des premiers malades à profiter de transplantations d'organes artificiels. Il bénéficiait de poumons, d'un foie et d'un cœur artificiels qui fonctionnaient depuis vingt ans déjà, faisant de lui un cyborg en quelque sorte... Toute la journée, le vieil homme passait un vieux CD : *Avec le temps* ; et la tristesse des notes envahissait l'endroit en sourdine, continuellement. Les chambres, situées au premier et au deuxième étage, au nombre de cinq, étaient spacieuses, bourgeoises et feutrées. Le parquet, dont on sentait le discret craquement en marchant, était couvert d'une moquette de laine épaisse et moelleuse tout à la fois que Geoffroy Imbert appréciait par-dessus tout – et qui, ajoutée au parquet, constituait un sol élastique.

Le petit salon était un endroit parfait pour recevoir en toute tranquillité, et le président appréciait les moments de solitude tranquille qu'il passait seul dans cette chambre, s'allongeant sur le lit quand ça le chantait. Chaque journée était ardue, comportant son lot de misère humaine. Des conseils de guerre se tenaient chaque jour. Des milliers d'hommes avaient été tués au Moyen-Orient, mais d'autres milliers y étaient encore, envers et malgré tout, l'Europe refusant de perdre la face. Puis il y avait les problèmes de politique internationale, les problèmes de politique interne à chaque pays. On eût pu dire que le Parlement était comme une planète tirant sa force d'un univers en ruine. Des centaines de rendez-vous se tenaient chaque jour, des accords se prenaient dans les bureaux uniformes, l'activité informatique y était intense.

Une sorte de vie parallèle semblait s'y dérouler, toutes les silhouettes s'y confondaient. Le monde extérieur n'existait plus. Imbert aurait donné beaucoup pour une visite à son cher Paris.

Il y avait bien cette histoire de Dale Witman. D'après Fisher, le chef du renseignement européen, il s'agissait d'une opération à grande échelle, le démantèlement d'un gigantesque réseau de contrebande devenu préoccupant pour la sécurité des villes en Europe. Plusieurs agents du renseignement avaient été envoyés dans les capitales soumises à ces tensions afin de les combattre sur place, conjointement à la police des pays. L'agent Witman en faisait tout simplement partie. Imbert ne voyait rien de suspect là-dedans et il avait tendance à penser que Legendre et Olis Legrand montaient l'affaire en épingle, aussi avait-il pris soin de leur expliquer la situation.

Il comprenait qu'isolés du reste du monde, ses amis n'aient pas l'échiquier global en tête et donnent plus d'importance qu'il n'en faudrait à certaines informations. D'un certain point de vue, il leur enviait cela.

Le sentiment d'emprisonnement était compensé par le confort et la facilité de vie qu'offrait le système, effaçant peu à peu la conscience du monde tel qu'il était pour offrir un nouveau style de vie où tout était réglé dans le moindre détail. La vie sous le dôme était pour le moins luxueuse, la nourriture n'y était pas rationnée, la ville explosait de lumière et d'énergie. Pas de croix, pas de cartes, pas de gens vivant dans la rue. Chacun ici s'affairait à sa tâche, précisément établie. Les vêtements étaient uniformes et ne variaient qu'en fonction du rang attribué dans la cité. On peut dire que les choses fonctionnaient bien. Pourtant, l'esprit d'Imbert oscillait sans cesse entre la nostalgie d'un monde disparu et l'acceptation de sa mutation. Il n'était pas certain d'en connaître la nature. Il était conscient que le salut résidait dans la transformation radicale de la société, c'était certain. Toutefois, aucun système n'était en place, et même si certains pensaient à Bruxelles que le monde marcherait comme il marchait sous le dôme, rien n'était moins sûr. Il faudrait tout remettre à plat, réinstaurer la démocratie, tout refonder.

Le Parlement européen restait une exception. Propulsé par la guerre, il avait concentré toutes les avancées, toutes les technologies et était devenu le centre nerveux d'un corps blessé de toutes parts dont il se nourrissait afin de mener à bien la grande transformation.

Pour l'heure, Imbert se préparait à sortir.

Un cocktail était donné à l'hôtel Hilton. Tout le gratin militaire et politique serait présent.

Il traversa à regret le hall où couraient les éternelles notes de la chanson de Léonard Finot. Peu mondain, il aurait préféré dîner à l'hôtel où la femme de Finot lui préparait de délicieux repas.

Il monta dans le véhicule sans chauffeur qui l'attendait devant le Best Place. La course était programmée, et il n'avait qu'à se laisser conduire sans avoir à produire le moindre effort.

Un buffet conséquent avait été installé dans le hall de l'hôtel, et le brouhaha contrastait avec le souffle silencieux du véhicule qui l'avait amené.

Il fut accueilli par l'ambassadeur belge, chargé de réceptionner les convives.

Quelques robots traducteurs, des XB, dont l'apparence était moins aboutie que les XT, se tenaient dans la salle, permettant ainsi aux chefs d'État et aux militaires d'échanger facilement. Imbert fut happé malgré lui par le président italien qui se plaignait de ne pouvoir contenir le flot de migrants qui affluaient inlassablement sur ses côtes, et il réclamait l'intensification des bombardements de l'autre côté de la Méditerranée, comme l'avaient d'ailleurs fait ses prédécesseurs depuis des décennies.

Depuis de nombreuses années maintenant, les côtes italiennes, comme les côtes grecques, ressemblaient à une planète morte, désertée depuis longtemps par les habitants, et l'on y trouvait plus que les migrants, errant tels des morts-vivants sur une terre sans vie. La plupart y mourraient, déjà éprouvés par une traversée désespérée,

et ils pourrissaient là, répandant une odeur putride aux portes du continent européen. Il n'y avait en fin de compte plus rien à sauver.

Fisher vint à la rescousse d'Imbert et l'entraîna plus loin, prétextant avoir à lui parler d'urgence.

« Merci, Fisher. »

Fisher, sorte d'éminence grise au Parlement, chef des services secrets, inspirait une sorte de méfiance, bien qu'il fût très respecté.

Il portait un costume gris sombre. Ses cheveux étaient d'un noir d'ébène et coupés court. La chevelure dense, la cinquantaine, il était d'allure discrète.

« De rien, mon cher Imbert. Bardi se répète. L'Italie est perdue depuis longtemps.

— Est-elle la seule à être perdue ?

— Les pays côtiers étaient perdus, avant même que la guerre ne commence bien entendu. Regardez la Grèce et ne parlons pas de l'Angleterre. Il ne fait pas bon être une île. »

Il était clair que Fisher faisait peu de cas de ce genre de détails ce qui agaçait grandement Imbert.

« Je vous rappelle que les côtes françaises et espagnoles sont dans le même cas que l'Italie ou la Grèce.

— C'est le prix à payer, il faut penser à l'avenir, Imbert, à la refondation du monde. Tout ce qui est neuf se bâtit sur les ruines de ce qui est ancien. Le passé doit mourir pour que l'avenir existe. »

Imbert ne faisait pas partie de ce courant de pensée, majoritaire au Parlement, qui faisait de cette guerre un mal pour un bien, effaçant d'un revers de main l'horrible gouffre où était tombée la civilisation, ne jurant que par le dôme. Il lui semblait qu'aucune issue ne se dessinait pour l'instant. Les villes tenaient, mais pour combien de temps ?

Il s'excusa et quitta Fisher pour le buffet où il prit une coupe de champagne.

Il tomba sur Augusta Erikson, la présidente suédoise, qui n'avait visiblement pas boudé le champagne et les petits fours dont elle s'empiffrait. Elle parlait français avec un fort accent.

« Comment allez-vous, cher Imbert ?

— Fort bien, madame, merci. Et vous-même ?

— Les petits fours au foie gras sont excellents. J'adore ces petites sauteries, on y mange tellement bien, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai. »

Il n'aurait pu dire le contraire. Il ressentait un certain malaise lors de ces réceptions où il lui semblait que les dirigeants étaient engraisés, tel du bétail.

En ce qui le concernait, il avait du mal à se goinfrer alors que ses concitoyens mouraient plus ou moins de faim et il s'était souvent posé la question de rentrer en France. Mais il était le chef des armées et son devoir était de diriger les contingents français dispersés sur les territoires du Moyen-Orient, en collaboration avec les autres pays européens.

Il s'entretint encore avec Sean Tranton, le Premier ministre britannique qui, comme lui, avait du mal à entrevoir un horizon. Il revenait d'Égypte qui n'était plus qu'un amas de pierre et de poussière. Les armées alliées étaient en déroute, ayant le plus grand mal à cibler les combattants arabes que le désert avait engloutis, leur proférant une protection solide.

Les choses avaient pris ce tour lorsque les satellites, les instruments de localisation et autres drones avaient cessé de fonctionner. Tranton commençait à penser qu'il était désormais vain de se battre là-bas et qu'il aurait mieux valu rapatrier les troupes sur le sol européen afin d'y reconquérir les zones de non-droit et de reconstruire ce qui pouvait l'être, opinion très controversée au Parlement.

Une réunion au sommet de l'OTAN, qui avait survécu au changement des temps, devait avoir lieu le lendemain et il obtint sans mal le soutien du président Imbert, qui comme lui défendrait le

retrait des troupes. Après cela, estimant qu'il avait largement rempli ses obligations, le président Imbert s'éclipsa et monta dans l'un des nombreux véhicules qui attendaient devant l'hôtel Hilton heureux de regagner le Best Place.

Lena Gateway, installée dans le bureau luxueux de la World Technology Corporation, situé au dernier étage du plus haut building de la cité bruxelloise, portait une robe de satin rouge carmin moulant une silhouette parfaite. Une abondante chevelure blonde tombait sur ses épaules.

Les grandes baies vitrées derrière elle offraient le spectacle d'une forêt de lumière, éclipsant la nuit elle-même. Deux hommes étaient assis face à elle.

Landon Pryte, directeur général de la compagnie, et Phileas Danford, responsable des filiales en Europe. Elle fumait une longue cigarette dont la fumée se dispersait irrégulièrement dans le bureau à l'éclairage tamisé.

Elle avait fait le voyage depuis les États-Unis avec Pryte pour faire un point avec Danford et s'assurer que tout fonctionnait correctement.

« Alors, Phileas ? »

Phileas Danford portait le costume noir de rigueur pour tout membre dirigeant de la compagnie de robotique. C'est d'un ton mal assuré qu'il se mit à parler.

« Eh bien, d'après le dernier rapport de Dale, les choses se mettent en place. »

Lena laissa échapper un rire un peu forcé.

« Se mettent en place ? C'est tout ? J'attendais de meilleures nouvelles.

— Mademoiselle Gateway, Paris n'est pas une mince affaire.

— C'est bien pour ça que Dale est là-bas.

— Personne ne semble prêt à gober tout cru l'accusation portée contre le maire.

— Qui ça "personne" ? Shander ?

— Non. Shander ne se mêle pas de cette affaire.

— Eh bien, qui alors ?

— Il s'agit d'Olis Legrand, le chef de district. Il ne fait rien pour faciliter la tâche de Dale. De plus il n'est pas si simple d'entrer en contact avec les contrebandiers. Ce n'est qu'une question de semaines maintenant.

— Êtes-vous certain que Shander ne représente aucune menace ?

— Il serait bien plus dangereux de l'éliminer que de le laisser en place, croyez-moi. Bien qu'il n'existe aucune trace du contrat que nous avons passé avec lui, quelqu'un d'un peu trop zélé pourrait néanmoins en trouver, et la conséquence pourrait être fatale. De plus, il n'y a aucune véritable raison de s'inquiéter : l'avidité de Shander n'a d'égal que sa lâcheté.

— Bien. Si vous le dites. Et les autres capitales ?

— Elles sont sous contrôle. Lorsque Paris tombera, elles tomberont et Évariste aura la voie libre.

— Et ici ?

— En ce qui concerne la guerre, l'Europe se refuse à tirer un trait sur les troupes armées au Moyen-Orient. Ils restent persuadés que la victoire est encore possible et croient que leurs troupes sont toujours opérationnelles. Ils ignorent tout de l'accord signé avec les États arabes réunis. »

Landon Pryte, l'autre homme, d'une soixantaine d'années, cheveux gris, portait lui aussi le costume noir des dirigeants de la compagnie, mais une élégance hors du commun émanait de lui. Il portait des lunettes dont les montures « à la Kissinger » lui conféraient une certaine autorité. Il fumait un cigarillo.

« Et que pensez-vous qu'il se passera demain au sommet de l'OTAN ?

— Eh bien, d'après Fisher... »

Lena coupa sèchement la parole à Phileas Danford.

« Coleman est avec nous, vous le savez aussi bien que moi. Par conséquent que voulez-vous qu'il se passe demain ? Il n'y a pas à s'en faire. Les pays du monde continueront à mener une guerre fantôme, avec des soldats fantômes sans se douter de rien. C'est pour cela que je paie non ? »

Landon continua.

« Quoi qu'il en soit de l'OTAN, je ne suis pas convaincu de ce contrat avec les États arabes.

— Et pourquoi donc ? »

Landon Pryte parlait lentement et posément, sans trahir la moindre émotion.

« Je ne serais pas aussi enclin que vous à leur faire confiance.

— Vous n'avez confiance en personne Landon, pas même en moi. Nous en avons longuement discuté avec l'émir Morsal Ouekdi, vous étiez là du reste. Que n'avez-vous manifesté votre méfiance à ce moment-là ?

— C'eût été maladroit, ma chère. Nous avons besoin de ce contrat. Pour l'instant, vous les payez pour simuler la guerre. Imaginez un instant qu'ils ne respectent pas le contrat et que le monde apprenne cet état de choses.

— Cela n'arrivera pas, Landon. Je les ai achetés. Ils sont les seuls à connaître une partie de nos plans, et il se trouve que c'est aussi leur plan, je vous le rappelle. Ils ont signé pour l'avenir que nous leur proposons et ils n'en ont pas d'autres. Il n'y a aucune raison qu'ils nous trahissent. »

Landon hocha lentement la tête tout en aspirant une bouffée de son cigarillo.

« Puisque vous le dites, Lena. Pour ma part, je ne suis pas certain qu'ils contrôlent à cent pour cent leur population. Souvenez-vous comment tout a commencé.

— C'était il y a cinquante ans. Par ailleurs, nous leur fournissons assez de moyens pour faire respecter la loi dans leurs propres pays, croyez-moi. Excusez-moi, cher Landon, mais votre avis n'est absolument pas en phase avec le monde. Vous êtes vieux et vous pensez comme un vieux. Contrairement à vous, j'ai confiance en Morsal Ouekdi. Il tiendra parole. »

Ses joues avaient un peu rosé, ses lèvres étaient devenues plus rouges, un certain énervement l'ayant gagnée. Elle se contrôla rapidement, et c'est d'une voix calme qu'elle porta un toast.

« Messieurs, il semblerait que désormais tout repose sur Paris, alors trinquons à sa chute imminente. »

Ils trinquèrent ; et, peu après, les deux hommes se retirèrent.

Lena Gateway, trente ans, était une jeune femme particulièrement séduisante, et, de plus, héritière de la fortune colossale des Gateway, ce qui signifiait l'héritière de World Technology Corporation, entre autres.

Son père, Walter Gateway, décédé brutalement au début de la guerre alors que Lena n'avait que quinze ans, avait bâti l'empire de la robotique tel qu'il est aujourd'hui et implanté sur tous les continents les plates-formes indispensables à son développement.

Le Parlement européen en faisait partie. Lena fut donc entièrement plongée dans ce monde imaginé par son père dont elle connaissait par ailleurs chaque étape, ayant grandi près de lui. Sa mère n'avait rien pu faire pour obliger Walter à laisser sa fille aller en classe, à avoir des amis, des loisirs. Elle n'eut pas ce genre d'enfance.

C'est un robot qui se chargea de l'éducation de la petite fille, imprimant en elle les fondements d'un mode de fonctionnement qui deviendrait le sien, tout naturellement. Elle fut pétrie par son père

qui devait être certain que, quoi qu'il lui arrivât, Lena serait capable de prendre les choses en main. La maturité de la jeune femme était immense. On ne lui connaissait aucun amant. Quelque chose au fond d'elle la poussait à manipuler le monde tel que Walter Gateway l'avait conçu, et il n'y avait aucune différence au fond entre le père et la fille.

Il avait réussi à la priver de toute liberté, qu'elle fût physique, mentale, intellectuelle ou affective, faisant d'elle une prolongation de lui-même.

Dans cette gigantesque entreprise d'asservissement de l'homme à la machine, qui assurerait le contrôle absolu des populations, Lena ne comptait pas. Seule l'œuvre de son père comptait. Néanmoins, dès que les deux hommes furent sortis, elle saisit son téléphone portable et composa un numéro.

« Dale ! C'est moi.

— Bonsoir, Lena.

— Comment vas-tu ?

— Bien. »

Lena avait un ton qui était loin de celui – péremptoire – qu'elle affichait quelques minutes auparavant avec ses collaborateurs, et ses préoccupations ne semblaient pas exclusivement professionnelles.

« Tu me manques.

— Toi aussi.

— Comment les choses se passent-elles à Paris ? C'est compliqué, si j'en crois Phileas.

— C'est juste un peu long à mettre en place. La sécurité est solide, mais j'en viendrai à bout. Ça ne durera plus très longtemps.

— Je me disais que j'aurais pu venir, ce...

— C'est trop risqué. »

Dale l'avait brutalement coupée. Elle n'insista pas.

« J'ai hâte que tout cela finisse, Dale.

— Ne t'inquiète pas, Évariste sera bientôt opérationnel, et nous serons à nouveau ensemble. Je dois te laisser. Je te rappellerai.

— Au revoir, Dale.

— Au revoir, Lena. »

Elle raccrocha à regret. D'aussi loin que remontaient les souvenirs de chacun à la World Technology Corporation, Dale avait toujours été là, dans l'ombre de Lena. Et il ne serait venu à l'idée de personne de commenter cela d'une façon ou d'une autre. Toutefois, leur liaison amoureuse restait secrète. Lena détestait ces moments où ils étaient séparés, mais leur mission commune comptait plus que leur désir d'être ensemble ; et bientôt ils se retrouveraient. Ils se retrouveraient toujours, Lena le savait. Leur destin était scellé depuis longtemps déjà et il l'avait été par Walter Gateway d'une bien étrange façon.

L'appartement de Landon Pryte étant situé au soixante et unième étage du building, et celui de Danford, au soixantième. Il lui avait donc tout naturellement souhaité une bonne nuit et n'avait eu aucune explication à fournir sur le fait qu'il sortait, Danford ayant quitté l'ascenseur avant lui. Dans la rue il monta dans un véhicule sans chauffeur.

« À l'Over Night. »

Le véhicule démarra aussitôt, silencieux.

La zone sous dôme représentait une faible surface aussi, aucun trajet n'y était long. Cinq minutes à peine furent suffisantes pour le conduire devant un bar de nuit dont les néons de l'enseigne – l'Over Night – répandaient leur lumière bleutée sur la rue.

Pryte pénétra dans le bar. De l'extérieur, il semblait plus petit qu'il n'était en réalité. L'espace était constitué de multitudes de recoins comme les alvéoles d'une ruche, garantissant la tranquillité et l'intimité des clients attablés dans les confortables niches. De la musique classique était diffusée doucement.

Pryte commanda un gin-tonic en attendant Fisher.

Les deux hommes se connaissaient depuis longtemps. Fisher avait été mis en place aux plus hautes fonctions de la sécurité et du renseignement par Walter Gateway ; de ce fait, il avait toujours fréquenté la direction de la compagnie à laquelle appartenait Pryte depuis plus de trente ans.

Fisher arriva.

« Bonsoir, Landon !

— Bonsoir, Orland !

— Comment allez-vous depuis mon dernier séjour ?

— Aussi bien qu'il est possible. Le moment est délicat.

— C'est vrai. Qu'est-ce que vous prenez ?

— Une vodka Martini. »

Landon commanda la vodka et un autre gin pour lui. Ils parlèrent un instant de choses et d'autres. Enfin, Landon en vint au sujet du sommet de l'OTAN qui aurait lieu dans quinze heures.

« Pensez-vous que tout se passera comme nous le voulons ?

— Je pense, bien que l'Angleterre et la France commencent à soulever certaines questions. Il ne faudrait pas qu'ils contaminent les autres. Demain, ils vont défendre le retrait des troupes.

— Que comptez-vous faire ?

— Rien. Ils sont complètement isolés. Les autres mangent dans la main du Parlement. Nous avons créé assez de dépendance pour nous assurer que jamais ils ne joueront contre nous. Et n'oublions pas l'essentiel : Coleman est avec nous. La poursuite de la guerre au Moyen-Orient sera votée.

— Oui, cette décision est essentielle. Pensez-vous que la fumisterie tienne ?

— Elle tiendra.

— Et Paris ?

— Je pense que Dale a les cartes en main. Paris est très bien gardée, il doit déjouer une garde serrée. Cette idée d'ouvrir des

brèches dans Paris n'est certes pas dénuée d'intérêt. Une dernière boucherie en quelque sorte. Du moins, je l'espère.

— Je l'espère aussi, Fisher. Si Walter ne s'est pas trompé, ce genre de choses ne pourra plus arriver ; et, pour l'instant, tout se déroule selon ses plans.

— Quoi qu'il en soit, Paris est d'ores et déjà défaite. Brèches ou pas brèches.

— Lena est-elle confiante ?

— Si elle ne l'était pas, qui le serait ? »

Chacun s'installait derrière le bureau circulaire qui trônait dans la gigantesque salle, tel un anneau, accueillant les dirigeants de tous les pays alliés, au nombre de cent cinquante.

Un immense puits de lumière tombait au centre et répandait une lumière diffuse sur les participants. De grandes baies vitrées teintées ne laissaient rien voir de l'extérieur. Lorsque tous furent assis et se furent munis d'oreillettes, la voix d'un secrétaire grésilla dans le haut-parleur du micro installé devant lui.

« La séance est ouverte. À l'ordre du jour, la poursuite des combats au Moyen-Orient. La parole est à M. Sean Tranton, Premier ministre britannique. »

« Messieurs, je reviens d'Égypte où j'ai pu constater la confusion totale régnant au sein de nos troupes au sol. En effet, nous ne jouissons plus d'aucun appareil de localisation. Les radars et les drones ont cessé de fonctionner, nous privant de l'aviation, ce qui a pour conséquence de rendre l'ennemi invisible. Éparpillés dans le désert, nos soldats lancent des attaques sporadiques dont l'efficacité laisse à désirer. La rupture de nos outils de localisation confère aux Arabes un avantage considérable. Chers collègues, la guerre s'enlise, et je vous propose aujourd'hui un plan différent de celui que nous

avons imaginé. Rapatrier nos troupes sur le sol européen afin de le reconquérir et cesser toute action armée au Moyen-Orient. »

Un brouhaha de protestations s'éleva dans la salle. Le secrétaire laissa à nouveau entendre sa voix nasillarde.

« La parole est à M. Bauer, président de l'Allemagne. »

« Monsieur Tranton, vous vous présentez devant nous pour nous demander d'abandonner la guerre que nous livrons depuis quinze années contre les pays arabes, de nous retirer et de perdre la guerre tout simplement. Pensez-vous que tous les efforts fournis puissent être réduits à néant en un instant ? Comment pensez-vous résoudre cette situation sans anéantir la source du mal ? Que pensez-vous que feront les Arabes face à cela ? Qu'ils resteront gentiment dans leur pays sans plus se soucier de nous ? Je vous rappelle que leur unique but est de nous détruire. Notre seule chance est de les faire capituler, d'obtenir et de signer une reddition totale. À ce moment-là, et seulement à ce moment-là, il nous sera possible de reconstruire notre monde, selon les valeurs occidentales qui nous sont chères. Quarante-vingt-dix pour cent des Arabes sur nos territoires ont été détruits, ils ne sont plus un danger chez nous, ils sont un danger chez eux. La victoire n'est plus très loin désormais. Et vous voudriez nous priver de cette victoire, monsieur Tranton ? J'avoue avoir du mal à vous suivre. »

« La parole est à M. Tranton. »

« Je vous concède, monsieur Bauer, que nous sommes venus à bout des Arabes sur notre continent, mais une autre guerre nous attend, au moins aussi importante. Et malheureusement elle doit être menée contre nos populations qui sont désormais responsables du chaos qui règne dans nos pays. Il faut rétablir la loi et l'ordre sur nos territoires, libérer nos villes, éradiquer cette folie qui a ravagé la civilisation. Là se trouve la vraie guerre à mener. Mais nous ne disposons pas des forces armées nécessaires pour mener cette tâche à bien. Nous devons effectuer le retrait de nos troupes au Moyen-

Orient afin de les faire combattre ici et rétablir les valeurs qui sont les nôtres, comme vous le dites si bien. »

Cette fois-ci le secrétaire n'eut pas le temps de faire l'annonce suivante. Bauer enchaîna directement au milieu des brouhahas.

« On ne change pas de cible avant d'avoir atteint son but, monsieur Tranton. Ça n'aurait aucun sens. Nous devons aller au bout de ce que nous avons commencé. Nous devons remporter une victoire totale. »

Des applaudissements suivirent la déclaration de Bauer. Imbert actionna le bouton de parole.

« La parole est à M. Imbert, président de la France. »

« Messieurs, il me semble que la question est de savoir où nous allons. Certes, nous devons remporter la victoire, mais ne devrions-nous pas nous interroger sur la nature de cette victoire ? La vraie victoire est-elle militaire ? Je n'en suis pas certain. »

Certains huèrent Imbert, qui continua.

« Je suis de ceux qui pensent que mieux vaut accepter de perdre là où nous n'avons pas réussi, et mobiliser nos forces pour rétablir un monde démocratique. »

La salle était maintenant passablement agitée. Fisher, en tant que représentant du renseignement, assistait à la séance. Il observait calmement le déroulement de la réunion.

« La parole est à Mme Erikson, présidente de la Suède. »

« La démocratie, monsieur Imbert, a disparu parce qu'un seul peuple a décidé qu'elle était néfaste et qu'elle devait être éradiquée. Notre mission est d'écraser ce peuple afin que plus jamais il ne vienne nous menacer. Ce n'est qu'à cette condition qu'il nous sera possible de reconstruire notre société. »

Elle fut applaudie, plus encore que Bauer.

« La parole est à M. Bloszak, président de la Pologne. »

« Si nous quittons le Moyen-Orient sans avoir remporté une victoire totale, ils recommenceront. Ils reconstitueront des armées de

meurtriers qui reviendront et n'auront de cesse de nous anéantir. Nous ne pouvons pas plier. Nous ne pouvons pas désertier. Nous devons gagner. »

Nul doute que les membres de l'OTAN étaient clairement pour la poursuite de la guerre.

« La parole est à M. Bauwens, président de la Belgique. »

« Je pense, comme nous l'ont suggéré MM. Tranton et Imbert, que nous devrions réfléchir avant de prendre trop hâtivement une décision dictée par la peur et par la haine. »

Il se fit huer par les participants.

Fisher ne s'attendait pas à ce que Bauwens soutienne Tranton et Imbert.

Peu importe, cela ne suffirait pas. Le secrétaire fit une nouvelle annonce.

« La parole est à M. Coleman, président des États-Unis d'Amérique. »

Le président américain apparut sur les écrans géants installés aux quatre coins de la salle.

« Messieurs, bien que nous soyons sur un autre continent, nous faisons face aux mêmes souffrances que les vôtres. Il ne s'agit pas de céder à la peur ni à la haine. Il s'agit de porter bien haut le drapeau de la démocratie, de vaincre au nom de la liberté et de l'égalité. La victoire doit être éclatante : ils doivent être éradiqués. Ils ont plongé le monde dans un bain de sang, tué nos familles, saccagé notre société, nos institutions, détruit nos villes ; et nous devrions abandonner, nous devrions leur laisser la victoire ? Non ! Il y va de notre honneur de pays libres, de notre avenir. Nous devons combattre jusqu'à la victoire, il n'y a pas d'autre issue, et je souhaite qu'en conscience, chacun de vous prenne la bonne décision. »

Cette fois-ci, mêlés aux applaudissements, des cris d'approbation s'élevaient. Des poings se serraient.

Aucun voyant de parole ne s'allumant plus sur le tableau du secrétaire, il annonça le vote.

« Messieurs, nous allons procéder au vote. Pour ou contre la poursuite de la guerre au Moyen-Orient. Votez, maintenant. »

Les chefs d'État s'exécutèrent ; et, bientôt, le résultat s'afficha sur les écrans vidéo, sans appel. Le secrétaire annonça.

« Pour : 145 voix ; contre : 5. La poursuite de la guerre est donc votée à l'unanimité. »

Fisher se leva et quitta la salle rapidement.

Quinze minutes plus tard, il arrivait au dernier étage du building de la World Technology Corporation et frappait à la porte du bureau de Lena.

« Entrez. »

Lena avait noué ses cheveux et était entièrement vêtue de noir. Elle travaillait à son bureau, devant son écran d'ordinateur portable.

« Bonjour, Lena. Comment vas-tu ?

— Bien. »

Fisher connaissait Lena depuis sa plus tendre enfance.

Il l'avait vu grandir auprès de son père, dans un univers de laboratoires, de calculs, de robots et de grands plans pour l'humanité. Il était du reste l'une des deux seules personnes à savoir à quel point Lena et Dale étaient proches.

Elle lui demanda pour la forme.

« Alors ?

— Alors tout s'est passé comme prévu. Ils ont voté pour la poursuite de la guerre.

— Je n'en ai jamais douté.

— Je dois avouer que Coleman a parfaitement tenu son rôle.

— C'était un piètre acteur, mais, en tant que président, c'est sans doute la seule qualité que l'on puisse lui reconnaître. »

Il se trouvait que les États-Unis étaient le seul pays du monde où se voyaient régulièrement élus à la présidence d'anciens acteurs.

Une sorte de tradition du *show*, et Coleman faisait partie du lot. Par ailleurs, l'Amérique était depuis longtemps acquise au projet Gateway. Elle avait été la première à l'être. Malgré tout, Fisher ne semblait pas tout à fait serein.

« Néanmoins, nous sommes dans une situation délicate. Il ne faudrait pas que Ouekdi nous claque dans les doigts. »

Cette remarque agaça Lena.

« Mais qu'est-ce que vous avez tous avec Ouekdi ?

— Rien, mais il pourrait profiter de la situation et retourner les choses en sa faveur.

— Avec quel argent ? Dans quelle perspective ? Tu oublies que l'ère du pétrole est terminée. Ce n'est pas avec leurs centrales nucléaires minables qu'ils pourront rebâtir quoi que ce soit. Ils n'ont rien, juste un gigantesque désert mort. Sans nous, ils n'ont aucun avenir dans le monde de demain, et ils le savent. Les pays arabes sont dans le même état que l'Europe. Tu connais tout comme moi la suite. »

Elle prononça les paroles qui suivirent comme un poème qu'elle aurait récité des milliers de fois.

« Lorsque partout, tout sera anéanti, la guerre cessera. Quand il ne restera plus rien d'autre à faire que de ramasser les morts, tous seront d'accord pour bâtir un monde où la guerre n'aura plus sa place.

— Peut-être.

— La seule chose que nous n'ayons pas, Fisher, c'est le pouvoir militaire. Lorsque ce pouvoir tombera entre nos mains, nous aurons le champ libre. Il n'y a que ces stupides Européens pour s'obstiner dans cette vision archaïque du monde. Je crois que le plan prévu par mon père est clair.

— Il l'est.

— Alors, cesse de m'importuner avec Ouekdi, et préoccupons-nous plutôt d'Évariste. »

Tous ceux qui entouraient Lena se rendaient-ils compte de l'écrasante responsabilité que son père avait fait peser sur elle, la forçant à jouer le monde à coups de dés, à développer en son sein ce monstre qui devait tout engloutir, au mépris de toute autre considération, quelle qu'elle fût. Tous ses proches, eux aussi, étaient prisonniers du joug de la pensée de Walter Gateway.

Cet embrigadement absolu assurait l'étanchéité totale de l'entreprise, aucun de ses membres n'étant en mesure de la remettre en question.

Dans le monde prévu par Gateway, chacun aurait sa place.

La vie de l'homme y serait gérée par la Machine, le protégeant de lui-même en quelque sorte.

Les hommes et les femmes, privés du pouvoir, n'auraient d'autre préoccupation que celle d'accomplir leur tâche tout en profitant des plaisirs de la vie, mis partout à leur disposition. Gateway avait toujours parié sur le fait qu'une société d'êtres humains préalablement triés, où tous les plaisirs seraient accessibles, simplement et universellement et où règnerait un confort absolu, détruirait le mal à la racine.

Aucun des acteurs présents au sein de la mise en place de ce projet, qu'il s'agisse des dirigeants politiques, des industriels, des financiers, de tous les détenteurs du pouvoir mondial, y compris bien entendu ceux de la World Technology Corporation, n'avait conscience du prix à payer – qui ne serait rien d'autre que l'absence de liberté –, persuadé à tort qu'il conserverait la leur.

Le règne d'Évariste correspondrait à la mort de toute individualité. Gateway avait estimé que ce n'était pas cher payé pour la paix. Chaque veine du monde serait bientôt infiltrée par le programme. Tous les cathéters étaient en place, excepté à Paris.

L'Extérieur

Les êtres humains qui vivaient dans ce monde obscur qu'était l'extérieur avaient dû se regrouper en sorte de tribus. Rares étaient ceux qui parvenaient à survivre seuls. Malgré le chaos apparent, des règles précises s'élevaient en lois incontournables.

La recherche de nourriture constituait l'activité principale. Peu d'options se présentaient en ce domaine. Les chats et les chiens furent les premiers à être dévorés ; les rats restaient une source valide.

Les tribus les plus riches, les mieux organisées, possédaient des bêtes : vaches, poules, moutons. Elles recevaient ces animaux comme paiement en échange du bon fonctionnement de la production de cannabis et de drogues chimiques en tout genre ; elles avaient la main sur tous les laboratoires de la périphérie. Il s'agissait ensuite d'en assurer la livraison dans Paris.

Le trafic incluait aussi la viande, l'alcool, n'importe quel produit de consommation disponible à vrai dire, mais celui de la viande restait de loin le plus lucratif.

Les chefs de la mafia, de réseaux et de bandes, les trafiquants, les caïds en tout genre avaient su anticiper, mettant en place un contrôle absolu sur toutes les denrées légales ou illégales en Île-de-France, et

parfois plus loin, notamment en ce qui concernait les élevages d'animaux clandestins. Ils s'étaient installés dans la capitale avant qu'elle ne se referme, laissant leurs gens à l'extérieur. La vie de centaines de personnes dépendait de types comme Carlo.

Ce frêle équilibre établissait d'emblée la domination de certains groupes par rapport aux autres, moins chanceux, car il n'existait qu'une seule autre source de nourriture, le cannibalisme. Il eût été plus juste d'utiliser le terme anthropophagie de survie. Et pour ces tribus-là, aucun autre choix ne se présentait. On peut dire que la chose était faite avec plus ou moins de sauvagerie selon les cas.

Quant à ceux qui vivaient solitaires, ils n'avaient *a priori* aucun avenir. L'extérieur présentait l'image attendue d'un monde ravagé par la guerre. Des immeubles détruits, incendiés, pillés, des vitres brisées. Les voitures et les camions pour la plupart calcinés transformaient le paysage en casse géante.

D'épaisses couches de déchets, qui allaient jusqu'à former des hauteurs d'un mètre, envahissaient les rues, dissimulant des corps qui y pourrissaient lentement. Mieux valait être muni de bottes.

Parce qu'ils masquaient l'odeur pestilentielle, des feux brûlaient un peu partout : on y jetait des herbes, et ils constituaient la source principale de chauffage. Les groupes les mieux lotis étaient parfois fournis en bouteilles de gaz. Mais globalement la quête de bois était quotidienne. Il fallait trouver n'importe quel bâtiment resté plus ou moins intact et l'attaquer à la hache. Certains immeubles, les plus anciens, s'étaient écroulés à la suite de ces « extractions ». Les hommes avalaient les bâtiments pour se chauffer, telles des armées de termites, n'ignorant pas que le temps viendrait où ils n'en trouveraient plus. Mais nul ne se préoccupait plus de l'avenir depuis longtemps déjà, et la vie se gagnait au jour le jour.

Les lampes à pétrole avaient ressurgi, les stocks de bouteilles de ce liquide n'étant pas épuisés ; son commerce était laissé à de petits vendeurs qui les écoulaient, une à une, faisant le profit qu'ils

pouvaient. Dans ce monde au modèle tribal, une hiérarchie était clairement établie.

Il existait trois appartenances, générant un grand nombre de sous-tribus.

Les gens de Carlo ; ceux d'Amarotti, le Corse ; et ceux de Rafid, le Marocain.

Les trois contrebandiers dispensaient un niveau de survie acceptable par rapport à l'enfer environnant et respectaient des règles de cohabitation précisément établies. Personne ne se serait risqué à les enfreindre, chacun étant maître sur son territoire. Le contrat qui les liait assurait à chacun son monopole et leur garantissait un contrôle absolu du marché de la contrebande. Les membres de ces groupes ne se massacraient pas entre eux.

Hors de ces réseaux, la banlieue de Paris était peuplée de hordes sauvages venues de toutes parts et qui n'avaient plus rien d'humain. Mieux valait ne pas tomber sur elles.

Aubervilliers.

Éthan, douze ans, surnommé « le mulot » grâce à la faculté qu'il avait de se faufiler partout, attendait le long des voies ferrées, derrière la gare du Nord. Les trains ralentissaient souvent à cet endroit avant d'entrer en gare ; et Éthan était passé maître dans l'art d'y dérober une caisse de temps en temps, mais ce soir, il n'était pas là pour ça. Le mur d'enceinte entourant les voies ferrées semblait monter jusqu'au ciel, et seuls les rayons de lune apportaient quelque éclat de lumière, se reflétant sur les rails. Éthan était en possession d'une lampe torche que lui avait valu son travail de messenger. Il attendait près d'une petite ouverture dans les murs qui longeaient les voies. Les traits de son visage étaient fins, à tel point qu'il mettait le plus grand soin à couper régulièrement ses cheveux, détestant qu'on le prenne pour une fille, ce qui arrivait fréquemment dès lors qu'il laissait sa chevelure libre. C'est au moment où il venait de repérer

un rat qu'il entendit le sifflement familier. Jido apparut dans l'ouverture du mur.

« Salut !

— Salut ! »

Jido, n'ayant aucune envie de s'attarder dans cet endroit, donna rapidement la lettre qu'il était venu porter à Éthan.

« Tiens ! C'est pour le Grec. »

De la buée s'échappait de leur bouche, générée par le froid intense. Éthan prit la lettre et il resta devant Jido, le fixant intensément.

« T'inquiète, j'ai c'qui faut ! »

Jido fouillait dans ses poches, mais ce n'est pas cela qu'Éthan attendait.

« Il t'a rien dit pour moi ? »

Jido sortit de sa poche deux plaques de chocolat et un paquet de cigarettes qu'il tendit au garçon, mal à l'aise.

« Non, toujours pas, mais il t'oublie pas. Tiens, la preuve, de sa part. Allez, salut vieux ! »

Puis il disparut aussitôt dans les entrailles du mur.

Éthan s'empressa d'ouvrir le paquet de cigarettes et en alluma une. Il resta là un moment, s'étourdissant de grandes bouffées qui lui faisaient tourner la tête. Il croqua la moitié d'une tablette, puis se mit en route. Il portait un vieux pull-over de laine troué, trop grand pour lui, qui lui descendait jusqu'aux genoux, juste au-dessus des bottes. La frêle silhouette aux contours incertains s'enfonça dans la nuit. La saleté avait tout recouvert, les gens comme le reste.

Dans ce quartier d'Aubervilliers, des immeubles formant un immense pâté de maisons avaient été regroupés, et tous les bâtiments communiquaient par l'intérieur, des galeries ayant été creusées. Les portes d'entrée donnant sur la rue avaient été condamnées, à l'exception de la grande porte cochère qui s'ouvrait sur une cour intérieure, et une autre plus petite, gardée, dans laquelle on avait taillé un judas.

C'est dans cet endroit appelé « le bloc » que vivaient le Grec et sa meute.

Chef de bande, homme de main de Carlo, il régnait en maître sur la zone. Plusieurs centaines de gens vivaient dans le bloc, et de nombreux enfants y avaient trouvé refuge. Les vraies familles n'existaient pratiquement plus, ayant été pour la plupart massacrées, et très rares étaient les bébés venant encore au monde comme si les conditions de vie avaient gravement affecté le système de reproduction humain. Quoi qu'il en soit, les enfants ne bénéficiaient d'aucun traitement de faveur et ils devaient comme les autres gagner leur part.

Éthan arrivait aux abords du bloc. Dans la rue encombrée, un passage était ouvert qui menait à la porte. Éthan l'emprunta et frappa. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois.

« C'est moi. C'est Éthan. Vas-y, ouvre ! Ça caille. »

Au bout de quelques secondes, un type barbu, sans âge, ouvrit la porte.

« Ta gueule "le mulot" ! Si t'es pas content, t'as qu'à pieuter dehors. »

Éthan se faufila sans relever. Comme chaque nuit, la plupart des habitants du bloc étaient regroupés autour d'un immense feu qui brûlait vingt-quatre heures sur vingt-quatre au centre de la cour. Il faisait plus chaud dehors près du feu que dans les logements des immeubles, détruits, ouverts à tous les vents et qui n'offraient aucune protection contre le froid. Certains, allongés sur le sol, dormaient. Une vache était couchée sur le pavé et semblait dormir, elle aussi.

Le Grec, assis dans un vieux fauteuil Club complètement déglingué, se tenait près du feu.

Il avait de longs cheveux sales, très bruns. Son visage était maigre, flanqué d'un nez trop grand. Des yeux vairons : l'un d'un bleu délavé, l'autre noir. Comme tous, il portait la barbe.

Il y a bien longtemps qu'on ne rasait plus. Rien désormais n'avait plus de sens, et c'était une chose que l'on pouvait sentir dans l'immobilité de la cour.

Éthan se fraya un passage jusqu'au Grec et lui tendit la lettre.

« Qu'est-ce que tu m'apportes, toi ! Une putain de lettre ! »

Le chef de bande, agacé, arracha la lettre des mains d'Éthan.

« Le Français, ramène-toi. »

Le Français, ainsi nommé parce qu'il était professeur de français avant la guerre, approchait de soixante-quinze ans et il se chargeait de lire tout ce qui devait être lu. Il était le seul dans la communauté à savoir lire. Le Grec lui tendit le papier.

« Lis ça. »

Le vieil homme, chaussé de lunettes n'étant plus à sa vue depuis longtemps, orientait le papier de différentes façons vers les flammes afin de tenter de discerner les mots, sans succès.

Éthan vint à son secours et braqua le faisceau la lampe torche sur la feuille. Le Français put alors lire :

« Toute livraison de viande suspendue jusqu'à nouvel ordre. Je ne veux pas le moindre steak dans Paris. Fais circuler. Envoie quelqu'un à la gare tous les soirs à minuit jusqu'au prochain message. CARLO. »

« “Le mulot”, c'est toi qui iras. Tous les soirs. C'est bien compris ?

— C'est compris. »

Il ne serait pas venu à Éthan l'idée de contester de toute façon. Il était né pendant la guerre et, durant toute son enfance, avait traversé l'enfer. Ses parents avaient été tués alors qu'il n'avait que trois ans, et il devait sa survie à une petite fille, à peine plus grande que lui, qui l'avait caché avec elle dans une cave. Elle était sortie un matin pour trouver de quoi manger et n'était plus jamais revenue. Éthan était alors resté là et avait grandi dans la cave, ne sortant que de nuit, subtilisant où il pouvait la moindre miette. De quoi vivre.

Son surnom de “mulot” lui venait de cette époque, entre sa quatrième et sa dixième année. Il avait failli se faire prendre un nombre incalculable de fois et avait fini par gagner sa notoriété du fait de son culot et de la discrétion dont il faisait preuve lors de ses larcins. Son talent était parvenu jusqu’aux oreilles du Grec qui lui avait proposé le gîte et le couvert, ainsi que sa protection en échange de différentes courses. Cela faisait bientôt deux ans.

Rien n’était plus dangereux que de sortir seul, et Éthan, du haut de ses douze ans, faisait partie du très petit nombre de ceux qui avaient cette expérience – et il en était certainement le plus jeune et le plus habile. Il connaissait les passages comme sa poche. Façonné par cet environnement violent, il avait développé un esprit alerte et il aspirait plus que tout à sa liberté de mouvement. Par ailleurs, il nourrissait un rêve : Paris.

Ce qu’il désirait plus que tout, c’est entrer dans Paris et y rester. Avoir sa place.

Le seul à être au courant était Jido, à qui il avait rebattu les oreilles. Le jeune homme avait fini par lui promettre qu’il parlerait de lui à Carlo et il avait tenu parole. Simplement Carlo avait éclaté de rire en disant que s’il fallait qu’il recueille tous les premiers bâtards venus, il serait bientôt ruiné :

« Le petit est bien chez le Grec. Je leur donne ce qu’il faut, crois-moi. Qu’est-ce que tu veux que je fasse d’un petit sauvage de douze ans, intelligent ou pas ? Tu crois que j’ai besoin de ça ? »

Et puis il était parti derrière son bar en pestant.

Jido n’avait plus osé en reparler. De la même façon, il ne savait pas comment le dire à Éthan, pour qui les plaques de chocolat et les cigarettes ne valaient rien comparé à un ticket d’entrée pour Paris. Par ces temps brisés, quoi de plus précieux qu’un rêve. Éthan le tenait au creux de lui, comme un trésor.

Le Grec donna des ordres concernant la viande.

« Reno, tu prends quatre gars et vous faites les frigos. Vous vous assurez que tous les convois sont bloqués. Personne ne bouge jusqu'à nouvel ordre. Et tu déconnes pas avec la BM, tu m'as bien compris ? »

Il avait saisi Reno au collet en disant cela et il était loin de plaisanter. Ses yeux, animés par les flammes qui s'y reflétaient, prenaient de multiples éclats. Un regard effrayant.

La bâche recouvrant le 4x4 BMW gris métallisé garé dans la cour du bloc fut enlevée.

C'était le bijou du clan, resplendissant, brillant de mille éclats sous les reflets du feu, il était l'objet d'une admiration sans bornes, d'un entretien quotidien. Le véhicule était vénéré plus encore que n'eût pu l'être un dieu païen.

Les hommes désignés pour la mission s'armaient jusqu'aux dents, tapant dans leurs mains, car être choisi pour une mission en 4x4 était une récompense, le trip par excellence. Les frigos, nom donné aux entrepôts clandestins où la viande était stockée, se trouvaient tous à une quarantaine de kilomètres de Paris, aussi bien ceux de Carlo que ceux des deux autres chefs de la contrebande. Le 4x4 servait dans ces cas-là, lorsqu'il fallait intervenir à distance. Carlo fournissait tout le carburant nécessaire à ces opérations, et s'il y avait une denrée vraiment rare, n'ayant plus cours, c'était bien les barils d'essence. D'ailleurs, personne n'en connaissait la provenance. Ils étaient livrés, c'est tout. Au même titre, l'alimentation en énergie de ces immenses chambres froides, où l'on entreposait la viande, restait un mystère.

Tandis que Reno s'installait au volant, le regard exalté, le Grec s'approcha à nouveau de lui, menaçant.

« Tu déconnes pas avec la BM.

— T'inquiète, mec. Ça roule !

— Il vaut mieux pour toi. »

L'homme ne put s'empêcher de faire crisser les roues sur le pavé avant de quitter la cour dont on avait ouvert la porte cochère, et qui se referma aussitôt sous le regard acerbe du Grec.

Éthan avait choisi de dormir dans une petite pièce – au dernier étage d'un des immeubles du bloc –, pas plus grande qu'un placard, sous le petit escalier qui menait au toit. Mais chose extrêmement rare, le réduit possédait une porte qui fermait. Probablement, un ancien débarras pour ustensiles ménagers ayant échappé à l'arrachage systématique des portes pour le chauffage.

Éthan possédait un duvet et une caisse en bois où il gardait ses trésors.

Il aimait se retrouver là, dans ce refuge dont personne d'autre que lui n'aurait voulu tant il était minuscule. Dans cette caisse en bois, il y avait une petite boîte dans laquelle il rangea le message avec tous les autres qu'il gardait précieusement, car il s'entraînait à lire. Il y avait également du papier que lui avait procuré le Français, le vieil homme ayant accepté de lui apprendre à lire et à écrire malgré le danger encouru. En effet, le Grec n'aurait que moyennement aimé qu'un autre que lui eût la teneur des messages. Aussi, l'apprentissage s'accomplissait-il en cachette de tous, car dans cet univers-là mieux valait savoir rester à sa place.

La nuit, à la lueur des bougies usées qu'il avait stockées au fur et à mesure du temps, il remplissait des pages d'écriture, se servant de sa caisse comme d'une table. Il pensait que savoir lire et écrire serait un atout pour Paris. Jido l'approvisionnait en stylos.

Depuis peu, il parvenait à déchiffrer, et chaque mot appris le rapprochait de son rêve.

C'est en tout cas ce qu'il pensait.

Nanterre.

Une fine pellicule de givre automnale avait tout recouvert. Le vent glacé du petit matin charriait les odeurs de feux dont les fumées s'éparpillaient dans les rues.

Le quartier de l'ancienne mairie à Nanterre était tenu par Selmane, l'homme de main de Rafid le Marocain. Il s'était installé dans la mairie même, ainsi que quelques dizaines de ses hommes. Mais contrairement au bloc, chaque bâtiment du quartier avait son autonomie propre bien que les ordres fussent donnés par Selmane. Le contraste entre son physique imposant et sa voix était inattendu. Une voix aiguë et éraillée, comme écrasée par la grosseur d'un corps grasseux et obèse. Il s'étalait sur un divan installé dans un immense bureau et fumait une pipe à eau tout en discutant avec Rachel, la femme assise à ses côtés.

Difficile de définir le rôle exact de cette femme auprès de Selmane.

Depuis le début, on ne les avait jamais connus l'un sans l'autre, et la nature de leur relation restait un mystère. Assurément, elle n'était pas sexuelle, mais personne n'eût pu dire s'il était question d'amour. Selmane avait lui aussi reçu l'ordre du Marocain d'envoyer des hommes aux frigos pour arrêter les livraisons. Il parlait d'un ton lancinant forçant sa voix, plus ou moins couverte par le ronflement continu d'un radiant à gaz.

« Je ne sais pas ce qu'il se passe à Paris, mais il y a quelque chose. Ça pue. »

Rachel était occupée à nettoyer son arme.

« Tu crois ? »

— Tu crois que ça veut dire quoi quand des mecs comme Rafid, Carlo et le Corse suspendent la barbaque ? Eh bien, ça veut dire que quelque chose ne va pas.

— Ils ont peut-être des problèmes avec les flics.

— Oui. Possible. »

Il fronça les sourcils presque inexistants de son visage imberbe.

« Mais la viande, Rachel !, c'est ce qui rapporte le plus. Tu imagines que la seule vraie viande que les gens peuvent bouffer c'est la nôtre. Celle que les r2d2 envoient, c'est de la bouillie, de la merde. Tu sais ce qu'ils sont prêts à lâcher à Paris pour une bonne côte de bœuf ? La viande, c'est plus cher que tout. Faut vraiment que ça craigne pour qu'on arrête les livraisons. »

Ils se turent un instant. Seul le souffle du chauffage habitait le silence.

Rachel regardait Selmane dans les yeux.

« Ne t'inquiète pas, Selmane. S'ils n'en veulent plus, on la bouffera, nous, la barbaque. »

Et ils éclatèrent de rire. Ils ne pouvaient plus s'arrêter. Elle enfourcha Selmane, se servant de son flingue comme d'une cuillère.

« Qui c'est qui va manger la bonne vian-viande à sa maman ! »

Puis elle se laissa retomber de rire. Ils en avaient les larmes aux yeux.

À vrai dire, ils n'en avaient rien à faire de la viande ou d'autre chose. Quoi que l'on puisse faire, il était trop tard. La folie avait gagné tous les esprits. Le niveau de survie avait atteint un point de non-retour. Un jeune type arriva et tapa fébrilement à la porte du bureau. Il dut attendre un certain temps avant d'obtenir une réponse. Enfin, Selmane s'adressa à lui.

« Qu'est-ce qu'il y a, Marco ?

— Les Grecs se sont fait attaquer aux frigos. On a retrouvé les cinq mecs raides cannés, et ils ont piqué leur 4x4. »

Malgré la folie du monde, Selmane cessa de rire.

« Qui ça "ils" ?

— On sait pas.

— Quand ça ?

— Cette nuit.

— Putain ! »

Une telle chose n'annonçait rien de bon. Le meurtre était monnaie courante, mais toucher aux contrebandiers avait une tout autre signification.

Gentilly.

Ici comme ailleurs, une mer de déchets encombrait rue et trottoirs.

Devant le bar de Stot, l'homme de main d'Amarotti le Corse, une tête plantée sur un pic servait apparemment d'enseigne. Les vitres du bar étaient brisées, mais une grille couvrait toute la surface donnant sur la rue. À l'intérieur régnait une ambiance tendue.

Stot était chauve, un tatouage couvrant tout son crâne : le Christ sur sa croix.

Son regard était noir et rond, effrayant tout comme celui d'un corbeau. Il portait des vêtements de cuir sans âge. Ils étaient cinq hommes accoudés au bar, où circulait une bouteille d'alcool.

L'un d'entre eux, Lok, portait un bandeau dans les cheveux et tirait nerveusement sur sa cigarette. C'est à lui que s'adressa Stot.

« Je vous ai jamais ordonné de piquer ce putain de 4x4 !

— Ouais, ben, ça va. C'est pas moi qu'ai eu cette idée de merde ! »

Il écrasa son mégot et alluma aussitôt une autre cigarette. Stot la lui ôta de la main.

« Vous allez rester calme, vous m'entendez, bande de cons !

— J'te dis que c'était une idée de merde de flinguer les hommes du Grec. On n'est pas censés faire ça. »

Stot prit Lok au collet.

« Écoute-moi, taré ! Quand le Corse donne un ordre, on l'exécute. Y'a pas à chercher plus loin. C'est bien compris ? »

Il lâcha le col de Lok.

« Ouais, ça va. »

Tous les hommes ayant fait partie de l'expédition étaient présents dans le bar.

« Et maintenant, vous bougez votre cul et vous allez chercher ce mec au stade ! »

Il existait un accès par le stade Charletty qui donnait le long du boulevard périphérique devenu un gigantesque cimetière de voitures depuis longtemps condamné. Des militaires gardaient l'accès côté stade.

Un des types du bar, une sale gueule, attendait au volant d'une voiture, côté Gentilly. À l'arrière du véhicule, deux autres types armés, dont Lok qui portait son bandeau dans les cheveux et qui fumait nerveusement une cigarette.

« C'est une embrouille. »

L'homme assis au volant lui lança un regard noir dans le rétroviseur.

« Ta gueule, Lok.

— Quoi, ta gueule, Lok ! Ils pourraient très bien nous buter. Tu trouves pas ça louche, toi ?

— C'est réglo, j'te dis.

— Et qu'est-ce que t'en sais toi ? Depuis quand le Corse donne ses rendez-vous ici ? Et à un flic en plus.

— Je le sais, c'est tout.

« Ouais, c'est ça. »

La petite grille de service du stade s'ouvrit alors, et les trois hommes cessèrent de parler.

Ils regardaient celui qui approchait. Il s'agissait de Dale Witman qui ouvrit la portière sans hésitation et s'installa côté passager. Il salua les trois hommes.

« Salut ! »

En guise de réponse, il sentit le contact froid du canon d'une arme que l'on posait sur sa tempe.

C'est lui qui avait tenu à ce que sa deuxième rencontre avec le Corse se passe de ce côté-ci du mur. Il avait estimé qu'une seconde rencontre à Paris avec le contrebandier éveillerait des soupçons si cela venait à être découvert. D'autre part, il voulait absolument sortir de Paris, se rendre compte par lui-même de la situation. Il avait mentionné à la sécurité un rendez-vous avec un informateur où il devait se rendre seul. Les militaires l'avaient donc escorté jusqu'à cette porte du stade, qui faisait partie des accès recensés et contrôlés par l'armée.

À l'arrière de la voiture, Lok, agité, tirait sur sa cigarette comme un malade. Sa respiration était courte.

« Les poulets, ici, ils ferment leur gueule. C'est Okay ? »

Il répéta un peu plus fort, un déraillement dans la voix.

« C'est Okay ? »

Witman fit un signe affirmatif de la tête, peu disposé à provoquer une friction gratuite et inutile, sentant qu'il suffirait d'un rien pour que l'homme perde le contrôle. La voiture, dont le pot d'échappement était passablement altéré, faisait un vacarme assourdissant.

Arrivés devant le bar, le conducteur et les hommes à l'arrière descendirent du véhicule et escortèrent Witman jusqu'à l'entrée, braquant toujours leur arme sur lui.

À l'intérieur, un homme défit les lourdes chaînes qui cadenassaient la grille, et on fit entrer Witman. Il fut conduit dans l'arrière-salle où l'attendait Stot.

Moulé dans des vêtements de cuirs râpés, il était la parfaite caricature des vieux films de SF du XX^e siècle. Stot l'invita à s'asseoir.

« Le Corse ne devrait plus tarder maintenant. »

Un silence pesant tomba sur le bar aussi lourdement qu'une chape de plomb. Les hommes regardaient Witman de travers. Stot prit un cure-dent dans une petite boîte sur la table et commença un nettoyage méticuleux de sa dentition.

« La dernière fois que le Corse a mis les pieds ici, ça remonte à... je sais même plus, tu vois ! »

Dale Witman ne voyait pas quoi répondre à cela. Il paraissait tout à fait calme. Stot monta d'un ton de lui-même.

« Nous, les poulets, on n'aime pas trop ça, tu vois ! Perso, ça me fait chier que tu poses ton cul dans mon bar. »

Dale fixait Stot de son regard clair où ne se lisait aucun trouble et lui lança.

« Heureusement, cela ne dépend pas de vous. »

Stot prit alors Witman par le col et le menaça de son cure-dent qu'il tenait comme un couteau et qu'il avait dangereusement approché de l'œil du policier.

« Ici, c'est mon bar, et si je veux te descendre, je te descends, okay ? Et c'est pas le Corse ou un autre qui pourra m'en empêcher, c'est bien d'accord ? »

Witman avait peut-être mal jugé la dangerosité de ces hommes qui, bien qu'aux services du Corse, se révélaient être assez marteaux pour l'amocher. Il mit donc de côté tout commentaire mal venu.

« C'est d'accord.

— Ouais. Vaut mieux pour toi. »

Il lâcha le col du policier.

Le plan de Witman, semer la zizanie chez les contrebandiers, était déjà bien avancé.

Il était parvenu assez facilement à corrompre le Corse, obtenant l'assassinat des hommes du Grec contre pas mal d'argent et lui demandant de ne pas interrompre ses livraisons de viande contrairement aux consignes de Legendre, lui laissant miroiter de gros bénéfices à venir.

Mais il n'avait pas parlé de ce qu'il recherchait vraiment.

Une voiture à l'extérieur vint se garer devant le bar.

Le Corse en descendit.

On ouvrit la grille en silence. Des saluts furent échangés entre le Corse et les hommes.

Amarotti vint s'asseoir à côté de Stot, face à Witman.

Il s'adressa à son homme de main.

« Laisse-nous pour l'instant, tu veux ! »

Stot traîna un peu pour se lever, n'appréciant guère que le Corse le mette ainsi à l'écart. Mais l'ordre était sans appel. Anton Amarotti était d'une taille imposante. Son costume impeccable dénotait fortement dans cet ersatz de bar.

« Je n'aime pas beaucoup venir ici, monsieur Witman.

— On ne peut pas dire que j'apprécie non plus. Mais je vous l'ai dit, je suis sous surveillance.

— C'est le comble ! Se faire surveiller quand on est flic...

— Comme quoi, on est à l'abri de rien.

— Bien. Je ne suis pas là pour découvrir quel genre de flic vous êtes. Vous avez l'argent ? »

Dale Witman sortit une grosse enveloppe de la poche intérieure de son manteau. Le Corse en vérifia le contenu, puis il mit l'enveloppe dans sa poche.

Dale insista.

« C'est beaucoup d'argent.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? »

Witman ne répondit rien.

« J'ai rempli ma part du contrat, Witman.

— J'ai encore beaucoup d'argent Amarotti. J'ai besoin que vous lanciez une rumeur chez les Grecs. Je veux qu'ils croient qu'ils se sont fait descendre par les Marocains. »

Dale Witman sortit une deuxième enveloppe de sa poche.

« Je veux qu'ils s'entretuent. C'est tout bénéfice pour vous. Si Carlo et Rafid tombent, vous aurez tout le champ libre. »

Le Corse n'était pas homme à refuser une telle somme.

Posséder tout l'argent liquide que lui proposait Witman représentait un pouvoir considérable. Des trois chefs de la contre-bande, il était le plus vénal. C'est pour cela que Witman l'avait choisi, pour son absence totale de principe. Il avait bien étudié leurs personnalités respectives.

Amarotti saisit l'enveloppe que Witman tenait fermement. L'inspecteur du renseignement européen se risqua.

« Autre chose. Je veux le plan des accès. »

Le Corse lâcha aussitôt l'enveloppe.

« Ça, c'est autre chose, Witman. Ce n'est pas monnayable. Je ne vous fournirai jamais le moindre plan. »

Witman tenta une autre approche.

« Et s'il venait aux oreilles de Legendre et de la sécurité que vous êtes le seul à continuer de faire entrer de la viande...

— Faites ce que vous voulez. Vous oubliez que je peux rester ici, si cela s'avère nécessaire. »

Dale n'avait pas pensé à ça. Le Corse continuait d'une voix calme :

« Et si cela s'avérait nécessaire, il me faudrait sans doute revoir les termes du contrat qui nous oblige à vous ramener dans Paris sain et sauf. »

Le Corse fit un signe de tête à Stot qui revint à sa place. L'atmosphère était soudain devenue électrique, et la pression nerveuse exercée par les hommes dans le bar à l'encontre de Witman était palpable. Amarotti prit la parole.

« Stot, combien de temps pour faire courir le bruit que les Marocains ont descendu les Grecs au frigo ? »

Le chauve prit un air faussement embarrassé.

« Ça dépend de combien de gens on met sur le coup. Disons qu'en nous y mettant tous les cinq, en deux jours, c'est réglé. Mais ça, ça dépend de ce qu'on gagne. On va pas s'amuser à aller raconter des salades sur un autre territoire pour des clous. C'est dangereux. »

Amarotti se tourna vers Dale Witman.

« Je crois que c'est le moment de donner votre enveloppe, Witman. »

Dale Witman n'avait pas d'autre choix. Il tendit l'enveloppe au Corse qui lui fit signe de la donner à Stot. Les chefs de la contrebande eux-mêmes n'avaient pas un pouvoir illimité et sans borne sur leurs hommes. Ils n'obéissaient pas au doigt et à l'œil. Il y avait seulement plus de chance qu'ils le fassent avec l'argent que sans l'argent. Aussi, le Corse n'hésita pas une seconde à donner l'enveloppe à Stot, qui le partagerait comme bon lui semblerait.

Pour les garder à ses ordres, il fallait payer, d'une manière ou d'une autre. Peu importait que ce soit pour un meurtre ou pour une stupide histoire de rumeur. L'argent de Dale Witman était facile et n'avait pas moins de valeur qu'un autre. La chose était assez inhabituelle pour émouvoir les hommes, dont le regard allait de l'enveloppe à Dale Witman. C'est ce que voulait le policier. Marquer les esprits, devenir une source potentielle d'argent pour tous ces hommes. Le Corse, à ce moment précis, ne fut pas en mesure de juger l'erreur qu'il avait commise en laissant Witman distribuer de l'argent de ce côté-ci de la civilisation, et Dale Witman comprit qu'il n'obtiendrait jamais les passages contre de l'argent.

Sur un signe de Stot, Lok s'approcha pour ramener Witman au stade.

Tandis qu'ils remontaient en voiture, le Corse se servit un verre tout en donnant des consignes à Stot.

« Si un jour, vous voyez ce type ici, à l'extérieur, vous le butez. Que ce soit à Gentilly ou ailleurs ! Il n'a rien à foutre là. Je n'ai pas confiance.

— Et cette histoire de rumeur ?

— Tu vas la lancer.

— Et le fric ?

— Le fric, tu le partages. Et tu arrêtes les livraisons de viande. Je ne sais pas ce que cherche vraiment ce type, mais je vais parler de tout ça avec Carlo et Rafid, avant de décider quoi que ce soit. Et vous fermez votre gueule ! Vous me brûlez ce 4x4. Les autres ne doivent jamais savoir.

— Le Grec n'en restera pas là. Il va chercher à savoir.

— Personne ne vous a vu, non ! Dis à tes gars qu'il vaut mieux pour eux qu'ils soient muets comme des tombes. Je vois Rafid et Carlo ce soir. »

Arrivé au stade, Witman fut légèrement poussé hors de la voiture. Pas assez pour réagir, mais assez pour en éprouver l'envie. Il échangea un long regard avec Lok qui tirait toujours sur sa cigarette. Witman jeta un dernier regard à la voiture avant de s'engouffrer dans l'entrée de service.

Il ressortit de l'autre côté du stade, côté Paris, où l'attendait son véhicule le long des maréchaux.

Il y monta et démarra rapidement. Un autre véhicule ne tarda pas à démarrer derrière lui, celui d'Aimé Bench.

Qu'il s'agisse du Grec, de Selmane ou de Stot, tous ressentiaient un trouble confus, le sentiment d'une perte de contrôle, d'un changement dont ils n'étaient pas à l'origine.

Tout ce qu'il se passait dans la capitale se répercutait à l'extérieur des murs. Les hommes sentaient cela, car, de l'humain, ils n'avaient gardé que l'instinct.

Carlo et Rafid avaient ordonné l'arrêt des livraisons de viande, ce qui dans un premier temps ne fut pas le cas du Corse, qui n'avait par ailleurs pas hésité à faire massacrer les cinq hommes du Grec contre de l'argent. Le mécanisme se trouvait par conséquent faussé.

Les premières turbulences provoquées par Dale Witman commençaient à arriver jusqu'à ces territoires perdus. La nouvelle de l'assassinat des hommes du Grec s'était répandue dans la banlieue comme une traînée de poudre, dispersant une odeur de méfiance qui,

ajoutée à l'état de violence ordinaire, rendait l'atmosphère irrespirable.

La nuit était tombée sur Paris. Une pluie drue et froide cinglait les murs.

L'appartement de Rafid, spacieux, se trouvait dans ce qui avait dû être un bel immeuble, derrière l'avenue des Champs-Élysées. Il était sans conteste le plus mondain des trois contrebandiers. Il possédait deux boîtes de nuit dans le quartier, les seules dignes de ce nom dans Paris, réservées à une clientèle très sélecte où se croisaient des milieux aussi différents que la politique, la finance, certains militaires, certains policiers aussi, et tous ceux qui vivaient bien des commerces clandestins. Des fumées d'encens formaient de légères nappes, comme posées dans l'air, et dans la semi-obscurité de l'appartement faiblement éclairé se tenaient les trois chefs de la contrebande. Les yeux de Rafid, maquillés d'un trait de khôl, lui conféraient une féminité certaine, accentuée par la finesse des traits de son visage. Une tunique blanche faisait ressortir l'éclat de son teint cuivré. C'est lui qui prit la parole le premier.

« Qu'est-ce qu'il se passe au juste ? »

Les regards se portèrent sur Carlo, dont les relations avec Olis Legrand n'étaient ignorées de personne. Il n'avait de toute façon pas d'autre choix que celui de leur dire ce qu'il savait.

« Legendre est accusé d'être à la manœuvre de la contrebande de viande dans Paris.

— Par qui ?

— Je ne sais pas vraiment. La sécurité.

— C'est tout ce que tu sais ?

— Olis Legrand ne me dit pas tout.

— Donc, on fait ça pour arranger les bidons de Legendre. »

Carlo s'empressa de préciser :

« Pas seulement. Les nôtres aussi. Ils fouinent, et d'après Legrand, à force de fouiner, ils pourraient tomber sur quelque chose. »

Le Corse, resté muet jusqu'à présent, prit la parole.

« Je pense que nous avons tous intérêt à donner un coup de main à Legendre. Jusqu'à présent, personne ne nous a jamais emmerdés. On passe toute la marchandise qu'on veut, quand on le veut, et ça marche bien comme ça. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée de faciliter la vie à des mecs qui veulent avoir notre peau. Il ne faudrait pas que tout le réseau clandestin soit démantelé, qu'ils deviennent fous de l'autre côté et qu'ils entrent dans Paris. Il faut se tenir à carreau et passer le message aux hommes que tout va bien, qu'il faut rester calme. Il faut que les esprits s'apaisent, et c'est notre plus gros problème. »

Absolument rien, dans l'attitude du Corse, n'eût pu laisser songer aux deux autres qu'il était en train de se jouer d'eux.

Carlo répondit au Corse froidement.

« Cinq de mes hommes ont été massacrés. C'est plutôt compliqué de calmer les esprits. Ils veulent savoir qui a fait ça. »

Le Corse mentit sans scrupule.

« Ce ne sont ni des hommes à moi ni des hommes de Rafid qui ont fait ça. Ça n'a rien à voir avec nous. Il s'agit de crimes gratuits, de tous ces salopards qui traînent comme des ombres et qui bouffent les autres quand ils ont faim. »

Carlo n'était pas convaincu.

« Justement, pourquoi ils ne les ont pas bouffés, alors ? »

Le Corse ne trouva pas de répartie immédiate. Il continua tout de même.

« Quoi qu'il en soit, il ne faut pas briser la confiance entre les clans, sinon nous ne contrôlerons plus rien. Il faut qu'un conseil ait lieu. »

Le consensus était complet à ce sujet, mais Carlo, qui devait faire face à l'agitation malsaine qui régnait dans son clan, posa sa condition.

« Okay, mais on leur donne les hordes en pâture. »

Les contrebandiers n'étaient pas des partisans du massacre, en général. C'était avant tout des commerçants et ils n'avaient fait que s'adapter au monde, chose qu'ils avaient plutôt bien réussie. Rafid sirotait un liquide bleu. Du curaçao peut-être.

« Tu y vas fort, Carlo.

— Ce n'est pas cher payé, crois-moi. On leur donne le okay sur tout le périmètre des frigos et on les laisse massacrer tous les morts-vivants qui traînent dans le coin. »

Rafid parut hésiter avant de parler.

« Et lui ?

— Quoi "lui" ?

— On ne lui dit rien ? »

Carlo répondit sans hésitation.

« Les détails ne le regardent pas. C'est à nous de régler cette affaire. »

Les trois contrebandiers rendaient donc des comptes à quelqu'un. Un lourd silence tomba sur l'appartement feutré. Les trois hommes, considérant qu'ils n'avaient pas réellement le choix, se mirent d'accord sur la chose. Ils recommandèrent encore à Carlo de parler à Olis Legrand rapidement. Il ne fallait pas que la situation s'éternise. Leur niveau de vie en dépendait, la viande étant ce qui rapportait le plus.

Ainsi fut clos le débat.

Au même moment, la rumeur commençait à se répandre, frappant peu à peu chacun à l'image d'une maladie contagieuse.

Le soleil se levait à peine lorsque Harold Quintet arriva au DGP.

Le chef de district n'avait pas caché son étonnement quand Shander lui avait demandé la veille au soir de bien vouloir recevoir son fils pour la mission d'infiltration d'Iron technologie France.

« Votre fils ?

— Oui.

— Je croyais qu'il travaillait à Bruxelles.

— Pas lui. Mon autre fils.

— Harold Quintet ?

— Lui-même.

— Vous me proposez d'engager l'un des plus célèbres hackers d'Europe pour accomplir cette mission ?

— Il me semble qu'il est très bien placé en effet.

— J'ai du mal à vous suivre, Shander, compromettre votre propre fils dans cette affaire !

— Nous avons besoin de quelqu'un de confiance. De plus, il passera les tests de la compagnie avec succès, j'en suis certain. Recevez-le, faites-moi plaisir, Olis. Nous en discuterons après. »

C'est ainsi qu'Harold se trouva dans le bureau d'Olis.

« Écoutez, monsieur Quintet ! Cette mission n'est pas sans danger. Nous n'avons aucun contrôle au sein d'Iron Technologie France.

— Que cherchez-vous, exactement ? Mon père m'a parlé de cet agent du renseignement, Dale Witman. Que voulez-vous savoir ? »

Harold posait sciemment des questions auxquelles il avait déjà les réponses, fournies par son père. La porte donnant sur la rue claqua à cet instant, et Anita parut presque aussitôt sur le seuil du bureau de son oncle.

« Bonjour, Olis ! Ah pardon, tu es en rendez-vous... »

Harold se retourna et découvrit Anita, qui resta un instant bouche bée, au point qu'Olis lui demanda ce qu'il se passait. D'une démarche un peu déséquilibrée, elle approcha pour serrer la main du jeune homme.

« Bonjour, Harold ! »

Harold se leva pour la saluer.

« Anita ! »

Olis se leva lui aussi.

« Vous vous connaissez donc ? »

Ils parlèrent en même temps. Olis comprit néanmoins qu'ils avaient voyagé ensemble depuis Lyon. Il les invita par conséquent à s'asseoir.

« Bon, je vois que les présentations sont déjà faites. J'ignorais. »

Il lança un regard insistant à sa nièce en disant cela.

« Anita est en quelque sorte mon bras droit dans cette affaire. »

Harold ne manqua pas l'occasion :

« Très bon choix... »

Ce qui fit sourire Olis qui reprit alors :

« D'après votre père, Witman travaille pour le renseignement européen, mais nous ignorons pourquoi il est ici exactement. Selon les propres mots de Dale Witman, le gouvernement soupçonnerait Legendre d'un important trafic de viande qui mettrait Paris en danger, et l'aurait envoyé pour voir ce qu'il en est.

— Qu'en pensez-vous ?

— Eh bien, je vois mal Legendre à la tête du trafic de viande de la capitale, même si, par ailleurs, des éléments troublants ne plaident pas en sa faveur. Mais c'est autre chose.

— Vous cherchez donc à connaître la raison exacte de la présence de Witman.

— Oui, et j'aimerais savoir ce qu'il a à voir avec Iron Technologie France.

— Vous pensez qu'une infiltration pertinente permettrait d'avoir cette réponse ?

— Je le suppose. »

Il s'arrêta de parler un instant, puis reprit :

« Anita a retrouvé dans les archives – Dieu seul sait comment – une photo de Lena Gateway prise il y a dix ans, sur laquelle apparaît Dale Witman. Il n'existe aucune explication de la présence de cette photo dans les archives, et il nous a été impossible de remonter à la source. Quelqu'un, un jour, a pourtant dû soupçonner quelque chose. J'ignore quoi. Mais pourquoi cette photo se trouverait-elle dans les archives de la police ?

— En effet. Rien d'autre ?

— Nous n'avons pas grand-chose. »

Anita prit aussitôt la parole.

« Tu n'oublies rien, Olis ? »

Olis Legrand redoutait cela depuis qu'Anita était entrée.

« Il me semble qu'Harold va devoir prendre assez de risque pour être au courant. »

Cette phrase fit sourire Harold.

« Je préfère vous mettre à l'aise. Si c'est du téléphone portable que vous parlez, je suis au courant. Mon père me l'a dit... Et je n'ai pas encore accepté l'offre, Anita. »

Olis resta soufflé quelques secondes.

« Eh bien, si vous êtes au courant tant mieux. Vous n'en saisissez que mieux l'importance de l'affaire.

— Si je puis me permettre, monsieur Legrand, vous avez déjà la réponse à votre question.

— C'est-à-dire ?

— Vous voulez savoir ce que Witman a à voir avec Iron Technologie France. La réponse est sur cette photo. Dale Witman fréquente, ou a fréquenté, Lena Gateway, héritière de Walter

Gateway et de la Word Technology Corporation, et, de fait, propriétaire d'Iron Technology France. »

Harold Quintet avait parlé d'un ton légèrement supérieur, trop juvénile pour agacer Olis.

« Vous imaginez bien, jeune homme, que je me suis fait cette réflexion avant vous. Mais quelle est la raison exacte de la présence de Witman sur cette photo ? Était-il là pour assurer la sécurité de Lena Gateway à l'occasion d'un quelconque congrès ? Ou bien s'agit-il d'autre chose ? La vraie question est : y a-t-il un lien entre Word Technology Corporation et le renseignement européen ? »

Harold mesura aussitôt l'impact d'une telle phrase.

« Autrement dit, vous me demandez d'espionner Iron Technology France, filiale de la plus puissante compagnie mondiale, pour votre compte, contre le gouvernement et à l'insu du renseignement européen. Du contre-espionnage de haut vol, en fait.

— Ce n'est pas moi qui vous ai fait venir, et vous étiez par ailleurs au courant des faits par votre père.

— Voyez-vous, mon père n'a jamais mentionné le fait qu'il pourrait y avoir un lien suspect entre Iron Technologie France et le renseignement européen. Il cherche à en savoir plus sur Dale Witman, et je croyais que c'est ce que vous faisiez aussi. De plus, vous n'êtes pas sans savoir que j'ai été lourdement sanctionné pour piratage informatique. C'est à mon père que je dois d'être en liberté aujourd'hui. Je suis fiché. Archi fiché. Si je me fais prendre une nouvelle fois pour atteinte à la sécurité du pays ou dans le cas qui nous concerne à la sécurité de l'Europe, c'est fini pour moi.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, monsieur Quintet, et c'est d'ailleurs la première chose que j'ai soulevée lorsque Miro m'a appelé. Aussi, je ne vous en voudrais aucunement de refuser cette mission.

— Il faut croire que vous vous souciez plus de ma liberté que mon père. »

Le temps s'arrêta soudain.

Dans le silence pesant, que seuls les faibles murmures de la respiration de chacun troublaient, Harold était en train de peser le pour et le contre. Une telle mission l'exposerait dangereusement. Mais c'était bien la complexité et la dangerosité même de la chose qui créaient en lui cette excitation, cette promesse de trépidation. L'ampleur de la tâche était à la hauteur du besoin de transgression dont aimait à se nourrir Harold. Miro Shander savait cela. Il avait donc clairement mis son fils au défi. Mais en aucun cas, ce n'était pas la raison pour laquelle le jeune homme s'apprêtait à accepter, les motivations de son père lui ayant paru extrêmement floues. Et, mis à part le fait de se jouer d'un système, ce qui l'intéressait vraiment était de découvrir ce que son père lui avait caché, car il en était sûr, son père lui cachait quelque chose.

Il reprit la parole après un long silence.

« Eh bien, je suis votre homme. »

La journée s'était écoulée au fil d'un temps gris et sombre. Anita prit congé d'Olis vers seize heures.

« Je m'en vais, Olis ! On se voit tout à l'heure chez Carlo ? »

Olis acquiesça sans relever la tête, occupé qu'il était à organiser les choses pour Harold avec Sylvie.

En sortant, elle croisa Aimé Bench qui entraît.

Le jeune policier entra dans le bureau d'Olis et s'installa pour lui raconter sa filature de la veille.

« Putain, Bench ! Pourquoi avoir attendu tout ce temps pour me mettre au courant ! »

Le visage d'Olis Legrand était fermé, celui d'Aimé Bench guère plus rayonnant. Olis n'était pas sans savoir que Gentilly était le QG des hommes du Corse.

« Eh bien, j'ai pas eu le temps, Chef. Je ne peux pas suivre quelqu'un 24 heures sur 24 et être toutes les trois secondes au rapport.

— Qu'est-ce qu'il est allé foutre là-bas ? »

Les branches d'un arbuste tourmenté par le vent tournant cognaient irrégulièrement contre les vitres, comme du morse.

« Bon ! Qu'est-ce que je fais, Chef, je continue ?

— Évidemment, Bench. »

Le jeune policier ne bougea pas. Il prit son courage à deux mains avant d'enchaîner :

« Écoutez, Monsieur, il n'y a vraiment pas moyen de mettre quelqu'un d'autre que moi sur le coup. Je n'ai plus de vie.

— Je comprends, Bench, mais vous connaissez la situation comme moi.

— Mais, Chef, vous n'êtes pas obligé de parler du portable. Il peut s'agir d'une filature comme une autre. »

Olis se rendait compte qu'il ne pouvait exiger l'impossible de Bench.

« Très bien. Faites un *break*, mon vieux. On se parle demain. »

Bench ne se le fit pas dire deux fois et disparut rapidement du bureau du DGP.

Olis n'avait pas perdu de temps et s'était aussitôt rendu au café de la Trinité.

Carlo avait tout de suite vu que quelque chose ne tournait pas rond, et ils étaient directement entrés dans le bureau du patron. Toutefois, les deux hommes n'étaient pas à ce point intimes pour se sentir à l'aise dans la situation actuelle. Olis voyait mal comment aborder le problème sans parler de Dale Witman à Carlo. Il avait jusqu'à présent employé le terme assez flou de « sécurité » pour nommer la raison qui avait mené à suspendre la livraison de viande, pour la protection de tous.

De son côté, Carlo sentait monter la tension. Le fragile équilibre qui régissait la vie aux portes de Paris était facile à rompre. Le trouble avait déjà gagné.

« Écoute, Carlo, je suis venu te parler de quelque chose qui m'inquiète. Je t'ai parlé de ces mecs de la sécurité qui enquêtent ; eh bien, il y en a un particulièrement qui met les pieds là où il ne faut pas.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que ce mec est allé à Gentilly, sous escorte jusqu'à Charletty. Il est resté de l'autre côté une heure et est revenu absolument sain et sauf. Il est clair qu'il avait rendez-vous. »

Cette révélation sembla épaissir plus encore qu'il ne l'était l'air gras et lourd du bureau, et plongea Carlo dans la plus profonde perplexité. À tel point qu'un interminable silence s'installa avant qu'il ne prenne la parole.

« Comment s'appelle le type ?

— Dale Witman. »

Olis pensait que Carlo continuerait de parler, mais il se tut à nouveau.

Au bout d'un instant, le chef de district lui posa une question dont il connaissait déjà la réponse.

« Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'en pense que ça pue, mon cher Olis. Mais tu le sais aussi, n'est-ce pas ? Cinq de mes hommes sont déjà morts, et le nombre pourrait grimper exponentiellement. Si une guerre des clans est déclenchée, c'est fini. À force d'être enfermé dans Paris, on oublie que le monde est pire que l'enfer, et, si tu veux mon avis, il ne faut surtout pas l'oublier. Tu sais ce que ça veut dire si cette population pour une raison ou une autre entre dans Paris. Tu sais ce que ça veut dire si l'équilibre est rompu. Les choses ne tiendront pas longtemps comme ça. »

Le silence d'Olis n'était rien d'autre qu'une forme d'acquiescement. C'est d'une voix lente qu'il reprit :

« Qu'est-ce que tu penses pour le Corse ? »

— Je pense que s'il magouille quelque chose avec ce Dale Witman contre nous, il va le regretter. Ça risque d'être sanglant. Je suis désolé, Olis, mais nous ne sommes pas en mesure, moi et les autres, de nourrir une telle population sans que l'argent ne rentre. Et ce n'est pas seulement une question d'argent. C'est un système de survie organisé dont la destruction serait lourde de conséquences. Il faut rétablir les livraisons de viande. C'est la seule option. En espérant qu'il ne soit pas déjà trop tard. Il faut que tu te débrouilles pour que ce type dégage de là, où il se pourrait qu'on s'en charge nous-mêmes, à plus forte raison s'il a passé des accords avec le Corse. Tu me demandes mon avis, le voilà. »

Au fond, Olis avait choisi de jouer cartes sur table avec Carlo. Il aurait pu ne rien lui dire à propos de la visite de Witman à Gentilly, mais il était réglo. À cet instant, se doutait-il de l'impact qu'aurait cette révélation faite à Carlo ?

Se doutait-il un instant du monde qu'avait organisé Walter Gateway, et qui peu à peu, jour après jour, poursuivait son but, cheminant par les veines du monde ?

Resté seul, Carlo composa un numéro de téléphone.

« Rafid ? »

— Oui.

— Carlo ! Il faut qu'on se voie. »

La nuit était tombée sur Paris.

Olis, un verre de whisky à la main, la bouteille sur le bureau attendait vingt-trois heures pour appeler Imbert au Best Place.

Depuis des heures maintenant, il se torturait pour savoir s'il devait le mettre au courant des agissements de Dale Witman, mais il estima

qu'il lui était difficile d'aller plus loin sans en parler au président. Une dernière gorgée, et il composa le numéro.

« Allo ?

— Allo, président Imbert ! C'est Olis.

— Olis ! Comment vous portez-vous ?

— Bien, Geoffroy, merci.

— Que se passe-t-il ?

— Écoutez, je suis désolé de vous déranger, mais il s'agit de Dale Witman.

— Encore ! Nous en avons déjà parlé, Olis. Je vous ai dit ce qu'il en était. Ce n'est qu'une opération de nettoyage.

— Dans ce cas, quelle sorte de nettoyeur dispose d'un réseau pour téléphoner comme bon lui semble ? Depuis quand les nettoyeurs viennent-ils foutre la merde dans la contrebande ? On voudrait tout bousiller, qu'on n'agirait pas autrement. Tout ça est dangereux, monsieur le président. Legendre est dans de sales draps. Les clans seront bientôt prêts à s'entretuer. L'armée contrôle les accès principaux de Paris, mais pas les passages. Rien n'empêchera toute cette vermine d'entrer dans Paris ; et vous le savez comme moi, ce serait la fin. »

Imbert resta un long moment silencieux.

« Que pensez-vous qu'il faille faire, Olis ?

— Eh bien, il faut trouver un moyen d'arrêter Dale Witman.

— Vous avez vu Shander ?

— Oui, monsieur.

— Alors ?

— Alors rien. Il m'a donné carte blanche pour enquêter sur Witman.

— Il est au courant pour la connexion ?

— Oui. Mais il n'y a pas que ça.

— Quoi d'autre ?

— Witman est allé chez Iron Technologie France où il a visiblement rencontré quelqu'un. »

Geoffroy Imbert resta silencieux une longue minute avant de continuer :

« Dans ce cas Olis, c'est différent. Arrangez-vous pour savoir qui est exactement cet homme. S'il représente le moindre danger pour Paris, nous aviserons sur le meilleur moyen d'éliminer la menace. Mais quoi qu'il arrive, vous ne devez pas impliquer la sécurité du pays, c'est primordial. Il faut qu'il n'y ait aucune équivoque sur ce fait, ou je serai dans l'impossibilité de vous couvrir. Si Witman est à Paris pour une autre raison que celle que m'a fournie Fisher, je n'ai aucun moyen de le vérifier. Sachez-le, Olis, je n'ai à mes côtés aucune personne de confiance, absolument personne. Mon rôle se limite à la conduite administrative d'une guerre qui nous échappe. La seule chose que je puisse faire, Olis, est de vous laisser carte blanche en ce qui concerne Paris, mais je vous en conjure, ne nous compromettez pas, car même ma faible influence serait dans l'incapacité d'agir. »

Olis se décida à rentrer chez lui. Il avait en quelque sorte obtenu l'aval du président et ne se sentirait responsable en rien s'il arrivait quoi que ce soit de fâcheux à Dale Witman.

En rentrant, il avait pensé aller boire un coup chez Carlo, mais les lumières étaient en train de s'éteindre. Il traîna alors ses pas jusqu'à la cour pavée de la rue Morlot. Il songea un instant à monter voir Anita, mais lorsqu'il leva la tête, aucune lumière n'émanait des fenêtres. Il rentra donc chez lui. Après tout, il était fatigué.

Anita, loin d'être endormie, était attablée en compagnie de Jido, à qui elle avait sérieusement forcé la main afin qu'il l'accompagnât

dans ce petit café miteux, boulevard de Grenelle. Jido n'arrêtait pas de regarder sa montre. Anita leva les yeux au ciel.

« Arrête de t'angoisser. Il n'a que dix minutes de retard.

— Ouais ! Ben, figure-toi que je peux pas être en retard à mon rendez-vous moi ! Carlo me tuerait. Il est plutôt nerveux en ce moment, et il faut que je te ramène avant d'y aller.

— Tu as rendez-vous avec qui ?

— Quelqu'un.

— Je te remercie pour la précision.

— Tu sais très bien que je ne peux pas en parler.

— Oh, ça va, Jido. Tu crois que j'irai en parler à Carlo ou à Olis. »

Jido ne répondit rien et se contenta de soupirer.

Le néon, à l'extérieur du bar, clignotait faiblement et envoyait des lueurs rougeâtres à l'intérieur. Quelques vieilles affiches passées couvraient les murs, suintant d'humidité.

Deux hommes au bar, à qui l'on avait servi une bouteille de whisky, jetaient des coups d'œil insistants vers Anita et Jido qui ne se sentaient pas très à l'aise.

« Écoute, Anita ! Je le sens pas très bien ce *rade*.

— C'est vrai. C'est pas très accueillant, mais il ne faut pas exagérer non plus. »

Une réelle amitié était née entre Anita et Jido. C'est au fond avec lui qu'elle passait le plus de temps, principalement au café de la Trinité. Elle aidait souvent en cuisine, le soir, à l'heure du dîner. Carlo n'y voyait aucun inconvénient, la jeune fille faisant désormais partie de la famille en quelque sorte. Elle avait soutiré à l'ordinateur du DGP tout ce qu'il pouvait cracher, et ses heures de présence au bureau d'Olis avaient nettement diminué. Il était préoccupé par toute cette affaire et il n'accordait plus beaucoup de temps à sa nièce. Toujours animée par son esprit d'investigation maladif et forte d'une intuition qui lui faisait rarement défaut, tout comme son oncle, Anita avait décidé de procéder autrement. C'est la raison qui l'avait poussé

à obtenir ce rendez-vous avec Ronan Ducart. Et bien que ses idées, d'après elle, ne fussent pas appréciées à leur juste valeur par Olis, elle ne lâcherait pas comme ça.

Une grande casserole bouillait sur le feu derrière le bar et emplissait l'atmosphère d'une vapeur humide. Une petite pancarte délavée, où l'on devinait l'inscription « Wi Fi gratuit », pendait de travers sur le mur face aux deux jeunes gens, et elle se balançait légèrement lorsque Ronan Ducart poussa la porte.

Il fit un signe d'habitué au patron et s'installa à la table d'Anita et Jido.

« Alors qu'est-ce qu'il y a encore mademoiselle Anita Legrand !

— Bonsoir, monsieur Ducart. Je vous remercie beaucoup d'être venu. »

Sans qu'il n'ait rien demandé, le garçon lui apporta aussitôt un verre de porto qu'il but cul sec.

« C'est à propos de cette photo de Lena Gateway... »

Il la coupa instantanément.

« Écoutez ! Olis Legrand m'a déjà appelé à ce propos. Je n'ai rien à vous apprendre. Je ne sais rien de cette photo. »

Anita, qui avait pris soin de l'imprimer, lui mit néanmoins la photo sous le nez.

« Quelqu'un a entré cette photo dans les données de la police, il y a dix ans. Vous étiez en poste. Ça ne vous dit vraiment rien ? Vous connaissez l'homme sur la photo ?

— Tout ce que je peux vous dire, c'est que vous ne devriez pas faire joujou avec ça.

— Donc, ça vous dit quelque chose.

— Non. Je vous l'ai dit. »

Anita restait tout à fait convaincue que Ducart savait quelque chose.

« Et si on vous trouvait un poste à Bruxelles, vous m'aideriez ? »

Ducart fit signe au patron de lui apporter un autre verre. Il sortit son paquet de Dunhill et offrit une cigarette à Jido qui s'en saisit avec une vivacité un peu trop brusque.

Ducart tira une longue bouffée.

« On ne trouve pas de postes à Bruxelles comme ça, sous le sabot d'un cheval, mademoiselle Legrand !

— Tout dépend des relations qu'on a, monsieur Ducart ! »

Il ne put s'empêcher d'éclater de rire.

La petite ne manquait pas de cran, et après tout, si elle obtenait d'Olis Legrand qu'il intervienne, il obtiendrait probablement un poste. Ce que souhaitait Ronan Ducart par-dessus tout était de vivre sous le dôme. Il aurait vendu sa mère pour ça.

Anita avait fait bonne pioche.

« Vous connaissez donc cette photo ?

— Absolument pas.

— Et alors... donc !

— Je peux savoir qui l'a entré.

— Et comment, si je puis me permettre ?

— Eh bien, chaque document est codé.

— Je n'ai remarqué aucun code.

— Et pourtant, il y en a un. Ce n'est pas parce que vous ne l'avez pas remarqué qu'il n'y en a pas ! »

Les joues d'Anita s'étaient colorées en une fraction de seconde. Elle était légèrement vexée par la remarque de Ducart.

« S'il y en a un, je finirai bien par le trouver.

— Même si vous le trouviez, vous ne pourriez rien en faire.

— Et pourquoi s'il vous plaît ?

— Eh bien, parce que la liste des agents à qui étaient attribués ces codes n'est pas en possession du DGP. Tout simplement.

— Et vous, bien sûr, êtes en possession de ces codes.

— Quand l'interruption officielle des réseaux a eu lieu et que nous nous sommes tous fait virer, nous avons décidé d'un commun accord

de ne pas laisser de traces de nous. Nous avons effacé toutes les données après avoir pris soin de les sauvegarder.

— C'est à ça que vous sert votre ordinateur ?

— Entre autres. Un homme comme moi ne vit pas sans ordinateur, réseau ou pas réseau.

— Très bien, monsieur Ducart. Je vous donnerai des nouvelles rapidement. »

Ducart fit signe au patron de mettre les consommations sur son compte. Il dit un dernier mot à Anita avant de sortir.

« Faites bien attention. On ne fouille pas impunément dans la vie des Gateway. »

Jido regarda sa montre.

« Putain ! »

Anita était perdue dans ses pensées. Ce n'est qu'au bout de quelques secondes qu'elle se rendit compte de l'agitation de Jido.

« Mais qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que je n'ai pas le temps de repasser à la Trinité.

— Eh bien, c'est pas grave, je vais avec toi.

— Tu fais vraiment chier, Anita... »

Jido gara le Solex non loin de la gare du Nord, à l'abri des regards dans une petite impasse crasseuse.

« Tu m'attends là. J'en ai pas pour longtemps.

— Si tu penses que je vais rester là toute seule, tu te mets le doigt dans l'œil. C'est hors de questions. »

Jido n'était pas de taille à lutter contre Anita et, au fond, il préférerait qu'elle l'accompagne. S'il arrivait quoi que ce soit à Anita, Carlo le tuerait. Ils contournèrent la gare et entrèrent par un trou dans le grillage dans ce qui était l'ancien dépôt de bus et qui surmontait les voies ferrées. Ils suivirent le grillage jusqu'à un mur. Une minuscule porte donnait accès à un petit escalier qui descendait vers les voies.

Jido alluma sa lampe de poche pour descendre. Une fois en bas, ils marchèrent quelques instants en silence. Un nouveau mur se dressait.

Jido trouva sans peine la petite brèche qu'il empruntait chaque fois. Il siffla.

La frêle silhouette d'Éthan apparut.

« Salut, Jido.

— Salut, Éthan. »

Éthan dévisageait Anita qui se tenait derrière Jido.

« C'est bon, c'est une copine, Anita. »

Jido lui passa le message de Carlo. Il fouilla ensuite dans ses poches et tendit un paquet de cigarettes à Éthan. Anita avait du mal à imaginer que l'on se serve d'un enfant pour ce genre de travail, si l'on peut dire, mais elle en savait assez sur l'extérieur pour savoir que c'était pire que dangereux.

« Et Carlo, il t'a rien dit pour moi ?

— Non. Je crois que, pour l'instant, il a pas trop le temps.

— Ah bon ? Dis-lui que je sais lire et écrire maintenant. »

Éthan avait dit cela fièrement, sans vraiment réaliser que ce qui représentait un exploit dans le monde où il vivait n'était que la norme dans Paris.

« Je lui dirai. »

Éthan sortit une feuille de papier froissé de la poche de son pantalon.

« Tu peux lui donner ça ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une lettre que j'ai écrite pour lui. »

Jido se sentait mal à l'aise, Carlo ne prendrait même pas la peine de la lire, c'était certain.

Anita prit soudain la lettre des mains d'Éthan.

« Je lui donnerai, moi. Je le connais bien. »

Elle avait coupé la chique à Jido qui ne savait pas trop quoi dire.

« Vous le connaissez ? Sûr ?

— Ne t'inquiète pas. Je lui donnerai. »

La franchise du ton d'Anita arracha un pâle sourire à Éthan.

« Okay. Bon, ben, salut. Et de toute façon, je suis là tous les soirs.

À plus. »

Il disparut aussitôt dans l'obscurité.

Jido attendit qu'Éthan se fût éloigné et se mit à gesticuler.

« Mais ça va pas la tête !

— Si ça va très bien, je te remercie.

— Donne-moi la lettre.

— Je lui ai promis que je la donnerai à Carlo en mains propres.

— Ah oui ? Et tu peux me dire comment tu vas lui expliquer pourquoi elle est en ta possession. »

Pour le coup, Anita ne sut pas quoi répondre. Jido continua.

« Et en plus, Carlo, il en a rien à foutre d'Éthan. Je lui en ai déjà parlé plusieurs fois. Si je recommence, il va s'énerver.

— Très bien. Dans ce cas, je ne la donnerai pas à Carlo. »

Jido savait qu'il n'obtiendrait pas qu'elle lui rende la lettre. Il baissa les bras sans chercher à résister.

« Allez viens, il faut rentrer. »

Il raccompagna Anita rue Morlot ; et elle lui assura une dernière fois qu'il n'aurait pas d'ennui à cause de cette lettre, ce qu'il tenta de croire.

Une fois chez elle, Anita déplia la feuille de papier.

« Monsieur Carlo, je veu venir a Paris. Je travaye ché le Greq et je voulai partir d'ici. J'ai apri a lire et a ecrire. Je pourai travayé pour vous. Je sè faire plein de chose. J'espaiere que vous me feré venir. Éthan »

À cet instant, Anita sut qu'elle ferait tout pour faire entrer Éthan.

Le lendemain, muni des vrais faux papiers que lui avait fournis le DGP : carte d'identité et carte de résident parisien. Harold était en route pour Iron Technologie France. Si, par hasard, et c'était peu probable, la compagnie avait accès à un quelconque fichier informatique venu d'on ne sait où, ils ne trouveraient rien contre Élias Parque, jeune diplômé en informatique et fils d'un collègue d'Olis, qui avait accepté de « prêter » son identité pour les besoins de l'affaire.

Harold avait rendez-vous pour une des séances de recrutement qui avaient lieu chaque jour chez Iron Technology France.

Tout en marchant, il souriait légèrement en repensant à Anita qui lui avait donné son petit laguiole, estimant qu'il lui porterait chance, car telle était sa fonction et que l'objet ne l'avait jamais déçue. Il avait été décidé pour plus de sûreté qu'Harold emménagerait dans le studio d'Élias Parque à la Madeleine, qui par ailleurs n'était pas perdant puisque, en échange et pour la durée de l'opération, il jouirait d'un deux-pièces en Duplex à Montparnasse.

Arrivé place du Trocadéro, Harold pénétra dans le hall de verre et d'acier. À l'intérieur, il ressentit instantanément une sensation de bien-être. L'air était agréable à respirer, aussi pur qu'au sommet d'une montagne. Une température idéale. Il n'eut pas besoin de chercher. Un guichet face à lui diffusa une lumière bleutée, et on lui fit signe d'avancer.

Il tendit ses papiers à l'agent qui se tenait derrière le guichet.

« Élias Parque !

— C'est bien ça. »

L'agent passa la carte d'identité devant un écran qui émit un léger bourdonnement. Il lui rendit sa carte.

« Veuillez avancer salle 2, s'il vous plaît. »

Tout comme le guichet, l'entrée de la salle diffusa une lumière bleutée, et il entra.

Cinq pupitres munis d'ordinateurs s'alignaient dans la pièce. Bien qu'aucune lumière ne vînt de l'extérieur, la luminosité était douce et agréable.

Un homme vêtu d'un costume noir, le visage impassible, se tenait face aux pupitres et invita Harold à prendre place. Il parcourut le dossier du jeune homme.

« Élias Parque. Master en informatique. Parfait. Spécialité CAMSI : intéressant. »

La spécialité CAMSI (conception des architectures de machines et des systèmes informatiques) semblait intéresser l'homme.

Heureusement, Harold était en mesure de damer le pion à n'importe quel programmeur, dans n'importe quel secteur. Il avait une maîtrise stupéfiante de l'informatique. Un don qui lui fut donné. En venant, il savait plus ou moins à quoi s'attendre, mais la performance technologique hautement supérieure du gratte-ciel, des matériaux et des outils, l'avait surpris.

Par ailleurs, la compagnie disposait d'une base de données informatique, sur la population, quelle qu'elle fût : l'agent au guichet avait clairement scanné la carte d'identité. En fin de compte, c'est Anita qui avait eu l'idée d'emprunter l'identité de quelqu'un de vivant et de recensé. C'était bien pensé.

Les cinq pupitres étaient maintenant occupés. Les postulants étaient tous plus ou moins du même âge, entre vingt et vingt-cinq ans.

L'homme en noir, qui n'avait pas pris la peine de se présenter, prit la parole :

« Bien. Vous trouverez tout ce dont vous avez besoin dans l'ordinateur. Néanmoins, laissez-moi vous exposer le problème. Vous supervisez un service d'assistance informatique dans un lieu où quelque six cents postes de travail sont reliés à un seul réseau.

Vos supérieurs ont été informés d'une forte baisse de l'efficacité du service assistance au cours des six derniers mois. Vous avez une heure, jeunes gens, pour remettre en place le système et le faire retrouver une efficacité record au système. Bonne chance. »

Harold eut du mal à dissimuler un sourire. Il aurait été capable d'exécuter un tel exercice dès l'âge de dix ans, et c'est avec plaisir qu'il plongea dans ce monde informatique qu'il adorait plus que tout. Il s'amusa avec son ordinateur comme l'aurait fait un pianiste avec son clavier, lui soustrayant les harmonies les plus profondes en faisant courir ses doigts agiles, des notes les plus basses aux notes les plus hautes. Il fut le premier à terminer. Dès qu'il eût fini, son pupitre émit cette lumière bleutée. L'homme en noir l'invita à quitter la salle, lui précisant qu'il serait contacté dans les vingt-quatre heures, que la réponse soit positive ou négative.

Le vent de l'hiver s'était peu à peu levé tandis que finissait l'automne, et il faisait tournoyer sur l'avenue d'Iéna les dernières feuilles mortes qui, emportées par de soudains tourbillons, frôlaient le bitume en un léger raclement.

Anita était installée face à son oncle.

« Comment ça, un poste à Bruxelles ! Tu as complètement perdu la tête, Anita. Et je ne veux pas que tu sortes seule le soir, avec Jido ou sans Jido, voir des types comme Ducart. »

Anita, qui n'avait cure des reproches de son oncle, continuait sur sa lancée.

« Ducart dit qu'il peut savoir qui a entré cette photo. Ça vaut le coup, non ?

— Je ne vois pas pourquoi je ferais confiance à un type qui m'a clairement menti. Les informaticiens ne sont pas des gens fiables. Ils n'ont pas de morale. Et, en plus, il fait du chantage.

— Il ne fait pas de chantage. C'est moi qui lui ai proposé. Tous ces gens, comme tu dis, en veulent au gouvernement de les avoir laissé tomber. On peut comprendre, non ?

— Possible.

— On a la possibilité de savoir qui a entré la photo, on ne va quand même pas cracher dessus. »

Olis n'avait pas plus envie que sa nièce de laisser passer cette opportunité.

« Je vais appeler Imbert. »

La jeune fille ne savait pas comment aborder le cas d'Éthan. Elle ne voulait pas compromettre Jido en révélant qu'elle l'avait accompagné gare du Nord. Lorsqu'une idée prenait forme dans son esprit, Anita menait les choses jusqu'au bout.

Le message porté par Éthan, celui de reprendre les livraisons de viande, avait semé un vent de folie et les hommes du Grec avaient crié et dansé tard dans la nuit autour du feu qui brûlait dans la cour du bloc. Personne n'aurait pu dire au juste pourquoi. Quelle différence cela pouvait-il faire au fond pour eux de livrer la viande ou pas ?

C'est ce qu'avait pensé Éthan en les regardant. L'alcool de pommes de terre frelaté avait coulé à flots jusqu'au petit matin provenant de gros bidons de trente litres dont on ne manquait jamais.

Quelques heures plus tard, les hommes refirent surface, et l'un d'eux, de toute petite taille, nommé Angus, approcha et se planta devant le Grec, qui n'était pas du genre à apprécier qu'on le dérange.

« Qu'est-ce que tu veux ?

— C'est bien beau tout ça, mais ça nous rendra pas les hommes.

— T'as d'autres conneries à dire ?

— Ouais, tant que tu répondras pas !

— Et qu'est-ce que tu veux que je te réponde ?

— On doit se venger. Quelqu'un doit payer ! Là, c'est parti pour faire comme si de rien n'était. On reprend les livraisons et c'est tout ? »

Angus continua tandis que d'autres hommes s'approchaient.

« Tu sais ce qu'on dit ! C'est les Marocains qui ont fait le coup. Eh ben, on va chez les Marocains et on en bute cinq, c'est pas compliqué.

— On va buter personne. »

Des protestations s'élevèrent forçant le Grec à se lever.

« Écoutez bande de connards, on sait pas si c'est les Marocains ou pas qu'ont buté nos gars. Qu'est-ce qui se passe si c'est pas eux ? On en bute cinq, et, eux, ils reviennent et ils en butent cinq aussi, et à la fin tout le monde se bute. Vous êtes malades ou quoi ? Tout ça sera réglé au conseil. »

Angus prit un air menaçant :

« J'te préviens, si on apprend quoi que ce soit, on fera pas de quartiers. »

La contrebande était pour ces hommes une question de survie et troubler son bon fonctionnement était une chose dangereuse. Dans ce monde-là, être un meurtrier n'est pas une option, c'est une obligation. La vie et la mort sont mêlées à chaque instant, et il est légitime de tuer pour ne pas être tué. Le crime est un acte tout à fait banal et quotidien auquel chacun s'est résolu. La folie s'était propagée en même temps que la misère et la mort, comme si les cerveaux régressaient vers leurs instincts les plus primaires. Et beaucoup de ces esprits malades prenaient plaisir à devenir d'impitoyables prédateurs allant jusqu'à boire le sang de leurs victimes, formant des hordes sauvages.

Les clans protégeaient de tout cela. Un semblant de civilisation maintenait un niveau de violence acceptable. C'est la raison pour laquelle les hommes du Grec, pour l'instant, ne bougeraient pas.

Éthan, blotti dans le petit cagibi de l'immeuble déglingué, lisait un livre d'enfant que lui avait donné le Français, épelant chaque syllabe lentement. Il n'avait cessé de penser à Anita qui avait paru si sûre d'elle. Réussirait-elle à convaincre Carlo ?

Dubaï

L'assèchement total des gisements de pétrole et de gaz dix ans auparavant, avait mis fin à l'opulence dont jouissaient les magnats du Golf, et l'expansion de Dubaï, qui avait été mise sous dôme bien avant Bruxelles, fut stoppée net.

La faillite des États arabes réunis, aggravée par la guerre, ne permit pas que l'on y développât plus avant les travaux de robotique. Si, en Europe, le trafic de viande était de loin l'activité la plus lucrative, dans les États arabes réunis, c'est la traite des femmes qui rapportait le plus, la région ne disposant d'aucune ressource de bétail. Outre les pays du Golfe, la Turquie, l'Iran et l'Irak, la Syrie, l'Égypte et l'Arabie saoudite s'étaient unis contre l'Occident quand la guerre avait éclaté. Les pays du Maghreb, depuis longtemps, n'étaient plus dans la course.

Dubaï disposait comme le Parlement européen d'un accès souterrain inviolable, mais alors qu'à Bruxelles, l'aéroport était à l'extérieur du dôme, ici, il avait été construit à une altitude de cent mètres et relié directement à la ville de verre par un tunnel aérien.

Depuis une quinzaine d'années déjà, une nouvelle génération d'avions avait vu le jour.

La disparition du pétrole avait accéléré les recherches en matière d'électrogravité, et la propulsion électrique fut appliquée à de gros engins comme les avions et les trains.

Bien que la guerre eût provoqué la disparition des vols commerciaux sur la planète, de plus petits modèles, accessibles aux plus riches et propulsés par les vents ioniques, s'étaient multipliés comme de petits pains. D'abord utilisé par l'industrie spatiale, le moteur à ion s'était à présent largement vulgarisé, et la World Technology Corporation avait été la première à commercialiser ces appareils.

Un soleil rouge tombait sur la mer d'Arabie lorsque le jet de Lena Gateway se posa silencieusement sur l'aéroport aérien de Dubaï.

Elle avait fini par céder à la demande de Landon Pryte qui souhaitait s'assurer que tout était bien en ordre avec Morsal Ouekdi, et ils avaient voyagé ensemble, Lena refusant de se rendre seule à Dubaï. Ils montèrent dans le véhicule blanc qui les attendait au pied de l'avion et furent conduits au Burj Al Arab, le célèbre palace sept étoiles, au luxe un peu trop ostentatoire au goût de Lena Gateway.

L'émir Morsal Ouekdi avait pris soin de lui réserver l'une des plus belles suites en duplex, située au cent soixantième et dernier étage. Elle ressentit une sorte de vertige en pénétrant dans l'immense chambre entièrement vitrée qui semblait flotter dans le vide, offrant le spectacle magnifique de la nuit naissante sur la mer. À la demande de Lena, Landon Pryte était logé dans la chambre attenante qui disposait d'une porte communiquant avec la sienne.

Un magnifique bouquet de lys araignée parfumait agréablement l'espace.

Une carte était posée sur le guéridon, laissée par Morsal Ouekdi à son attention :

« Bienvenue à vous, chère Lena. Rendez-vous à 21 h 30, au bar si cela vous convient. »

Elle alla frapper à la double porte feutrée qui communiquait avec la chambre de Pryte pour l'informer de l'heure du rendez-vous.

Installée sur le confortable divan à mémoire de forme, Lena ne pensait qu'à Dale. Que n'aurait-elle pas donné pour partager un tel instant avec lui ? Quand le retrouverait-elle enfin ? Il lui tardait que tout cela finisse.

Mais la gigantesque tâche, dont elle avait hérité à la mort de son père, lui laisserait-elle jamais la possibilité de vivre une vie normale, car, au fond, c'est à cela qu'elle aspirait. Son père ne l'aurait pas toléré et il l'avait formée, sculptée, éduquée de sorte qu'une telle chose ne se produise jamais. D'aussi loin que remontaient ses souvenirs, Dale avait toujours été à ses côtés.

Dix années de plus le séparaient de la jeune fille, mais le temps semblait n'avoir aucune emprise sur lui. On lui donnait sensiblement le même âge que Lena : la trentaine.

Pour l'instant, elle n'avait aucune envie d'aller faire l'article à l'émir Morsal Ouekdi.

À l'image des chambres, l'univers vitré du bar s'ouvrait sur la nuit, et les reflets éclairés du dôme tremblaient sur les vagues.

Morsal Ouekdi inclina la tête devant Lena et serra la main de Pryte, les invitant à s'asseoir.

« Vous avez bien voyagé ?

— Oui, merci.

— Vous êtes confortablement installés, j'espère.

— Parfaitement, comme toujours. Je vous remercie, Morsal.

— Je vous en prie, c'est un plaisir pour moi. »

Les traits de l'émir étaient assez fins, et son teint hâlé faisait ressortir des yeux émeraude qui donnaient à son regard une profondeur étrange et floue. Une barbe soignée et courte suivait les contours de son visage. Un parfum de santal paraissait l'accompagner. Il portait une élégante dishdasha « intelligente » qui diffusait de la fraîcheur selon l'endroit et la température.

Dans le bar climatisé, le vêtement ne dispensait qu'une légère émission d'air froid.

Morsal Ouekdi affichait toujours cette expression de supériorité qui agaçait profondément Léna, un air suffisant de philosophe inspiré qui lui donnait envie de le gifler. Par ailleurs, le mot humilité n'ayant aucun sens pour l'esprit éclairé de l'émir, il ne fallait s'attendre à aucune amélioration.

« Que souhaitez-vous boire ?

— Pour ma part, je prendrais bien un verre de vin.

— Et vous, monsieur Pryte ?

— Ce sera parfait. »

Ouekdi commanda en Arabe.

« Alors ! Quel bon vent vous amène ? »

Léna surmonta une fois de plus son agacement face à hypocrisie de l'émir, la formule exprimant plus une sorte de mépris qu'un réel intérêt, Ouekdi étant parfaitement au courant du but de la visite de Léna Gateway.

« Eh bien, cher Morsal, vous ne l'ignorez pas, je désire vous entretenir de la situation en Europe ainsi que de nos projets communs. »

Le garçon du bar de l'hôtel apporta un Château Lafite Rothschild aux hôtes de Ouekdi, tandis que lui-même se fit servir un thé. Léna et Pryte se trouvaient dans le seul endroit au monde où il était encore possible de déguster un tel nectar.

Pryte leva légèrement son verre.

« Vous ne savez pas ce que vous manquez, cher Morsal.

— Sans doute, mais comme vous le savez je ne bois pas d'alcool. »

Léna alluma une longue cigarette, qu'elle étira encore par un élégant fume-cigarette en ivoire.

Bien qu'une femme portant le genre de décolleté de Léna, buvant et fumant provoquât un vif dégoût pour Ouekdi, il n'en fit rien

paraître. Il avait par ailleurs pris soin de leur réserver entièrement le bar afin qu'aucun regard ne fût choqué par la scène.

Lena entama la discussion :

« L'OTAN, comme nous l'avions prévu, a voté la poursuite de la guerre. »

Ouekdi laissait transparaître un sourire haineux.

« Qu'auraient-ils pu faire d'autre ?

— Détrompez-vous, Morsal ; certains, comme Imbert, Tranton, et d'autres, plaident en faveur du retrait des troupes.

— Parce qu'ils ignorent qu'il n'y a plus de troupes.

— Oui, mais pour combien de temps ? Il s'en est fallu de peu au Caire lors de la visite de Tranton.

— Il est surtout heureux qu'il ait choisi l'Égypte. C'est le seul pays où les troupes européennes agissent encore. Enfin, où nous les laissons encore agir, pour être exact.

— Qu'en est-il des autres pays ?

— Tous les combattants non gradés ont été abattus. Les officiers effectuent leurs rapports quotidiens, que nous prenons soin de leur dicter.

— Comment procédez-vous ?

— Ce n'est pas très compliqué. Le fluorure de sodium à haute dose est un hypnotique puissant qui annihile toute volonté, et ils disent ce que nous voulons qu'ils disent.

— Je vois. »

Walter Gateway avait subtilement forgé l'esprit de sa fille, ne laissant qu'une très faible place à l'humanité, l'empathie et la pitié, aussi ne ressentait-elle que peu de compassion pour tous ces hommes souffrant par-delà le monde, qu'ils s'agissent des populations civiles ou militaires. Elle n'avait réellement de sentiment que pour Dale.

C'est sur lui que s'étaient cristallisées toutes les impulsions de son cœur d'enfant, puis de femme.

Morsal Ouekdi fit un signe à un jeune serviteur qui, immobile, attendait les ordres dans l'ombre.

Lena continua :

« Il n'y a plus guère de temps à perdre. Évariste sera bientôt opérationnel, dès que Paris sera tombée. »

Le serviteur reparut à ce moment, présentant une boîte de cigares.

Morsal Ouekdi pria Landon Pryte de se servir.

« On ne refuse pas un gorkha, cher Morsal ! »

Ouekdi, s'il ne buvait pas, fumait. Il n'en finissait plus d'aspirer de petites bouffées tout en tournant délicatement le cigare afin qu'il se consumât correctement.

« Vous dites que Paris tombera bientôt !

— C'est exact. Pensez-vous pouvoir contenir vos peuples sur votre continent ?

— Vous voulez dire ce qu'il reste de nos peuples, j'imagine ! »

Lena n'avait pas de temps à perdre avec ce genre de détails.

« C'est l'unique condition. Chacun chez soi.

— J'ai déjà fort bien compris cela, Lena, et j'attends de l'avenir autant que vous. Nos pays ne sont plus que des ruines ensablées où chacun s'entretue pour manger, la majorité d'entre eux mourant de soif, voyez-vous ! »

Le dessalement de l'eau de mer, devenu impossible à cause de la présence de métaux lourds non filtrables, conjugué au tarissement des sources des montagnes avait été le premier fléau à décimer le Moyen-Orient. Seuls les nantis des quelques capitales à tenir – Le Caire, Ankara, Téhéran, Abou Dhabi et, bien sûr, Dubaï – pouvaient se procurer de l'eau potable en réalité.

« Ce sera bientôt du passé, cher Morsal ; et, dès que tout cela sera réglé, nous vous enverrons tous les ingénieurs et tous les robots nécessaires à votre reconstruction.

— Je l'espère bien. »

Il avait dit cela comme s'il se fût agi d'un dû plus que d'un contrat, ce qui exaspéra un peu plus Lena.

« Je vois en tout cas que les fonds que je vous envoie suffisent à l'entretien de Dubaï. »

L'ascendance financière de Lena indisposait profondément Ouekdi. Dans son pays, les femmes n'avaient pas accès à l'argent, une telle chose aurait été ici inimaginable, obscène. Aussi le petit sourire en coin de l'émir disparut-il un instant.

Pryte avait préparé les documents.

Un contrat en bonne et due forme. Word Technology Corporation fournissait argent, technologie, ingénieurs, machines, matériaux, prenait totalement en charge la robotisation, et en échange les États arabes réunis s'engageaient à feindre l'état de guerre le temps qu'il faudrait, ainsi qu'à empêcher toute migration vers l'Europe.

Pryte donna le contrat à Morsal Ouekdi qui se saisit du document avec un certain dédain.

« Si cela peut vous rassurer... Dans ce cas, il faudra quelques jours. Je ne signerai pas un contrat engageant les États arabes réunis sans que chaque dirigeant des différents pays de notre territoire l'ait ratifié. »

Une ombre passa sur le visage de Pryte.

« Je croyais que vous étiez seul décisionnaire. Ne parlez-vous pas au nom de tous les autres ?

— Je le suis. Mais je n'apposerai pas ma signature sur ce document sans l'aval de mes partenaires.

— Ne sont-ils pas déjà d'accord sur les points de ce contrat comme vous nous l'avez assuré ? »

Morsal Ouekdi haussa légèrement le ton.

« C'est une question de principe, monsieur Pryte, et les dispositions à prendre diffèrent selon qu'il s'agit d'un contrat oral ou écrit. Nous avons des règles, nous aussi ! »

Les derniers mots prononcés par l'émir jetèrent un froid.

La barrière infranchissable entre les deux cultures, jusque-là invisible, avait soudain jailli.

Lena prit le relais.

« Eh bien, nous attendrons que toutes les personnes concernées donnent leur aval, et si ce n'était pas le cas, sachez que nous ne pourrions plus rien pour vous, mon cher Morsal. »

Léna n'avait que peu de souci à se faire et elle le savait.

Elle tenait les États arabes réunis au creux de sa main. L'émir le savait également.

« Je n'ai aucun doute sur le bon fonctionnement de l'opération. Il ne s'agit que d'une formalité. »

Puis il se leva pour prendre congé.

« Restez le temps qu'il vous plaira, vous êtes les bienvenus dans mon pays et dans mon hôtel. »

Il quitta aussitôt le bar, suivi par le jeune serviteur.

Lena et Pryte restèrent silencieux un instant. Lena devança la remarque de Pryte :

« Très bien, vous aviez raison Pryte. »

Pryte était heureux qu'elle le reconnaisse. Néanmoins, les certitudes de Lena n'étaient en rien ébranlées :

« Il se sent simplement pris de court par ce contrat. Diriger les États arabes réunis n'est peut-être pas si simple, Landon. La guerre a forcé à des alliances contre nature, ne l'oubliez pas. Je pense qu'il est sincère quand il dit qu'il ne s'agit que d'une simple formalité. »

En effet, l'émir Morsal Ouekdi n'était pas à ce point puissant qu'il puisse se permettre de signer un contrat avec l'ennemi mortel du Moyen-Orient sans tenir au courant les autres chefs de guerre, bien qu'il restât persuadé qu'aucune opposition ne s'élèverait, les choses ayant déjà été discutées et traitées.

« Eh bien, trinquons ! », dit Pryte en levant son verre.

Lena et Pryte trinquèrent à la poursuite du grand plan, celui qui devait durablement purifier et réguler le monde, et dont Lena avançait les pions, passe après passe.

Au même instant à Paris, Dale Witman était dans le bureau d'Owen Kratz, le directeur d'Iron Technology France. L'homme, vêtu du costume noir de la compagnie, avait souffert d'une maladie de peau, et certaines parties de son visage se trouvaient abîmées par de minuscules crevasses.

Dale Witman avait cette attitude calme et lente qu'il affectait dans toute situation, et la conversation laissait penser que son champ d'action dépassait largement celle d'un inspecteur des services secrets.

« Il nous faut plus de chercheurs. L'électronique moléculaire a besoin de sang neuf, Kratz ; puis il y a ce problème d'exosquelette. »

Owen Kratz fit un mouvement d'impuissance, il sembla hésiter.

« Qu'y a-t-il, Kratz ? Dites !

— Il y a bien cette jeune chercheuse, Kayla Kumba...

— Eh bien ?

— Eh bien, elle est brillante, sans doute la meilleure. Une référence absolue dans le monde des polymères.

— Alors, quel est le problème ?

— Nous lui avons fait plusieurs appels du pied. Elle ne semble pas intéressée et, malgré sa grande notoriété, elle se fait plutôt discrète dans les milieux scientifiques.

— Vous avez enquêté sur elle ?

— Oui. Elle vit dans un appartement modeste avec un petit lieutenant de police modeste, pour ne pas dire ordinaire. »

On frappa à la porte.

« Nous en reparlerons Kratz. Il doit bien y avoir un moyen. »

Un homme, assez grand pour que cela le distinguât particulièrement, pénétra dans le bureau.

« Ah, bonsoir, Mengis, nous vous attendions ! Asseyez-vous. »

Mengis serra la main des deux hommes.

Owen Kratz, comme tous les directeurs des filiales de World Technology corporation, avait été formé aux États-Unis auprès de Walter Gateway.

Dans les années 1980, Gateway devint le maître incontestable de la convergence NBIC (nanosciences, biologie, informatique et sciences cognitives), et sa toute puissante compagnie, la WTC, occupa à partir de ce moment le terrain mondial dans ce que l'on pourrait qualifier de "biotechnoscience".

Tout au long de sa vie, Gateway fut non seulement à la pointe, mais à l'origine de la mise en action de notions telles que la colonisation spatiale, la cryogénie, l'*uploading*, la thérapie génique. Et malgré l'incommensurabilité de sa puissance technologique et financière, il s'était heurté aux États, aux gouvernements, aux politiques, aux comités d'éthique, aux référendums effectués dans de nombreux pays, et il avait découvert que les peuples ne seraient pas en mesure de produire cette accélération sociétale indispensable à la mise en place d'un monde où l'intelligence artificielle règnerait en maître, permettant ainsi à l'être humain de progresser exponentiellement.

Le monde ne souhaitait pas confier son avenir à des puces, force lui avait été de constater cela.

Les gouvernements prônaient une évolution raisonnée et maîtrisée des avancées technologiques, qui, par ailleurs, avait bouleversé le monde dans les cinquante années qui venaient de s'écouler, permettant à la WTC de croître sans limites.

C'était compter sans la guerre.

C'est souterrainement que Gateway mit en place son projet, choisissant de passer outre le point de vue des populations. Il s'était

évertué, des années durant, à tenter de convaincre ses interlocuteurs du bien-fondé de l'intelligence artificielle et de la robotique, de l'amélioration sans borne qu'elle apporterait à la condition d'être humain : sans succès. Par conséquent, le scientifique n'avait, au moment de sa mort, que peu de considération pour des gens à ce point irresponsables qu'il leur était impossible de prendre en main leur destin.

Il les laisserait donc mourir dans leur propre fange. Au fond, il ne ferait que prendre le relais, déplorant tous ce gâchis en vies humaines, mais l'attribuant principalement au conservatisme et à la primitivité inhérente aux habitants de ce vieux monde.

La guerre serait un mal pour un bien.

Ce « bien », l'avènement de la singularité technologique, était donc le but vers lequel tendait la WTC ainsi que toutes ses filiales à travers le monde et, de fait, tous ceux qui y travaillaient.

Pour Gateway, une machine programmée par des êtres humains assistés par la cybernétique était capable d'améliorer ses capacités bien au-delà de celle des esprits humains l'ayant conçu, générant ainsi une courbe de progrès exponentielle sur une très courte période de temps.

La première machine ultra intelligente créée par l'homme deviendrait donc la dernière invention qu'il devrait faire, puisque ses capacités croîtraient à l'infini : Évariste.

Évariste étant le contrôle de toute chose par l'intelligence artificielle : sciences, médecine, reproduction, éducation, pensée, armées ; il s'étendrait en réalité à tous les domaines de la vie et de la mort.

Il restait à rendre le système opérationnel.

C'était là le travail de toute la vie de Gateway, et l'avènement d'Évariste, même s'il était imminent, restait soumis au comportement des populations. Le travail d'implantation des diverses plates-formes nécessaires au développement du gigantesque réseau

avait commencé peu après l'éclatement de la guerre. Dès lors que les territoires étaient rasés, qu'ils n'étaient plus que ruines, les usines s'installaient, implantant des centaines de robots de tous types, et ce, dans tous les territoires d'Europe, Paris n'étant pas épargnée.

Depuis le building d'Iron Technology France, tout était informatiquement en place. Le moment venu, Évariste se répandrait en une fraction de seconde.

ITF souffrait néanmoins du manque de scientifiques et d'informaticiens encore nécessaires à la mise en route du projet, le travail à accomplir restant gigantesque, raison pour laquelle la société recrutait sans cesse. La disparition brutale des réseaux et des ordinateurs avait vu l'apparition d'une jeune génération globalement ignorante en termes d'informatique, et il était délicat de faire entrer dans Paris des chercheurs américains, ou de toute autre nationalité, sans éveiller de soupçons.

« Il faut recruter encore. Où en êtes-vous, Kratz ?

— Comme vous le savez, les ingénieurs talentueux se comptent sur les doigts de la main. Toutefois, un élément très... doué, c'est le terme qui lui était venu, s'est présenté. Un certain Élias Parque.

— Rien à signaler ?

— Non. Fichier en règle. Rien de spécial. Hautes études informatiques.

— Vous l'engagez ?

— Oui. Rien ne s'y oppose. »

Witman semblait tenir à continuer sur le sujet.

« Alors, ne tardez pas. La supervision du système concernant les contingents de XS manque de relais intérieur, le rythme est trop lent. Il faut trouver quelqu'un d'inventif, un informaticien qui sache réinjecter les séquences correctes et qui reprennent la main sur l'organisation informatique interne, qui prend trop d'initiatives et dont la sécurité, somme toute, laisse à désirer. Il faut encore affiner le système, détecter les failles. Il ne faudrait pas que nous perdions

le contrôle. Nous aurons vraiment besoin de ces XS face aux armées. »

Puis il se tourna vers Mengis.

« Même si nos fichiers sont à jour, il faudra quand même vérifier pour ce jeune informaticien : adresse, téléphone, etc. Je vous laisse voir ça, Mengis. »

Tous les membres de l'ancien réseau informatique de la sécurité de Paris, dont Mengis faisait partie, s'ils n'avaient pas été replacés à Bruxelles ou ailleurs, travaillaient souterrainement pour la WTC, pour le projet Gateway.

C'est grâce à ce réseau d'informaticiens qu'Iron Technology France possédait la plus grosse source de renseignements existant sur Paris et ceux qui y vivaient. Un homme comme Ronan Ducart, même s'il était officiellement employé par Mengis, et donc étranger à la compagnie de robotique, travaillait indirectement pour la WTC à son insu.

Mengis, en tant qu'assistant du procureur, n'avait pas de compte à rendre à la police et il employait pas mal de ces anciens flics informaticiens.

« Il faudrait donner un nouveau passage... Au fait, Mengis ! Vous pouvez vous en occuper ? Ça énerve beaucoup Legrand que je le devance et j'ai tout intérêt à le mettre sur les dents. »

Mengis, qui jusque-là était resté muet, s'adressa à Witman.

« Vous avez obtenu un plan des passages ?

— Non, et je ne suis pas sûr de jamais l'obtenir. Je me contente pour le moment de semer le trouble. Quand il le faudra, j'irai plus loin. Je les amènerai à forcer tous les passages et à entrer dans Paris.

— Les choses paraissent assez simples lorsque vous en parlez !

— Elles le sont, Mengis ! »

Si quelqu'un dans Paris, excepté Olis, entretenait des relations particulières avec les contrebandiers, c'était bien Mengis ; à la différence qu'il traitait avec les sous-chefs, pas les chefs. Il était en

contact avec les hommes de main des trois contrebandiers, et cela lui valait la primeur de pas mal d'informations, en échange de quelques passe-droits.

Des hommes comme Stot, le Grec ou Selmane entraient parfois dans Paris pour une soirée, deux jours, ou trois, et c'est avec Mengis qu'ils négociaient ces séjours à l'insu de la sécurité de la capitale. Malgré cela, ou à cause de cela, Dale Witman gardait ses plans secrets et ne se confiait pas à Mengis. Il faut croire que personne ne jouait franc-jeu, pas plus Witman que Ducart, qui n'avait visiblement pas jugé nécessaire d'alerter Mengis, son supérieur direct, à propos du coup de fil d'Olis Legrand et de la proposition de sa nièce.

Dale Witman était peut-être en train de sous-estimer l'individualisme forcené qui animait chacun, ayant lui-même effacé toute trace de sa propre personnalité pour servir la cause de Walter Gateway.

Le jour était à peine levé lorsque la sonnerie du téléphone réveilla Harold Quintet en sursaut.

« Allo !

— Oui !

— Élias Parque ?

— Lui-même.

— Bonjour, monsieur Parque. Vous êtes engagés chez ITF. Nous vous attendons demain à quinze heures pour y rencontrer le directeur. Votre rendez-vous sera confirmé par porteur. »

En effet l'instant d'après on toquait à sa porte.

Harold découvrit un messenger vêtu de l'uniforme d'Iron Technologie France – le petit logo sur la manche étant sans équivoque – qui lui tendit une enveloppe et fit aussitôt demi-tour.

On lui demandait de se présenter le lendemain à quinze heures au poste d'ingénieur informatique qui lui avait été attribué suite au test qu'il avait passé avec succès. Olis avait eu le nez fin en organisant l'installation d'Harold dans le studio d'Élias Parque. Il fut tenté de l'appeler, mais il n'était pas certain que la ligne ne fût pas sur écoute. Il s'habilla alors en vitesse afin d'aller jusqu'au DGP et il fut promptement dans la rue.

Le studio d'Élias Parque se trouvant place de la madeleine, il décida de remonter à pied jusqu'à l'avenue d'Iéna. Il s'arrêta rue Royale pour prendre des marrons chauds à un petit vendeur à la sauvette en échange d'une pièce. Il remarqua, dans le reflet d'une vitrine située derrière celui qui lui servait le cornet de marrons, un homme sur le trottoir d'en face qui semblait le regarder.

Il continua sa route en croquant les châtaignes encore fumantes. Le froid était sec.

Il s'engagea sur l'avenue des Champs-Élysées, immense et vide, presque fantomatique.

De rares véhicules slalomaient sur l'avenue pour éviter les trous formés par des blocs de pavés déchaussés. Harold marchait sur les contre-allées, guettant quelque vitrine qui lui permettrait de vérifier si l'homme le suivait réellement. Finalement il se baissa pour resserrer sa chaussure d'une pression sur le talon, les lacets n'ayant plus cours depuis longtemps déjà, et, d'un bref regard jeté par-dessous son bras, il vit que l'homme le suivait toujours.

Il quitta donc l'avenue des Champs-Élysées pour se diriger vers la Seine.

Il décida de se rendre à l'université Descartes, rue des Saints-Pères, où Élias Parque avait suivi son cursus universitaire, afin d'éviter tout soupçon. Il connaissait le directeur, Antony Redick, et n'aurait aucun mal à pénétrer dans le bâtiment d'où il téléphonerait à Olis Legrand.

Ce matin-là, Olis Legrand ne s'était pas levé lorsque le réveil avait sonné. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit et il manquait de courage. Il se sentait abattu et se demandait où tout cela mènerait. Il doutait sérieusement de ses chances, des chances de Paris, des chances du monde, à vrai dire. Un monde dont il ne cernait plus les rouages, un monde qui l'avait dépassé, il le savait. L'intuition profonde du grand changement qui allait se produire ne le quittait pas, sans qu'il fût capable de le décrypter, et cette idée, cette sensation le rongait.

À l'instant où il avait vu Dale Witman la première fois, il comprit que l'homme serait responsable de la chute de Paris, il n'aurait pu expliquer pourquoi, mais c'était un fait certain.

Il dut avoir recours à un verre de whisky pour trouver la force de s'habiller. Il aurait donné cher pour ne pas avoir à subir ces pressentiments qui avaient jalonné sa vie sans jamais lui faire défaut.

Quelque chose en lui l'avertissait toujours avant que les choses n'arrivent, une chose impossible à décrire ou à partager, et qui expliquait en partie sa solitude, l'obligeant à se renfermer sur lui-même et à garder pour lui ces angoisses d'une étrange nature.

Il avait failli se marier, trente ans auparavant, et personne dans son entourage ne comprit à l'époque pourquoi Olis avait dit non au moment de s'engager. Quelque chose le poussa à agir d'une telle façon. Trois mois plus tard, la jeune fille qu'il devait épouser mourut d'une maladie de cœur foudroyante.

La sonnerie du téléphone retentit, sortant brusquement Olis de sa torpeur.

« Allo !

— Olis ! C'est Harold. Je suis embauché. »

Ils décidèrent de se voir le soir même au café de la Trinité.

Comme chaque fois, quelque chose le ramenait, le forçait à continuer, et, cette fois-ci, ce fut Harold.

Lorsqu'il arriva au café de la trinité, Olis fut surpris d'apprendre que Carlo était absent pour la soirée, car l'homme ne quittait que très rarement le café.

Il demanda une table pour trois à Jido qui l'installa dans l'arrière-salle.

Anita arriva aussitôt, embrassant son oncle avec affection.

« Ça va, ma chérie ?

— Oui. Et toi ?

— Ça va. Harold a réussi.

— Bien sûr. Il ne pouvait pas échouer.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Olis, est-ce que tu as la moindre idée du talent qu'il faut pour ridiculiser la planète entière en piratant les systèmes de défense aussi facilement qu'en jouant à une réussite ? »

Elle le laissait sans voix. Anita remarqua les traits fatigués de son oncle.

« Tu as une petite mine.

— Oui. Je n'ai pas beaucoup dormi. »

Harold arriva à cet instant, serra la main d'Olis et un peu maladroitement, après une courte hésitation, prit le parti d'embrasser Anita qui se trouva à peu près aussi gauche que lui. Ils commandèrent une bouteille de vin que Jido tenta de déboucher avec style. Ils trinquèrent ; et, un court instant, le poids de la vie leur parut inexistant.

Olis, pas plus qu'Harold ou Anita, ne savait à quoi mènerait cette infiltration.

Harold les informa du fait qu'il était suivi.

« Vous êtes sûr qu'ils ne vous ont pas suivi jusqu'ici ?

— Oui, je les ai semés à l'université. Ils m'ont vu entrer, mais pas ressortir. L'institut possède beaucoup d'accès.

— En tous cas, ils sont bien en possession d'un fichier informatique à jour et je ne serais pas passé entre les mailles si nous n'avions pas échangé mon identité avec celle de Parque. »

Anita ressentit une certaine fierté. Olis secoua la tête avec impuissance.

« Bon Dieu ! Comment font-ils ? »

— Ça ne me paraît pas très sorcier, Olis ! dit alors Anita. Vous vous souvenez de ce qu'a dit Ducart, tous les ex-informaticiens de la police ont conservé ces fichiers. Ce n'est pas très compliqué de déduire le reste.

— Sans doute, mais dans quel but ? »

Les regards se tournèrent vers Harold, et Olis se sentit à nouveau obligé de le mettre en garde, bien qu'il fût à l'origine même de cette idée d'infiltration.

« Harold, il est encore possible d'arrêter. »

Harold secoua négativement la tête.

« Ils ont visiblement besoin d'informaticiens, j'ignore encore pourquoi, mais plus pour longtemps, et croyez-moi, j'ai bien l'intention de réussir. »

Anita changea de conversation.

« Et pour le poste de Ducart, à Bruxelles ? »

— C'est arrangé.

— Tu ne le disais pas !

— Je l'ai su cet après-midi. »

Jido apporta une sorte de ragoût assorti d'une purée de pommes de terre. Contre toute attente, il annonça du bœuf à la mode.

Olis attendit que Jido se fût éloigné pour continuer.

« Je me charge de Ducart. Il est hors de question que tu prennes de nouveaux risques. »

Elle ne protesta pas, car elle ne pensait plus en réalité qu'à une chose : faire sortir Éthan ; et cette nouvelle obsession l'occupait entièrement.

L'action menée par Olis Legrand ne semblait-elle pas aussi saugrenue que dérisoire. Pourraient-ils à eux trois contrer le grand plan de Gateway dont ils n'avaient par ailleurs aucune idée ?

La soirée passa agréablement, et Olis, qui avait besoin de dormir, prit congé rapidement, laissant seuls les deux jeunes gens.

Plus d'un mois avait passé depuis qu'ils avaient voyagé ensemble, et tout laissait croire que leur destin était lié, d'une façon ou d'une autre. Anita s'inquiétait du fait que dès lors qu'il serait chez ITF, ni Olis ni elle ne pourrait rien faire pour l'aider.

Harold Quintet, lui, ne s'inquiétait nullement et se sentait au contraire galvanisé par cette affaire.

Au même instant, Carlo, Rafid et le Corse étaient ensemble dans la voiture qui les avait pris au nord de l'enceinte de Paris, alors qu'ils étaient en chemin pour le conseil qui aurait lieu dans un stade à moitié détruit, servant plus ou moins de dernier dépôt avant les livraisons dans Paris et sur lequel tout le monde s'était entendu pour la rencontre.

La voix de Carlo interrompit le silence qui régnait depuis qu'ils roulaient.

« Alors, Anton ! »

Le Corse, ignorant que Carlo et Rafid étaient au courant du fait que Dale Witman s'était rendu à Gentilly, ne comprit tout d'abord pas la question.

« Alors, quoi ? »

Carlo, qui était assis à l'avant du véhicule, fit signe à l'homme qui conduisait d'arrêter la voiture.

« Qu'est-ce que tu as à nous dire à propos de la visite de Dale Witman à Gentilly ? »

Un long silence suivit la question. Le Corse, pris de court, ne trouvait rien à répondre.

Rafid sortit un revolver qu'il posa lentement sur la tempe d'Anton Amarotti, armant distinctement le chien.

« On écoute. »

Aucun mensonge ne se présentait à l'esprit du Corse pris en flagrant délit de trahison.

Il semblait que l'option de la vérité fût la seule qu'il puisse prendre, ne disposant pas du temps nécessaire à l'échafaudage d'une autre explication. Il fut donc contraint de parler.

« Witman a insisté pour me voir dehors. Il disait que c'était trop dangereux pour lui qu'on se voie dans Paris.

— Tu l'avais déjà vu à Paris ?

— Oui.

— Pourquoi ? »

Chaque parole lancée par le Corse semblait maintenant peser des tonnes et une certaine peur commençait à paralyser ses muscles.

« Il m'a offert un putain de paquet de fric !

— En échange de quoi ? »

Les aveux du Corse signeraient sans doute son arrêt de mort, aussi Rafid se vit-il contraint de presser un peu plus fort l'arme contre la tempe d'Amarotti pour le forcer à parler.

Le Corse, perdant le contrôle, se mit à crier.

« Pour buter les mecs du Grec au frigo, putain de merde ! Ça vous va comme ça ! »

Carlo saisit le Corse par les cheveux et tout en lui secouant la tête le fit continuer. Amarotti poussait des cris de douleurs.

« Et qu'est-ce qu'il s'est passé à Gentilly ? Qu'est-ce qu'il voulait ? »

Amarotti sanglotait à présent.

« Il a encore filé du fric pour qu'on lance la rumeur sur les Marocains. »

Carlo l'empoignait toujours fortement par les cheveux.

« Et c'est tout ?

— Il voulait un plan des passages. »

Carlo lâcha violemment la tête du Corse en se retournant et murmura pour lui-même : « Espèce de pourriture. »

Rafid continuait de le tenir en joue.

« Et tu as entraîné tes gars là-dedans !

— Ils ne sont que cinq, six avec Stot, et ils ont eu leur part du pognon.

— Tu penserais peut-être qu'ils cracheraient sur le fric. Que leur morale et leur savoir-vivre les en empêcheraient ! C'est ça ? Putain, je ne sais pas ce qui me retient de te buter ! »

Après un long silence ponctué par les sanglots d'Anton Amarotti, Carlo se tourna à nouveau vers la banquette arrière.

« Si quelqu'un décide de te buter, ce ne sera pas nous, Anton. »

Le Corse cessa aussitôt de hoqueter.

« Vous n'allez pas faire ça ! Vous n'allez pas me livrer au conseil ! Vous ne pouvez pas.

— Il fallait penser à ça avant mon vieux. Et les autres seront jugés ce soir, comme toi. »

À choisir, le Corse aurait préféré se faire tuer par Rafid ou bien Carlo.

Il savait que le verdict du simulacre de procès qui allait se jouer serait probablement pour lui l'assurance d'une mort dans d'atroces souffrances.

Un état de fébrilité générale était palpable sous les lueurs vacillantes et incertaines des grandes torches disposées là pour le conseil.

Un cercle avait été formé, et les trois chefs siégeaient côte à côte, entourés par leurs hommes de main respectifs. Une soixantaine d'hommes, répartis de façon égale selon les clans, étaient présents,

barbus et sales. Leur puanteur avait envahi l'espace, et une sorte de brouhaha inaudible résonnait dans l'enceinte du bâtiment.

Des éclats de lumière jaillissaient çà et là, se reflétant sur les nombreuses lames et autres couteaux dont ils étaient tous munis.

Rafid tira un coup de feu, et le silence fut instantané.

Carlo prit la parole.

« Salut à tous ! Le temps est venu de régler la situation de confusion dans laquelle nous nous trouvons depuis l'assassinat des hommes du Grec, la suspension puis la reprise des livraisons. Nous sommes réunis ce soir pour juger un crime commis par plusieurs d'entre nous contre nous, et dont la sentence vous appartient. Je vous demanderais le plus grand calme. La décision sera prise par un vote à main levée selon nos lois. Une fois la sanction rendue, cette affaire sera une chose réglée pour toujours, et nous nous efforcerons de faire en sorte que les choses continuent de marcher comme elles ont toujours marché. »

Caché sous des gradins, Éthan, qui était venu en cachette, observait la scène à l'abri des regards.

Il entendit Carlo dire que le Corse avait monnayé le meurtre des hommes du Grec et lancé la rumeur contre les Marocains.

« Maintenant, Stot, dis-nous qui tu as envoyé là-bas. »

Il ne répondait pas.

Lok se mit soudain à courir. Il fut rapidement rattrapé.

On le jeta par terre devant les trois contrebandiers et les hommes crachèrent sur lui.

« Qui d'autre ? »

Les quatre hommes de Stot s'avancèrent comprenant qu'il leur serait impossible de fuir.

Ils tentèrent d'argumenter.

« Qu'est-ce que vous auriez fait vous si Selmane ou le Grec vous avait donné cet ordre ? Et si un flic vous donnait plus de pognon que vous n'en avez jamais vu, vous seriez resté là, à ne rien faire ? »

On les fit rapidement taire.

« Peu importe ce que les autres auraient fait. Il s'agit de vous, de Stot, et du Corse. Vous allez être jugé et rendre compte de vos actes. Nous avons nos règles et vous les connaissez. Nous ne touchons jamais aux membres des clans. Nous ne nous tuons pas entre nous et c'est à cela que nous devons notre survie. C'est à cette loi que vous devez la vie. Sans cela, jamais nous n'aurions tenu. »

Selon les règles des clans, plusieurs sentences pouvaient s'appliquer. La mise à mort par arme, par le feu ou par décapitation, ou le bannissement des clans.

Il fut décidé que Carlo et Rafid veilleraient sur le clan du Corse, prenant en charge l'organisation des livraisons. Un chef serait désigné pour remplacer Stot.

La mise à mort immédiate et par le feu fut décidée à l'unanimité pour le Corse ; la mise à mort immédiate par arme pour Stot ; et le bannissement pour ses hommes de main qui seraient donc voués à vivre parmi les hordes, sans espoir de refuge dans aucun des trois clans.

Des hommes entassaient déjà des gradins et du bois pour alimenter l'énorme brasier dans lequel on jetterait le Corse. Le Grec se porta volontaire pour abattre Stot.

De hautes flammes s'élevèrent.

Elles brillaient dans les yeux d'Éthan toujours caché sous les gradins.

Il sursauta lorsque la balle traversa la tête de Stot, et les cris d'effroi et de douleur du Corse, jeté pieds et poings liés dans le feu, s'inscrivirent à jamais dans sa mémoire.

L'endroit fut rapidement déserté après les exécutions. Le brasier finissait de brûler, et l'on ne distinguait même plus la silhouette calcinée du Corse. Éthan l'avait regardé disparaître peu à peu. Il n'avait pas fallu plus d'une heure et demie pour que toute trace du

corps ait disparu. Il s'était approché pour se réchauffer aux flammes faiblissantes du feu.

Bien que personne ne lui eut appris à prier, il pria de toutes ses forces pour qu'Anita, cette jeune fille qui avait surgi de l'obscurité, le sorte à jamais de ce monde.

Au même instant, Miro Shander, installé dans l'un des confortables fauteuils de sa chambre, en était à son troisième verre de porto, alcool qu'il appréciait particulièrement.

Seule la lampe mappemonde nappait la pièce d'un faible halo orange, nul autre éclairage n'étant utilisé. Il prit un cigare dans une élégante boîte en acajou sur laquelle on pouvait lire l'inscription : *Gurkha Cigars, réserve de Sa Majesté.*

Il regarda sa montre qui marquait minuit et composa alors un numéro sur son téléphone portable.

« Allo ! Mohamed !

— Miro. Comment allez-vous ?

— J'ai un problème, cher Mohamed ! Il faut que j'avance mon départ. »

La liaison avec Mohamed Ben Zayed, son beau-père, basé à Abou Dhabi, semblait parfaite, et le ton employé laissait transparaître une certaine intimité.

« Je crains que les choses ne tournent mal ici pour moi, Mohamed. Je suis sur un champ de mines. Ils ont envoyé un homme du nom de Witman. C'est le bras armé de Lena Gateway et il est en train de mettre son nez là où il ne devrait pas.

— Mais vous ne craignez rien de la part de ce Witman ! Vous êtes, ou plutôt, ils croient que vous êtes avec eux, non ?

— Cet homme est au courant du contrat que j'ai passé avec la WTC, il était présent. Mais il ignore que je suis à la tête de la contrebande. S'il l'apprend, son seul but sera de me traquer pour que je lui livre tous les passages, c'est ce qu'il cherche, c'est ce dont il a

besoin. Sa couverture est au point, et tout le monde ici pense avoir affaire à un inspecteur du service secret européen.

— Je comprends votre méfiance.

— Écoutez, Mohamed, vous savez tout comme moi que je suis au courant de la supercherie de cette guerre et que je prépare mon évasion depuis longtemps. À la minute même où Witman découvrira mon activité, ma vie sera en danger. De plus, il sait très bien qu'il me suffirait d'un simple appel au président Imbert pour dévoiler à l'Europe qu'elle n'est qu'un pantin au service du projet Gateway et que cette guerre est un leurre. Est-ce que vous comprenez la situation ? »

Un silence de quelques secondes succéda aux paroles.

La fumée du cigare s'évanouissait dans la pénombre dès lors qu'elle sortait du faible faisceau de la lampe.

« Cela ne vous protège-t-il pas, au contraire ?

— Je préfère ne pas prendre de risque... Il est possible qu'en un instant ma disparition devienne une priorité pour la WTC.

— Je vois... Vous avez peut-être raison. D'autant plus que les choses semblent s'accélérer. Un contrat circule ici. La compagnie semble près du but en ce qui concerne Paris, alors soyez prudent. »

Miro Shander avait sans doute raison. La découverte de son activité illicite ferait de lui une cible pour Dale Witman, dont la volonté de trouver tous les passages était implacable, et, de plus, elle fournirait un excellent alibi pour l'éliminer. La compagnie avait acheté au début de la guerre la complicité de Shander, ayant besoin d'un allié stratégique au sein du gouvernement afin s'assurer qu'aucune faille ne vienne dévoiler le plan. L'époque ayant changé, peut-être devenait-il compromettant pour la compagnie ? Et, dans ce cas, rien ne les empêchait de le tuer, raison de plus pour fuir au plus vite.

« Comment vont Aayala et ma fille ?

— Pour le mieux, Miro. Elles seront heureuses d'apprendre que vous serez réunis plus rapidement que prévu. Tenez-moi informer de la date. Je vous enverrai le jet.

— Merci, Mohamed ! À bientôt. Embrassez-les pour moi. »

En ces temps incertains, la situation de Miro Shander, ministre de l'Intérieur, se trouvait fragile, et la venue de Dale Witman accélérât le projet d'évasion qu'il élaborait depuis longtemps déjà. Il lui tardait de quitter tout cela et de rejoindre sa femme et sa fille, qui depuis le début de la guerre résidaient à Abou Dhabi. Shander avait amassé une fortune colossale, en grande partie grâce à la contrebande, l'autre partie étant constituée des salaires versés par la WTC en échange de son silence. Il excellait dans l'art du mensonge et de la manipulation, mais ses velléités de pouvoir s'étant largement amenuisées avec le temps, son seul vœu était désormais de vivre une vie tranquille et prospère auprès de sa famille. Il craignait également que la situation générée par Dale Witman dans ce monde de la contrebande ne pousse Carlo ou Rafid à rompre l'accord passé, pour leur propre survie.

Il s'assurerait que cela n'arrive pas en leur laissant tout.

Mais paradoxalement ce qu'il espérait au fond, et il n'avait pas hésité à compromettre son propre fils, c'était la réussite d'Olis Legrand. Qu'enfin la mascarade soit levée, sans mesurer le réel danger qu'encouraient tous ceux qui participeraient à une telle entreprise.

Il projeta donc son départ au plus tôt.

Une aurore glaciale déployait sa morsure sur la ville encore immobile.

Olis gara son véhicule boulevard de Grenelle, au pied de l'immeuble de Ronan Ducart, et s'engouffra sous le porche.

Le ciel rougi par la naissance de l'aube semblait s'écraser sur l'imposante masse de métal du métro aérien, rendue incandescente.

Il grimpa les marches jusqu'au quatrième étage avec peine et reprit son souffle avant de frapper.

Ronan Ducart le fit entrer dans son appartement.

« Ravi de vous revoir, monsieur Legrand ! »

Olis ne lui retourna pas la politesse dont l'ironie ne lui avait pas échappé.

« Asseyez-vous. Un café ?

— Oui, merci. »

Olis prit place dans le petit canapé en velours beige, passablement usé. Ducart disparut un instant dans la cuisine.

Il avisa l'ordinateur dont lui avait parlé Anita.

L'ex-inspecteur ne tarda pas à revenir avec une tasse et s'assit sur le fauteuil assorti au canapé, face au chef de district.

La conversation tardait à commencer et un silence pesant, que seul venait troubler les petites gorgées de café avalées par Olis, envahissait le modeste appartement à la décoration désuète.

Olis posa enfin la tasse en se raclant la gorge.

Le chantage auquel il avait dû céder le mettait mal à l'aise.

« Eh bien, monsieur Ducart, j'ai accédé à votre requête. Un poste vacant vous attend au Parlement européen.

— Je vous remercie ou plutôt je remercie votre nièce. Sans elle vous ne seriez pas ici, il me semble ! »

Ducart ne se sentait nullement redevable, considérant qu'il ne s'agissait là que d'un dû.

« Effectivement, et croyez que j'aurais préféré qu'elle ne vous rencontre jamais. Quoi qu'il en soit, ce poste n'est à vous que si vous me fournissez les renseignements dont j'ai besoin, je pense que cela est clair. »

Ducart se contenta de sourire. Olis sortit la photo de sa poche et la tendit à Ducart.

« Votre nièce me l'a déjà montrée. »

Olis attendait une réponse rapide, aussi pressa-t-il Ducart de continuer.

« Et ? »

— Eh bien, comme elle a dû vous le dire, chaque document entré dans les ordinateurs de la sécurité est codé, et dans ce code se trouve l'identité de celui qui a entré le document.

— Oui, elle m'a effectivement relaté ce fait.

— La photo ne me sert à rien, le code se trouve dans les fichiers informatiques.

— Et donc ? »

Ducart se leva.

« Et donc j'ai besoin du nom de l'homme. Votre nièce a bien dû entrer une lettre ou un nom dans le fichier pour tomber sur cette photo ! »

Il s'installa face à son ordinateur. Olis dut se résoudre à donner cette information.

« Dale Witman. »

Ducart pianota un court instant, puis, après quelques manipulations, il obtint l'information qu'il cherchait, et une chose l'immobilisa quelques secondes, assez longtemps pour pousser Olis à se lever et à venir près de lui.

« Alors ? »

Mais il ne laissa rien paraître.

« J'ai trouvé ce que vous cherchez. »

Il imprima la page qu'il tendit à Olis.

« Voici le nom de celui qui a entré cette photo. »

Sur le papier était inscrit : *David Mengis, code 3220. 15 novembre 2050.*

Olis se remémora instantanément ce que lui avait dit Griffith à la préfecture à propos de la proximité entre Witman et Mengis.

Il restait cloué sur place, plongé dans une intense réflexion, essayant de relier les choses sans y parvenir. Pas même une ébauche. Cette révélation avait troublé les deux hommes, mais pas pour les mêmes raisons. Ducart, qui ne connaissait pas Witman, éprouva un étrange sentiment en découvrant que son supérieur avait un jour été mêlé de près ou de loin à la famille Gateway, car ce nom était craint comme la peste dans le monde de l'informatique plus que n'importe où ailleurs. Beaucoup pensaient que la WTC avait organisé à dessein l'arrêt de la connexion mondiale, brisant ainsi la vie de milliers de gens qui vivaient grâce à la connexion en général, et plongeant le monde dans la plus grande obscurité. Ce sont majoritairement ces mêmes gens qui pensaient que Walter Gateway créerait une intelligence artificielle qui supprimerait à jamais toute liberté individuelle, quelle qu'elle soit.

Peut-être étaient-ils les mieux placés pour appréhender une telle chose.

Il y avait dans la situation une certaine dérision, Olis ignorant que Ducart travaillait pour Mengis, et Ducart ignorant que Mengis travaillait pour Witman.

Olis plia la feuille et la glissa dans sa poche.

« Bien Ducart. Tous les documents nécessaires à votre nouvelle fonction seront à disposition au DGP dans une semaine. Passez, il y a quelques formalités à remplir. »

Olis se dirigea vers la porte sans rien ajouter. Ducart le regarda prendre les escaliers.

Il faillit lui parler, mais il s'abstint et referma la porte du triste appartement du boulevard de Grenelle, qui n'était déjà plus pour lui qu'un mauvais souvenir.

Le jour était maintenant levé et le rougeolement du ciel avait disparu, laissant la place à une lumière grise venue avec un vent glacé, de ceux qui pénètrent jusque dans les os et paralysent l'esprit.

Olis retourna au DGP.

Sylvie n'était pas encore là. La chaleur ambiante redonna peu à peu vie à ses pensées.

Ce qui le tracassait, plus que de savoir que Mengis avait pris cette photo, était de savoir qui en avait donné l'ordre.

Mengis, dix ans auparavant, n'était qu'un lieutenant de police travaillant au service informatique de la sécurité, et, en pensant cela, il réalisa en même temps qu'il n'y avait donc aucune raison logique pour qu'il ait été envoyé pour une mission de surveillance, ou pour autre chose.

Il en était en fin de compte toujours au même point.

Il n'avait guère d'autre solution que de parler à Mengis, amicalement.

Ils ne se fréquentaient pas, et il l'avait en tout et pour tout croisé deux fois à la préfecture en quinze ans. La fonction d'assistant du procureur que Mengis occupait depuis sept ans lui conférait une certaine autorité, et ce, dans un domaine qui n'entrait pas dans le champ de compétence professionnelle d'Olis.

La justice et la sécurité étaient deux choses bien distinctes, et il n'existait aucune interaction entre les deux ministères.

Le téléphone sonna.

« Oui, c'est moi... Ah, bonjour, Bench !

— C'est juste pour vous dire que Witman n'est pas sorti ce matin. Il quitte rarement son appartement plus tard que six heures et demie, et il est neuf heures.

— Bien. Merci, Bench !

— Écoutez, Chef, je vous appelle surtout pour vous dire que je rentre me reposer. Je fais un *break*. Trouvez quelqu'un pendant deux jours. Moi, je ne peux plus là, je suis au maximum. J'espère que vous comprenez.

— Bien sûr, Bench. Reposez-vous. Appelez-moi dans deux jours. »

Il raccrocha. Olis savait pertinemment qu'il exagérait avec Bench, aussi lui avait-il accordé ces deux jours de repos sans contester. Le jeune lieutenant n'avait cessé de réclamer quelqu'un d'autre avec lui sur cette filature afin d'opérer un relais, mais Olis s'y refusait.

Sylvie arriva, bientôt suivie d'Anita.

La jeune fille interrogea aussitôt son oncle :

« Alors, tu l'as vu ?

— Oui.

— Tu as appris des choses intéressantes ?

— Moyennement. Je sais qui a pris cette photo, c'est Mengis, l'assistant du procureur. Il n'était que simple lieutenant, à l'époque.

— Et c'est tout ?

— Oui.

— Mais pourquoi a-t-on chargé un officier de police informatique de faire cette photo ? »

Il adressa un geste d'ignorance à Anita, et ils restèrent tous les deux muets un instant, dans un silence empreint de déception.

« Il y a quand même quelque chose que tu pourrais faire, Anita.

— Quoi ?

— Aller à la bibliothèque publique consulter les archives de presse du 15 novembre 2050. Il y a peut-être quelque chose. Je t'avoue que je ne sais pas. »

La jeune fille se leva aussitôt, prête à bondir.

« Je suis partie. »

Elle remit le gilet chauffant que lui avait payé Olis et qui n'était pas un luxe, la froideur de l'hiver avançant un peu plus chaque jour.

« Demande à Sylvie un laissez-passer du DGP, ça facilitera les choses. Je vais demander à Thibaut de t'accompagner. »

La jeune fille, déjà dans le hall, revint sur ses pas.

« Olis, je peux très bien aller toute seule à la biblio... »

Il la coupa.

« C'est non négociable. »

Elle s'assit alors face à Sylvie, un peu agacée, pour attendre le jeune garçon de courses.

Thibaut Lorry, coiffé de son éternelle casquette des Yankees, ne tarda pas à se présenter ; et ils partirent tous deux à bicyclette vers le centre Beaubourg, où se trouvait la plus importante bibliothèque d'archives de Paris à ce moment-là.

L'austérité du studio dans lequel était logé Witman le laissait indifférent, et il ne s'étendait que rarement sur le petit lit à une place installé dans un coin de la pièce.

Aucun signe de vie ne se présentait au regard, que ce fût dans la pièce principale ou dans la cuisine. Un endroit inhabité n'aurait pas eu un autre aspect.

Il était assis et regardait son téléphone portable chaque seconde, semblant guetter un appel. La sonnerie retentit enfin.

« Lena !

— Dale ! Ça passe enfin ! »

Elle avait tenté de joindre Dale Witman à plusieurs reprises depuis le matin et la communication était sans cesse coupée, mais il avait déjà compris qu'elle s'était mise en tête de venir à Paris.

« Où es-tu ?

— À l'aéroport de Dubaï.

— Lena, je t'interdis de venir.

— Que tu le veuilles ou non, je serai à Orly ce soir.

— Tu risques de tout compromettre. Nous ne pouvons pas nous rencontrer ici, tu le sais très bien.

— Je viens à Paris. J'ai besoin de te voir. »

Dale Witman savait qu'il ne pourrait pas l'en empêcher. Personne mieux que lui ne connaissait la jeune femme, et dans cet attachement se trouvait certainement l'une des failles du plan mis en œuvre par Walter Gateway. L'amour représentait une zone dangereuse,

incontrôlable, non prévisible, et toute la science du monde n'y changeait rien.

Depuis son arrivée en Europe, un mois auparavant, Lena n'avait que cela en tête. Être avec Dale.

« Tu te rends compte des conséquences que cela pourrait avoir !

— Ne me dis pas que tu n'es pas en mesure de venir à Orly sans que tout Paris soit au courant !

— Je ne contrôle pas les autorités ici, et ma présence à l'aéroport ne peut pas passer inaperçue. Retourne à Bruxelles, et je viendrai te voir là-bas, c'est beaucoup moins risqué.

— Je m'en fous Dale, je suis fatiguée de tout ça. J'ai besoin de te voir... »

Elle changea soudain de ton, plus agressive.

« Tu sais, Dale, il me suffit de claquer des doigts, et terminé Évariste, terminé tout le cirque ! »

Il décida alors de clore là toute tergiversation.

« Très bien. Je serai là. »

Il téléphona aussitôt à Mengis afin de prévoir le moyen le plus discret pour sa visite à l'aéroport.

Il fut décidé qu'il irait dans une voiture de l'armée, accompagné d'un soldat.

Mengis s'occupa donc d'une rencontre secrète à l'aéroport, dans une pièce où Lena et lui seraient conduits séparément. L'assistant du procureur avait ce genre de possibilités, celles de contourner le pouvoir et l'armée, de créer des sas, de faire qu'une telle rencontre soit possible dans le plus grand isolement avec un minimum de témoins, en l'occurrence deux soldats qui ne se croiseraient pas, le soldat accompagnant Witman ignorant son identité, idem pour celui qui escorterait Lena.

Aucun responsable gradé ne serait sur le terrain pour voir qui rencontrait qui. Les ordres furent donnés précisément par téléphone. Du travail propre.

L'après-midi étendait sa pâleur, et Bench était allongé sur son lit.

Il fumait, profitant visiblement de l'instant. Il jeta un œil à sa montre, Kayla ne tarderait plus. Elle finissait à treize heures le jeudi. Il ne se lèverait pas, ne ferait pas semblant d'être en pleine activité alors qu'il paraissait avec délectation. Il n'était pas homme à tricher et il n'éprouvait aucune honte alors qu'il en était à près d'un mois et demi de filature non-stop.

Kayla ne tarda pas.

Elle vint aussitôt s'allonger près de lui.

« C'est bien quand je rentre et que tu es là ! »

Il caressait ses cheveux.

« Oui. Et je serai là aujourd'hui... cette nuit... et demain, toute la journée... et encore demain, toute la nuit... »

Le sourire de Kayla était sans équivoque.

« Je vais peut-être attraper une petite grippe. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Les relations physiques étaient essentielles à leur couple. Elles en établissaient même clairement les fondations. C'était un processus à la fois inconscient et évident, ces deux notions, finalement, ne s'opposant pas. Les choses s'étaient passées à la façon d'une combinaison qui ouvre un coffre, et elles surfaient sur l'infini de ces deux désirs unis en un seul, se renouvelant à chaque instant d'eux-mêmes.

Ils s'assoupirent un instant, enlacés l'un dans l'autre.

Un peu plus tard, lorsqu'ils sortirent de cet engourdissement, leur regard avait la lourdeur du sommeil volé au jour. Un de ces moments où il ferait bon disparaître, comme ça, d'un coup, sans traces ni violences. Un de ces instants où tout mouvement est mal venu, où l'immobilité et le silence s'imposent, souverains, souterrainement agités de cauchemars ancestraux dont la force paralyse chaque muscle du corps.

Au bout d'un long moment, la voix de Kayla vint les rappeler à la vie.

« Je ne sais pas quoi faire !

— À propos de ?

— À propos d'Iron Technology France. »

Bench se redressa vigoureusement.

« Comment ça, à propos d'Iron Technology France ?

— C'est la deuxième fois qu'ils me contactent.

— Qu'est-ce qu'ils te veulent ?

— M'offrir un poste, apparemment. »

Bench s'assit franchement.

« Et qu'est-ce que tu en penses ?

— Je t'avoue que je suis flattée, mais je ne veux pas me lier à ces gens-là, tu le sais. Je suis contre cette robotisation de la science et de la connaissance. »

Bench, peu enclin à dissenter sur la vie en général, était néanmoins d'accord avec Kayla sur les intentions peu louables de l'industrie robotique, et même s'il n'avait bénéficié d'aucune instruction à ce sujet, il se fiait à son intuition. Toutefois, pour la première fois, il se décida à lui en dire plus concernant ses activités.

« Reste bien sur tes gardes, il se passe quelque chose avec cette compagnie.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien, je ne suis pas censé te le dire, mais ça fait un mois et demi que je file un inspecteur du renseignement européen qui est apparemment lié à eux.

— Un agent du renseignement européen ?

— Oui. Je ne sais pas au juste pourquoi, mais Olis Legrand a l'air de penser qu'il se passe quelque chose de grave. Alors, sois prudente en ce qui concerne Iron Technologie France. »

Le bureau d'Owen Kratz baignait dans une douceur agréable.

Il avait déroulé devant lui un clavier d'ordinateur fin comme une feuille de papier et relié au gigantesque réseau de la WTC, forçant l'admiration d'Harold Quintet, bien qu'il n'en laissât rien paraître.

« Nous travaillons sur un logiciel capable de détecter l'altération des séquences au démarrage, un gigantesque travail de sécurisation, comme vous pouvez l'imaginer. Toutefois, nous n'atteignons pas l'intégrité maximale, et c'est la raison pour laquelle vous vous trouvez en face de moi aujourd'hui.

— De quel genre de machines s'agit-il ?

— Peu importe les machines. Ce que nous attendons de vous, c'est la sécurisation totale du logiciel Firelance. Vous aurez accès au code source, c'est tout ce dont a besoin un programmeur, non ? »

Officiellement, la compétence d'Élias Parque ne s'étendait pas au-delà de l'informatique, et le monde de la robotique à proprement parler n'entrait pas dans ses compétences, aussi Owen Kratz, bien qu'il ignorât à qui il avait affaire, positionna-t-il clairement les choses en délimitant le travail que l'on attendait de lui.

« Pourrais-je échanger avec d'autres programmeurs ?

— Je crains que non. Je serai votre unique interlocuteur, monsieur Parque, et croyez que mes connaissances en ce domaine sont au moins aussi étendues que les vôtres. Vous aurez par ailleurs besoin de moi pas plus tard que maintenant pour être initié à nos ordinateurs. Suivez-moi, je vais vous conduire à votre espace de travail. »

La WTC, à la pointe de l'interaction Homme-Machine, avait développé l'utilisation de la technologie informatique en se concentrant sur les interfaces entre les utilisateurs et les ordinateurs, donnant ainsi naissance à une nouvelle génération d'instruments tactiles et ubiquitaires.

Harold, même s'il connaissait en théorie l'existence de tels ordinateurs, eut le souffle coupé en pénétrant dans la pièce où l'avait

conduit Owen Kratz. De la pénombre totale émergeait un écran translucide aux proportions impressionnantes. Il eût été impossible pour un enfant d'en atteindre le haut. On s'en servait debout.

Kratz approcha d'une console. Une multitude de points lumineux apparurent sur l'écran formant des groupes de chiffres, et la lueur se fit plus vive.

Le directeur d'ITF chaussa un gant et se mit à toucher l'écran, faisant défiler, glisser, apparaître, disparaître toutes les informations à son gré, avec une étonnante aisance.

Il ne fallut pas plus d'une demi-heure à Harold Quintet pour être familiarisé avec le procédé, cette science étant génétiquement inscrite en lui, et Owen Kratz eut du mal à cacher un certain étonnement.

« Impressionnant, monsieur Parque... Je vous laisse. Vous avez tout ce qu'il vous faut, je crois. N'hésitez pas à faire appel à moi. Nous nous verrons plus tard. »

Il laissa Harold seul face à ce que l'on pourrait qualifier de nouveau jouet, et le jeune hacker s'immergea au cœur du logiciel Firelance, destiné au bon fonctionnement des XS, qui n'étaient rien de moins que des robots de combat.

Une certaine perplexité semblait habiter Owen Kratz, revenu à son bureau.

Il exerça une légère pression sur son clavier.

« Appelez-moi Mengis, s'il vous plaît ! »

La voix d'une secrétaire s'éleva dans l'air, sans que l'on pût distinguer d'où elle provenait.

« Bien, monsieur. »

Il ne fallut pas longtemps pour que la voix retentisse à nouveau.

« Je vous le passe, monsieur.

— Allo, Mengis, c'est Kratz !

— Ah, bonjour, Kratz.

— Bonjour. Dites-moi, je voulais savoir si l'enquête sur ce jeune informaticien Élias Parque avait donné quelque chose.

— Rien de spécial. Habite bien à l'adresse indiquée, pas de déplacements suspects, passe beaucoup de temps à l'université Descartes. Pourquoi ?

— Pour rien, comme ça. J'aime bien savoir qui j'engage. Merci, Mengis. »

Il pressa à nouveau son clavier.

« Oui, monsieur !

— Appelez-moi Redick, à l'université Descartes.

— Bien, monsieur. »

Quelques secondes plus tard, la voix de la secrétaire s'éleva à nouveau.

« Je vous le passe, monsieur.

— Allo !

— Allo ! Bonjour, monsieur Redick, c'est Owen Kratz.

— Bonjour, monsieur Kratz, que puis-je faire pour vous ? »

Le ton du recteur de l'université était poli, mais froid.

« Je vous contacte à propos de l'un de vos étudiants : Élias Parque.

— Oui. Que désirez-vous savoir ?

— Eh bien, le considérez-vous comme un élève particulièrement doué ? »

Une certaine réticence transparut dans la réponse de Redick.

« Que voulez-vous dire par là ?

— S'est-il distingué d'une façon particulière au cours de ses études ?

— Écoutez, monsieur Kratz, si vous êtes encore en quête d'un petit génie informatique, je ne pense pas qu'Élias Parque soit votre homme ! Néanmoins, je ne suis pas habilité à donner ce genre d'informations, aussi vous demanderais-je d'arrêter là votre investigation.

— Bien sûr, monsieur Redick, je comprends. Je vous remercie. Au revoir. »

Antony Redick raccrocha l'antique combiné de téléphone qui contrastait avec la haute technologie dont jouissait Owen Kratz. Contrairement aux idées reçues concernant le poste de recteur, généralement attribué à des personnes jouissant d'une certaine expérience et d'un certain âge, Antony Redick était jeune.

À quarante ans à peine, il dirigeait non seulement l'université, mais également le programme de recherche en matière de polymères, l'un des plus pertinents en Europe, et Kratz l'avait déjà contacté quelque temps auparavant concernant Kayla Kumba.

C'est en toute innocence que Redick avait répondu à Owen Kratz à propos de Parque, ignorant tout de cet échange d'identité et incapable d'établir un lien entre cet événement et Harold Quintet, leur relation n'ayant par ailleurs rien de professionnel.

On aurait pu dire qu'Antony Redick était un admirateur d'Harold Quintet.

Lui-même informaticien, il avait pu mesurer tout le génie dont avait fait preuve le jeune homme en ridiculisant comme il l'avait fait la cyberdéfense du pays.

Il l'avait en outre rencontré lors d'un voyage à Lyon et lors d'une soirée organisée par le puissant syndicat des informaticiens, réduit à néant depuis, avec lequel Harold Quintet se trouvait officieusement lié. Harold Quintet était en quelque sorte, dans ce milieu très fermé, l'enfant terrible, celui avec qui l'on n'ose s'afficher, mais à qui l'on voue la plus grande admiration.

Il représentait un contrepoids, l'assurance d'une certaine justice, d'une certaine liberté d'action. Redick et Harold se retrouvaient largement sur ces valeurs de liberté, aussi fut-il heureux quand il reçut la visite d'Harold Quintet à l'université.

Pour l'heure, il fit chercher Élias Parque afin de le tenir au courant de l'appel de Kratz.

La compétence d'Owen Kratz dans le domaine de l'informatique était supérieure et un élément tel qu'Élias Parque ne pouvait le laisser indifférent, comme il n'eût pu laisser indifférent n'importe quel professeur d'université, aussi se demandait-il pourquoi rien ne l'avait particulièrement distingué lors de ses études.

Il fit rappeler Mengis.

« Mengis, j'ai un service à vous demander.

— Oui !

— Pouvez-vous creuser un peu les choses en ce qui concerne Élias Parque ?

— Vous paraissez préoccupé.

— Comme je vous l'ai dit, j'aime savoir qui j'engage, et il se trouve que j'ai besoin d'en savoir un peu plus.

— Bien.

— Merci, Mengis. »

David Mengis, corvéable à merci pour le compte de la WTC, était loin de s'en plaindre, il y trouvait largement son compte.

Aucune parole ne fut échangée entre Dale et le soldat qui l'escortait à l'aéroport.

Mengis avait donné des ordres pour qu'il soit pris en charge à l'ouverture sud de Paris, afin d'emprunter l'autoroute jusqu'à Orly, et Witman put observer une fois de plus l'étanchéité parfaite de la ville.

La nuit était tombée, et les phares du véhicule éclairaient le bitume, seule source lumineuse dans l'immensité noire. Les banlieues de Paris, jadis surpeuplées, s'étaient éteintes avec la guerre et aucune énergie ne venait plus les alimenter. Nul horizon ne se présentait donc au regard. Quelques feux, minuscules dans le lointain.

À Paris, seul l'aéroport d'Orly était resté, clôturé sur des dizaines de kilomètres carrés par de hauts grillages au sommet desquels s'étendent de grands rouleaux de fils de fer barbelés, ondulant tel un serpent d'acier, placés là pour déchirer profondément les chairs.

Dix minutes plus tard, le véhicule passa un premier contrôle. Il en fallut encore six avant que la voiture ne s'engouffre dans le parking souterrain de l'aéroport entièrement désert.

« Nous sommes arrivés, monsieur. Je vais vous conduire au point de rendez-vous. »

Witman suivit le soldat. Ils empruntèrent un ascenseur, un couloir, puis le soldat ouvrit une porte, invitant Witman à entrer. Lorsqu'il eut pénétré à l'intérieur, le soldat referma la porte et resta en faction à l'extérieur.

La pièce n'était meublée que de quelques banquettes dont la couleur mauve était pour le moins surprenante. Un éclairage tamisé conférait malgré tout à l'endroit une certaine intimité.

Lena parut quelques minutes plus tard, introduite par une porte opposée à celle qu'avait emprunté Witman. Elle avança doucement vers lui. Elle portait ses lunettes noires.

Sans doute attendait-elle un geste, mais il n'en fut rien.

Elle se serra contre lui et posa sa tête sur l'épaule de l'homme que pas un tressaillement n'animait.

« Dale ! »

Il ne répondit rien.

« Tu es fâché ? »

— Ne sois pas ridicule. Tu n'es plus une petite fille que l'on gronde.

— J'avais besoin de te voir, Dale.

— Eh bien, tu me vois. »

Elle se détacha de lui, blessée.

« J'ai parfois l'impression que tu ne m'aimes pas.

— Tu sais bien que c'est faux. »

Dale fit un effort et emprunta un ton plus doux.

« Écoute, ma chérie, il n'y en a plus pour longtemps. C'est une question de...

— De combien ? De jours, de semaines, de mois ? »

Il la secoua légèrement.

« Enfin, Lena ! Prends-toi ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu ne vois donc pas que nous sommes tout près du but ? Nous avons travaillé toute notre vie pour ça. Et ton père, Lena ! Tu l'oublies ?

— Non, je ne risque pas de l'oublier. »

Elle s'assit sur une banquette mauve, boudeuse.

« Cette guerre n'en finit plus. Elle n'en finit plus de nous séparer. Reviens avec moi, retournons à San Francisco. Tu peux très bien te faire remplacer à Paris, quelqu'un d'autre peut faire ce que tu fais.

— Si c'était le cas, je ne serais pas là.

— Et qu'est-ce qui fait que seul Dale Witman peut dégoter quelques trous dans de vieilles murailles ? Tu peux me le dire ?

— Il ne s'agit pas de dégoter quelques trous, tu le sais très bien. Paris doit être éliminée, c'est un facteur déterminant dont dépend le succès d'Évariste. Nous n'avons droit à aucun repos avant que cela ne soit accompli, Lena. Il reste beaucoup de choses à mettre en place, nous ne sommes pas au point. Penses-tu que n'importe qui puisse diriger les opérations et tout mener de front ? »

Dale fixait la jeune femme.

« Dis-le-moi. Est-ce que tu penses que quelqu'un d'autre que moi puisse tout mener de front ? »

Elle savait que Dale avait raison.

Le tourbillon du projet Gateway avait pris un tout autre aspect à la mort de son père, la projetant en première ligne face au monde, et si son père lui avait donné toutes les connaissances et les armes nécessaires, la surprotection dont il avait fait preuve à son égard desservait profondément l'entreprise. La sensation de solitude

qu'elle éprouvait ne pouvait être consolée que par Dale, auprès duquel elle avait toujours vécu et avec qui elle devait vivre toujours.

Quant à lui, il avait tout appris du père de Lena et représentait bien plus qu'un simple assistant. Il était la mémoire vivante du génie scientifique et des travaux de Gateway, sa prolongation même, son incarnation. Il comblait entièrement le vide laissé par le chercheur, assurant la continuité de l'entreprise, seul garant de la bonne marche des choses.

La mort de Gateway n'avait rien changé pour Dale Witman dont le seul but était l'avènement d'Évariste. C'est ce qu'avait souhaité Walter Gateway et ce pour quoi il l'avait formé. Nulle autre considération ne devait être prise en compte.

« Retourne en Amérique. Je te rejoindrai.

— Je ne retournerai pas en Amérique sans toi. Quoi qu'il puisse arriver.

— Eh bien, dans ce cas, il faudra que tu m'attendes à Bruxelles.

— Je pourrais rester ici !

— Trop risqué.

— Pourquoi trop risqué ? Je peux très bien venir à Paris et travailler chez ITF sans que cela soit une affaire d'État ! Je ne suis pas la seule à voyager.

— Trop risqué, parce que tu voudras me voir.

— Bien sûr que je voudrais te voir. »

Le calme de Dale Witman était exemplaire.

« Rien ne me garantit que je ne sois pas sous surveillance. On ne doit établir aucun lien entre moi et la WTC. Je ne pourrais plus agir comme je le fais. J'ai besoin de cette couverture. S'il en était autrement, nous serions ensemble et nous n'aurions pas à nous soucier de tout cela. Dans moins d'une heure, tout Paris sera prévenu de ta présence, et tu n'es pas la bienvenue ici. »

Lena se heurtait continuellement à la logique implacable de Dale, ignorant comme lui que le lien avait déjà été établi par Olis Legrand.

Elle n'était cependant pas prête à renoncer.

« Eh bien, nous ne nous verrons pas. Je serai simplement dans la même ville que toi, et les lignes ne sont pas surchargées au point que nous ne puissions pas nous téléphoner, il me semble ! »

Quel choix avait en réalité Dale Witman ?

Si elle voulait rester, elle resterait. Il était pour le moins habitué aux caprices de la jeune femme. Ils étaient une donnée comme une autre.

« Il nous sera impossible, ou presque, de nous voir Lena, il faut bien que tu comprennes cela. C'est l'unique condition, et j'espère que tu n'en es pas réduite à n'avoir aucune conscience de cette chose-là.

— Je ne suis pas totalement folle, Dale ! »

Il semblait à Lena que la douleur de la séparation serait moins vive si elle se trouvait géographiquement près de lui. Et c'est sincèrement qu'elle s'apprêtait à séjourner dans Paris sans voir Dale. Quelle que fût sa détresse affective, l'embrigadement qu'elle avait subi de la part de son père l'avait forgée, et il n'y avait pour la jeune fille aucun autre espoir d'être libre en dehors d'Évariste. C'était le prix à payer pour être auprès de Dale.

C'est sur cet accord qu'ils se séparèrent.

Le téléphone vint déchirer le silence qui régnait dans la chambre d'Olis Legrand, et il s'éveilla en sursaut.

« Allo ? »

— Monsieur le chef de la sécurité, ici le lieutenant Werth, des forces armées de l'aéroport !

— Qu'y a-t-il ? »

Olis, en plein sommeil dut s'y reprendre à plusieurs fois avant d'atteindre l'interrupteur.

« Mademoiselle Lena Gateway a demandé une autorisation d'entrée sur le territoire. Je suis désolé de vous réveiller, monsieur

Legrand, mais M. Shander m'a demandé de vous tenir informé immédiatement.

— Oui, bien sûr. Vous a-t-elle dit où elle comptait séjourner ?

— Une voiture est en route pour la déposer chez Iron Technology France.

— Naturellement. Bien, je vous remercie, lieutenant. »

Il regarda sa montre : deux heures. Il lui fallut un instant pour mettre ses idées en ordre.

Aucune loi n'empêchait un ressortissant étranger d'entrer dans la capitale, mais il était plutôt rare qu'une telle chose se passe au beau milieu de la nuit et sans qu'il en soit averti au préalable.

La sonnerie du téléphone se fit à nouveau entendre.

« Allo !

— Allo, Olis, c'est Imbert !

— Bonjour, monsieur !

— Bonsoir, vous voulez dire ! On vient de me prévenir de l'entrée de Lena Gateway à Paris. Vous êtes au courant, j'imagine. »

Olis fut surpris de la rapidité avec laquelle Imbert avait été prévenu. Cela ne pouvait être que Shander.

« Oui.

— Tâchez de savoir ce qu'elle vient faire.

— Monsieur le président, vous connaissez comme moi l'étanchéité totale de Iron Technology France. Je crains de n'avoir accès à aucune information, à moins... »

Il s'arrêta un peu tard.

« À moins que quoi ? »

Ce fut là l'occasion pour Olis de mettre Imbert au courant.

« Eh bien, j'ai fait entrer quelqu'un chez ITF.

— ITF ! Vous avez perdu la raison Olis ! Vous êtes sûr de votre coup ? Si cela venait à se savoir, les répercussions pourraient être plus qu'ennuyeuses pour nous.

— Je ne l'ignore pas, monsieur, mais au point où nous en sommes, c'est la seule solution dont je dispose pour faire avancer l'enquête.

— Vous parlez de Witman ?

— Oui, monsieur.

— Je vous le redis, Legrand, soyez extrêmement prudent. Nous ne sommes pas de taille face à la World Technology Corporation. En tous cas, s'il s'avère que Witman est bien lié à cette compagnie, lui et Lena Gateway chercheront sans doute à se rencontrer. Ne le lâchez pas d'un pouce.

— Je ne pense pas, président, qu'ils soient assez bêtes l'un et l'autre pour commettre une telle erreur.

— Sans doute. En tout cas, surveillez-le de près. Les gens ne sont pas infaillibles. La situation est tendue ici, Legrand, je ne vous le cache pas. Nous sommes quelques-uns à vouloir mettre un terme à cette guerre au Moyen-Orient et à penser que c'est sur nos territoires que nous aurions besoin de nos armées, mais Coleman n'est pas du même avis, et tous les nationalismes ici se sont ralliés aux États-Unis depuis longtemps. À croire que nous sommes à leur solde... Ne l'avons-nous pas toujours été ? »

Le président Imbert semblait manquer d'énergie, et une certaine tristesse marquait chacun de ses mots.

« Je vis dans un climat de haine permanente, Olis, où le mot humanité ne représente plus rien. L'extermination du monde arabe est la seule préoccupation qui semble valoir, et la machine de cette guerre infernale s'enlise un peu plus chaque jour.

— Je comprends, Geoffroy. »

Olis Legrand s'était bien gardé de mentionner le nom d'Harold Quintet dont le président ne gardait assurément pas un bon souvenir.

« Très bien, Olis, je vous fais confiance. Tenez-moi au courant. »

Le président raccrocha, laissant Olis complètement éveillé.

Il marcha jusqu'à sa fenêtre et regarda dans les étages. Il y avait de la lumière chez Anita, aussi décida-t-il de l'appeler.

« Allo, Anita ?

— Olis ? Mais qu'est-ce qui se passe ? »

Il pria la jeune fille de venir discuter avec lui, n'ayant pas eu l'occasion de la croiser la veille et ignorant si elle avait glané quelques informations à la bibliothèque.

Elle ne tarda pas à frapper chez Olis.

Il portait une de ces vieilles robes de chambre de soie synthétique aux motifs affreux. Anita ne fit aucun commentaire. Il avait préparé du thé au jasmin pour Anita, et un spécial pour lui. Il prit ce ton un peu joueur qu'ils prenaient souvent ensemble lorsqu'il s'agissait d'enquête.

« Tu ne devineras jamais quoi, ma petite Anita. »

L'air mystérieux qu'il avait pris excita sa nièce sur-le-champ.

« Quoi ? »

Olis tardait volontairement à répondre.

« Allez, dis-le, arrête !

— Figure-toi que Lena Gateway a atterri cette nuit à Paris et qu'elle va séjourner ici.

— Mais où ?

— Chez ITF, bien entendu. »

Olis termina sa tasse cul sec, plutôt fier de son effet.

« Au fait, je ne t'ai pas revue hier. Qu'est-ce que ça a donné à la bibliothèque ? »

La vengeance était servie toute crue.

« Tu ne devineras jamais quoi, mon petit Olis !

— Anita !

— Figure-toi que Lena Gateway est venue à Paris avec son père, le 15 novembre 2050...

— Pourquoi ? »

Elle ne put s'empêcher de le faire poireauter quelques secondes.

Il eut un mouvement d'agacement, partagé entre le rire et le caractère professionnel des choses.

« Pour l'inauguration d'Iron Technology France.

— Putain ! »

Il ne savait pas bien pourquoi il avait prononcé ce mot, mais c'est le seul qui lui venait à la bouche.

« On en revient toujours à la même chose. Que peut bien foutre Witman sur cette photo et pourquoi l'a-t-on prise ? »

Anita passa son bras sur l'épaule de son oncle.

« Tu ne crois pas que tu t'en fais un peu trop avec cette photo ? C'était peut-être son amant. Quoi qu'il en soit, le fait est que Witman et Lena Gateway se connaissent. Point. Qu'est-ce que ça change ?

— Beaucoup de choses. »

Anita avait harcelé Jido jusqu'à ce qu'il cède, le menaçant de tout dire à Carlo, et ils se retrouvaient dans la petite impasse près de la gare du Nord. Elle laissa le vélo qu'elle avait emprunté à côté du Solex de Jido.

Ils s'engouffrèrent en silence dans l'ancien dépôt de bus pour descendre le long des voies. Anita, munie de la lampe torche de Jido, marchait devant.

« Dépêche-toi ! Il est minuit dix.

— Écoute, Anita, on fait demi-tour ; je te le redis, c'est trop dangereux.

— Bon, stop, maintenant ! On en a parlé sept mille fois !

— Oui, mais t'écoutes rien ! Qu'est-ce qui se passera quand Carlo me donnera un message à aller porter et que ce message n'arrivera jamais parce tu auras décidé de prendre le messenger du Grec sous ton aile. Est-ce que tu as la moindre idée de ce qu'un truc comme ça peut provoquer ? »

Au ton lassé d'Anita, on comprenait qu'elle lui avait rabâché la réponse plusieurs fois déjà.

« Je te l'ai dit. Tu lui diras que tu as porté le message. Tu n'es pas responsable de ce qui se passe de l'autre côté. Ton job, c'est de donner le message, un point, c'est tout. S'il arrive quelque chose au messager et qu'il se fait égorger, tu n'y peux rien. »

Et elle continua d'avancer.

Anita avait toujours réponse à tout, et Jido pensait que le pire, finalement, serait de la laisser agir seule, car c'est ce qu'elle ferait s'il ne l'aidait pas. S'il arrivait quoi que ce soit à la jeune fille, c'en serait fini de lui, et la punition à vie qu'il encourait lui faisait froid dans le dos. C'est la raison pour laquelle il l'avait suivi malgré tout, bien qu'il fût trop tard pour empêcher tout dommage.

Ils arrivèrent devant la petite ouverture qui fissurait discrètement l'épaisse muraille étendue comme un ruban le long des voies ferrées, assurant un passage vers l'autre côté de la vie.

Elle appela :

« Éthan ! »

Il parut aussitôt, sa lampe torche à la main. Il en braqua le faisceau sur Jido qui se tenait en retrait.

Anita avait cette voix douce qu'elle prenait parfois.

« Salut ! »

Il lui répondit, le regard à l'affût.

« Salut !

— Écoute, Éthan, c'est simple, je viens te chercher. »

Il mit du temps à répondre.

« Tout de suite ? »

La silhouette de l'enfant, perdue dans son vieux pull troué qui lui arrivait jusqu'aux genoux, paraissait minuscule.

Dans l'obscurité, il était impossible de distinguer la saleté qui le recouvrait des pieds à la tête. C'est donc maintenant qu'il quitterait ce monde où il avait toujours vécu.

Il restait immobile, un peu tremblant en dedans.

« T'as pas une clope ? »

Jido lui en donna une.

Il tirait de longues bouffées dont la fumée s'évaporait aussitôt, emportée par les courants d'air glacés d'hiver. Il restait de l'autre côté sans oser s'avancer, comme aimanté du côté de la civilisation où il avait grandi.

« Alors Carlo veut bien me prendre ? »

Jido ne répondit rien, bien décidé à ne pas l'ouvrir.

« Ce n'est pas Carlo, ne t'inquiète pas, je t'emmène chez moi. Mon oncle est quelqu'un de très important. Il trouvera une solution. Ce qui compte c'est de te sortir de là. »

Éthan savait ce qu'il advenait de ceux qui entraient sans autorisation dans Paris. Entrer et être rejeté était la pire chose qu'il pût lui arriver.

Le Grec ne ferait pas de quartier.

De plus, il sentait confusément qu'il devait à Carlo sa survie, au même titre que tous ceux du bloc, et jamais il n'avait imaginé que quelqu'un d'autre le fasse entrer.

Carlo était sa seule référence dans l'inconnu de Paris.

Anita, incapable d'appréhender à sa juste valeur la portée de son geste, pensait que le moment venu elle n'aurait aucun mal à convaincre Carlo du bien-fondé de cette action. Elle n'en avait même pas parlé à Olis, ayant tranché seule sur le fait qu'il valait mieux le mettre devant le fait accompli plutôt que d'entrer dans des tergiversations qui prendraient des jours, voire des semaines.

Cette situation tracassait quelque peu Éthan.

« Il est plus important que Carlo, ton oncle ?

— Il est aussi important que lui, en tout cas. Il faudra juste faire attention au début, le temps de régulariser ta situation. J'ai un grand appartement, tu l'aimeras, j'en suis sûre. »

Il ne venait pas à l'idée d'Anita que le mot appartement ne représentait rien pour Éthan ; et, contre toute attente, il émettait des réticences.

« Mais j'ai pas ma boîte, et puis il y a le Français : il faut que je lui dise.

— C'est qui le Français ?

— C'est lui qui m'apprend à lire et à écrire.

— Il sera sûrement heureux pour toi.

— Oui, mais je peux pas partir sans lui dire.

— On se débrouillera pour lui envoyer un message.

— On pourra pas se débrouiller parce que le messenger ici, c'est moi ; et y'a ma boîte. »

Elle comprit au ton impératif d'Éthan qu'il ne viendrait pas sans faire ses adieux à cet homme qui, apparemment comptait pour lui ni sans récupérer cette boîte.

« Très bien. Fais l'aller-retour. On t'attend. »

Éthan trouva l'arrangement à son goût.

« Okay. J'en ai pour une heure. »

Il disparut en une fraction de seconde.

Jido, le dos appuyé contre le mur fumait, fuyant le regard d'Anita.

« Bon, Jido, tu ne vas pas me faire la gueule ! »

Les choses se bousculaient dans la tête d'Éthan. Il courait, mû par une énergie inconnue.

Dans une heure, il aurait quitté cette puanteur, dont pas même les grands froids ne venaient à bout, et dont Éthan ignorait l'intensité, la respirant depuis sa naissance.

Il rejoignit rapidement le bloc.

Le vieux professeur grelottait devant un feu impuissant à réchauffer son corps maigre et usé.

Éthan lui prit la main et lui murmura à l'oreille :

« Je pars. »

Le Français pressa plus fort la main d'Éthan.

« Tu pars, mon petit ! »

Des larmes lui venaient aux yeux.

« Dépêche-toi, ils dorment tous. »

Ils se rapprochèrent en une longue étreinte avant de se séparer, sans échanger d'autres paroles.

Éthan lui aussi pleurait. Le vieil homme était le seul à l'avoir traité comme un fils.

Le ton était monté entre Anita et Jido qui attendaient le retour d'Éthan.

« De toute façon, tu n'en fais qu'à ta tête, et c'est tout !

— Excuse-moi de vouloir sauver quelqu'un.

— Sauver quelqu'un ! Et comment tu crois qu'il va s'en sortir, Éthan, à Paris ! Tu vas le garder caché dans ton appartement combien de temps ?

— Tu sais très bien que je vais en parler à Olis.

— Et tu crois qu'il va prendre ça bien, Olis ! Comment il va faire pour expliquer ça à Carlo ? Ah, excuse-moi, Carlo, Anita voulait sauver un enfant, et désolé, il n'y a plus de messenger !

— Tu sais quoi, Jido, tu me fais chier avec ton Carlo, tes messagers et ta contrebande de merde ! Et vas-y, je ne te retiens pas ! Je peux très bien rentrer seule avec lui. »

Jido écrasa rageusement sa cigarette.

« Eh ben, okay, démerde-toi, et viens pas pleurer quand tu auras besoin de quelque chose. »

Puis il partit, maudissant ce jour où il avait emmené Anita ici avec lui.

Éthan, dont les pas s'entendaient à peine, serrait contre lui tout ce qu'il possédait, sa précieuse boîte contenant le livre de contes et le cahier que lui avaient donnés le Français, les crayons, les messages de Carlo pour le Grec.

Il croisa sur son chemin quelques hommes de l'ombre en train de manger un chien. Il prit soin de ne pas se faire voir et opta pour un

détour, la chair d'un enfant étant largement préférée à celle d'un animal.

Les faibles rayons de lune, voilés par une couche de nuages gris sombre, suffisaient à Éthan pour se diriger. Ses yeux, tels ceux d'un chat, savaient voir dans la pénombre.

Bientôt, il serait libre et n'aurait plus à lutter pour sa vie à chaque instant. Il n'avait pas réellement conscience de cela, et son idée de l'intérieur de Paris n'était que le reflet des histoires qu'il avait entendues. Un endroit où l'on dort sur une chose appelée « lit » – mou et confortable –, dans des maisons fermées par beaucoup de portes. Un endroit où l'eau coule sur commande, même chaude, toutes ces choses évoquées par ceux du bloc le soir autour du feu. Il avait l'instinct de savoir que rien ne pouvait être pire que la vie qu'il apprêtait à quitter à jamais.

Il retrouva Anita au même endroit.

« Jido n'est plus là ?

— Il a dû rentrer, on le verra plus tard. Viens. »

Éthan sentait que les choses n'étaient pas comme elles auraient dû être, mais la liberté avait pris les traits d'Anita et pour rien au monde il ne la rejetterait. Il enfourcha le porte-bagage.

La rue Morlot n'était pas si loin de la gare du Nord, et Anita n'eut guère à pédaler, la pente était en sa faveur.

Éthan fut frappé par l'absence de déchets dans les rues, tout était propre. Il voyait de la lumière par les fenêtres, pas des lumières de feux, des lumières artificielles : celles qui avait été perdue à l'extérieur depuis longtemps, alors qu'Éthan n'était pas encore né.

Il sentait l'absence d'odeurs.

Anita laissa la bicyclette près de l'église. Après avoir recommandé à Éthan de ne faire aucun bruit, ils marchèrent jusqu'à l'entrée de l'hôtel particulier dont ils traversèrent la cour en silence.

En pénétrant dans l'appartement mansardé, après qu'Anita avait allumé sans aucun effort, il resta sidéré, statufié. La jeune fille resta

sidérée, elle aussi, quand elle prit la mesure de la couche de saleté qui recouvrait Éthan.

Il n'osait pas bouger.

Anita l'engagea à visiter tout en tirant les rideaux de la pièce.

« Ne reste pas comme ça, entre. Là, c'est le salon. Parfois, on y mange, ou bien on se repose dans les fauteuils, tout ce qu'on veut en fait. »

Elle dut le prendre par la main pour qu'il se décide à bouger. Ils entrèrent dans la cuisine.

Éthan avisa immédiatement le robinet.

« C'est par là que l'eau coule, non ?

— Oui, bien sûr ! »

Elle s'apprêtait à continuer la visite, mais le regard d'Éthan restait rivé sur l'évier. Anita comprit.

« Tu n'as jamais vu de l'eau couler par un robinet ? »

Il fit signe que non.

« Viens, je vais te montrer. »

Elle tourna le robinet et l'eau se mit à couler, puis elle le referma.

« Vas-y, toi ! Fais-le. »

C'était là la chose la plus extraordinaire qu'Éthan avait pu voir.

Le plan de travail et l'évier, en verre, reflétaient une lumière douce, créant des ombres légères et mouvantes au gré du ruissellement de l'eau.

Il resta un long moment à regarder l'eau couler, laissant ses mains dessous. Toute sa vie glissait sur le fil infini de cette eau et il se sentait mourir. Quelque chose en lui mourait et partait, aspiré dans les profondeurs transparentes de l'évier.

Elle lui montra ensuite le bureau où était installé un lit à une place.

« Ça, ce sera ta chambre, en attendant mieux. »

Il vérifia que la porte ferme bien.

« Oui, il y a même un verrou, si tu veux. »

Elle lui montra sa propre chambre, puis enfin la salle de bains, par laquelle elle avait stratégiquement décidé de terminer la visite. Le lavabo, la douche et la baignoire comme la cuisine étaient en verre, et renvoyaient une lumière de grotte sous-marine.

Elle fit couler l'eau.

« Je te fais couler un bain, okay ? Parce que tu es vraiment très sale. Je t'ai déjà acheté des vêtements, j'espère que ça ira pour la taille. Je reviens, je vais te chercher un pyjama. »

Un pyjama ! Éthan, qui allait de découverte en découverte, se demandait ce que pouvait bien être un pyjama. L'immense récipient de verre en train de retenir l'eau devait être ce qu'Anita appelait un bain.

Il regarda autour de lui et se trouva soudain face à son image dans un miroir. On aurait dit un tas de merde. C'est ce qu'il pensa. Il sentit tout à coup comme une injure dans la transparence bleutée de la pièce et pensa qu'il n'était pas à sa place.

Il dit à Anita, dès qu'elle franchit la porte :

« C'est mieux que je retourne là-bas.

— Mais qu'est-ce que tu racontes, Éthan !

— Regarde-moi.

— Et bien, quoi ? T'es juste un peu sale, c'est rien ça. Regarde, tu vas entrer dans ce bain chaud, tu vas voir comme c'est agréable. Ça, c'est du savon. » Et tout en parlant, elle le lui mettait sous le nez. « Tu vas te frotter avec, et toute la saleté va partir, et après ça, tu seras un nouvel Éthan. Tu veux bien le faire ? »

Qu'est-ce qu'il avait à perdre ? Anita avait peut-être raison. Il y avait peut-être un autre lui sous la crasse.

« Okay.

— Bon. Laisse tes habits dans un coin. Voilà, il y a les grandes serviettes pour te sécher quand tu sors. Un pyjama et des chaussons, je crois que tu as tout ce qu'il faut.

— Il faut que j'enlève tout ?

— Ben, oui. On va tout nu dans un bain. Je pourrais rester, mais je ne veux pas te gêner. Je pense que tu préfères faire ça tout seul. »

Il fit signe que oui, mais il n'en était pas persuadé. Il ne voulait pas passer pour un petit aux yeux d'Anita.

« Ah, tiens, enlève tes bottes tout de suite, je vais les mettre sur le balcon. »

Anita ne voulait pas le vexer, mais les bottes étaient une infection, et les couches de pourriture qui les recouvraient donnaient la nausée.

« Quand tu auras assez d'eau, ferme le robinet, et avant de sortir pour te rincer, il y a la douche. Je vais préparer un morceau. »

Elle lui montra comment se servir de la douche, prit les bottes et le laissa seul.

Il était ébloui. Il se demanda ce que voulait dire préparer un morceau. Un morceau de quoi ? Il ôta son pull troué, qui était presque rigide tant il était sale, le jean, les chaussettes percées, le petit caleçon souillé.

Il présentait l'aspect d'un jeune héron tant il était frêle. Un peu emprunté, il passa une jambe dans la baignoire, mais ne sut plus quoi faire et eut peur. Il appela Anita, qui le trouva coincé à cheval sur le rebord de la baignoire.

« Qu'est-ce qui t'arrive ?! Je vais t'aider. »

Elle l'aida à s'immerger dans le bain.

« Ça va, c'est pas trop chaud ?

— Non, ça va. »

Il était à la fois pétrifié et comme hypnotisé. Jamais son corps n'avait connu un tel réconfort, une telle sensation. Il était un peu tendu et s'accrochait toujours aux rebords.

Anita n'avait jamais soupçonné un instant le choc que pourrait représenter pour lui le confort qu'il n'avait jamais connu. Elle en prenait désormais toute la mesure et resta en sa compagnie. Elle lui parla, s'occupa de lui, lava chaque millimètre de son corps, ses

cheveux. À la fin, l'eau était noire comme de l'encre. Elle le rinça sous la douche, l'essuya, le mit en pyjama, le peigna ; et, à la fin, elle lui dit :

« Regarde-toi. »

Elle avait tenu sa promesse. Il y avait un autre Éthan sous la crasse.

Jamais il n'aurait pu imaginer une telle chose. Il se serra contre Anita, l'enserrant de toute la force de ses bras. Les soins qu'elle lui avait procurés avaient fait rejaillir du fond de lui toute la force et la dépendance de l'enfance, déclenchant un immense besoin de tendresse jusque-là enfoui.

Elle le serra, elle aussi.

Il était méconnaissable.

Un petit garçon comme un autre. Le pyjama de flanelle de coton lui semblait d'une douceur infinie. Le fumet du plat que réchauffait Anita avait envahi la cuisine, et jamais il n'avait senti pareille odeur.

« Et le pyjama, on ne le met que la nuit ?

— Oui, c'est plus confortable pour dormir. »

La notion de confort était nouvelle pour Éthan, et il commençait seulement à en saisir le sens. Elle lui servit un verre de grenadine, qu'il but d'un trait.

« Ça aussi, c'est plus confortable ?

— Non, c'est seulement bon. »

Il observait chaque détail et se faisait expliquer à quoi servaient les choses.

Le réfrigérateur, la cuisinière, le grille-pain... Ainsi, on était maître du chaud et du froid, ceux du bloc n'avaient pas menti. Mais ce qui l'impressionnait le plus, c'étaient la propreté, la blancheur, la transparence.

Elle servit du veau mijoté accompagné de petits légumes. Il commença à enfourner la nourriture dans sa bouche avec les mains. Il eut droit à son premier cours de maniement des couverts, ce qui était loin d'être facile. Il en redemanda trois fois.

Tandis qu'Anita rangeait la table, les yeux d'Éthan commençaient à se fermer. Son corps rassasié et son esprit comblé le portaient vers le sommeil.

Elle l'emmena jusqu'à sa chambre et le coucha.

Là encore, ceux du bloc n'avaient pas menti. Le lit était mou, et l'on si sentait incroyablement bien. Les draps exhalaient un parfum de lavande. Il eut encore la force, quand Anita l'eut laissé, de se lever pour fermer le verrou, puis il se laissa tomber dans un sommeil profond, tel qu'il n'en avait jamais connu.

Élias Parque avait tenu Olis informé du coup de fil de Kratz à l'université, aussi Harold était-il sur ses gardes, se sachant dans le collimateur du directeur d'ITF.

C'est Mulard Crane qui avait fait le premier pas vers Harold Quintet, au self de l'immeuble où déjeunaient tous les employés d'Iron Technology France. Une nourriture de synthèse de toute première qualité et scientifiquement élaborée y était servie.

Les horaires de déjeuner étaient savamment étudiés, de façon que les informaticiens et ingénieurs de catégories différentes ne se trouvent pas mêlés.

Mulard Crane terminait toujours son repas à l'heure où venait déjeuner Harold. Ce jour-là, il prit un deuxième café et vint s'installer près du jeune informaticien.

Les jours qui avaient précédé, Harold avait remarqué ses regards insistants. Mulard Crane avait la quarantaine, un visage osseux, un nez proéminent et légèrement tordu, des yeux noirs qu'assombrissaient encore de foisonnants sourcils. Américain de naissance, il avait gardé un léger accent.

« Vous n'êtes pas là depuis longtemps ! »

Harold se contenta d'un sourire de circonstance.

« Je me présente, Mulard Crane. »

Il se vit dans l'obligation de serrer la main que l'homme lui tendait.

« Élias Parque. »

L'homme continua la conversation.

« Enchanté. Et vous vous plaisez ici ?

— Pas mal.

— Programmeur ?

— Oui, en effet.

— C'est l'heure où ils vous font déjeuner.

— Et vous ?

— Ingénieur en robotique. »

Des parois de verre aux teintes légèrement orangées répandaient une atmosphère safranée.

Owen Kratz arriva à ce moment pour déjeuner et alla tout de suite saluer Harold.

« Bonjour, monsieur Parque ! »

Il salua brièvement Crane, mais continua en s'adressant uniquement à Harold. Une invitation à quitter la table pour Mulard Crane.

Le directeur demanda à Harold :

« Ça ne vous dérange pas si nous déjeunons ensemble !

— Non, pas du tout, au contraire. »

Kratz partit chercher un plateau. Mulard Crane se leva aussitôt et salua Harold.

« J'ai été ravi. À une autre fois, peut-être. »

Puis il disparut rapidement derrière les parois vitrées.

Kratz s'installa près d'Harold en vantant les bienfaits de la nourriture de synthèse, censée abolir la faim dans le monde, mais dont le procédé trop coûteux n'avait jamais permis de soulager la moindre famine. Harold détestait ce genre de discours arrogants qui plaçait la science bien au-dessus de tout, ne se préoccupant d'aucune réalité et s'appuyant sur des vertus humanitaires théoriques qui se

suffisaient à elles-mêmes, alors que le monde succombait à l'horreur.

« Oui, on peut dire que la nourriture de synthèse représente, en gros, deux pour cent de la nourriture ingérée dans le monde. Pas mal ! »

Harold Quintet regretta aussitôt de n'avoir su tempérer ses propos, ce n'était pas très malin.

Kratz changea de sujet.

« Et que donnent vos investigations au sein de Firelance ?

— Eh bien, effectivement, quelque chose altère les séquences au démarrage, comme si cela venait du système lui-même. Ces altérations vont et viennent, apparaissent et disparaissent sans laisser de traces. Quelque chose ne colle pas dans les signaux électriques.

— Et comment comptez-vous traiter le problème ?

— Je suis en train de mettre au point une sauvegarde indépendante de l'empreinte cryptographique au démarrage. Indépendante du système d'exploitation lui-même. Une interface élémentaire en quelque sorte.

— Vous pensez donc que le système génère ses propres altérations et les contrôle ?

— Oui. C'est en effet ce que je pense.

— Cela remettrait en cause tout le fonctionnement du logiciel.

— Pas forcément. Il suffit d'être plus intelligent que lui.

— Je vois. »

Kratz était sensiblement perturbé par le génie informatique d'Harold, car il s'agissait bien de génie. Aucun des ingénieurs travaillant sur ce projet Firelance à l'initiative de Walter Gateway depuis des années n'avait su mettre en lumière cette faille qui permettait à la machine de s'autogérer dangereusement.

Et Harold ajouta :

« J'ignore la nature des robots que vous faites fonctionner avec ce logiciel, et ne me dites pas qu'il ne s'agit pas de robots, mais ce que je sais c'est qu'il n'est pas au point.

— Je vous l'ai dit, monsieur Parque, peu importe les machines. Notre politique est de compartimenter le travail de chacun. Vous n'avez pas besoin d'en savoir plus, et votre succès en est la preuve. Disons que votre travail consiste à corriger les défauts de Firelance, c'est pour cela que nous payons, largement, je crois. »

En effet, le contrat était plus qu'intéressant pour Harold. L'importante somme qu'il recevait était versée en argent liquide, ce qui représentait un précieux sésame en ces temps perdus.

Mengis avait mis Harold sous surveillance jour et nuit.

Ce soir-là, le jeune informaticien devait dîner avec Antony Redick.

Harold avait besoin d'un endroit où se rendre sans éveiller les soupçons pour communiquer, tout du moins avec Olis, certain par ailleurs que la ligne d'Élias Parque était sur écoute, et il ne voyait que l'université.

Il avait donc invité Antony Redick pour lui faire part de la situation.

Il retrouva son ami dans un bar non loin de l'université. Il n'y avait aucune enseigne, simplement la lumière à l'intérieur jaillissait et semblait se déverser sur le trottoir.

Le bar, éclairé par des néons blancs dont la vive lueur rebondissait sur des murs en céramique et des sols carrelés, tous de couleur blanche, ne laissait ressortir que les costumes sombres des clients, et le mobilier, blanc également, s'en trouvait presque indécélable.

Le brouhaha ambiant était assez fort.

Redick, qui l'attendait, se leva pour le saluer.

« Bonsoir, Harold ! »

Ils se serrèrent la main.

« Bonsoir, Antony ! »

Antony Redick était ce qu'il convient d'appeler un bel homme. Ses cheveux blonds, fougueux et denses, tombaient jusqu'aux épaules, encadrant un visage doux malgré une forte mâchoire, et de ses yeux noisette parsemés d'éclats verts, presque fluorescents, émanaient un charme certain.

Antony Redick remportait un vif succès auprès des femmes. Bien bâti, il attirait beaucoup de regards, Harold s'en rendit compte immédiatement.

« Alors, tout va comme tu veux à Paris ?

— Ça va. »

Harold décida d'aller directement à l'essentiel.

« Écoute, Antony, ça va, mais j'ai besoin d'un petit service. »

Une jeune femme vint prendre la commande à cet instant. Antony, en habitué, décida rapidement.

« Un burger cheddar bacon, s'il vous plaît !

— La même chose, fit Harold.

— Et comme boisson ?

— Une bière.

— Pareil.

— Ce sont les meilleurs de Paris. Tu vas voir. Alors, ce petit service !

— Je ne peux pas trop entrer dans les détails, mais je suis sous surveillance et j'ai besoin de pouvoir téléphoner librement d'un endroit qui ne soit pas sur écoute, et le seul endroit où je puisse aller sans éveiller de soupçons, c'est l'université.

— Rien que ça ! »

Cela fit sourire Antony.

« Dans quoi est-ce que tu t'es encore fichu ? »

Ce fut au tour d'Harold de sourire.

« Dans une entreprise plus que hasardeuse.

— Et en quoi le fait que tu ailles à l'université n'éveillerait pas de soupçons ?

— Je passe pour un étudiant.

— Je vois. Un étudiant dans mon université, précisément ?

— Cela s'est trouvé comme ça. Ça aurait pu en être une autre. »

La serveuse apporta les deux bières fraîches.

Antony but aussitôt quelques gorgées. Il attendit quelques secondes avant de parler.

« Il faut que je sois assuré que rien de fâcheux ne pourra compromettre l'université, quoi qu'il arrive.

— C'est difficile de te promettre ça. Je ne connais pas la réponse.

— Alors, il va falloir que tu m'en dises un peu plus. Ce n'est pas à toi que je vais apprendre la responsabilité qui est la mienne. Si tu ne me dis pas de quoi il s'agit, je ne pourrais rien faire pour toi. J'espère que tu le comprends. »

Harold était soudain partagé entre le fait de se confier à un ami qu'il savait loyal, et l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de divulguer la situation.

D'un autre côté, l'accès à l'université était une chose primordiale, car communiquer avec Legrand était vital.

Il se lança, tâchant d'en dire le moins possible.

« Je suis aux prises avec ITF. Je suis en immersion là-bas, j'ai passé le test, et ils m'ont engagé. Ils ont des doutes sur moi et me font surveiller 24 heures sur 24. Il faut que je puisse communiquer. Ma ligne est sur écoute. »

Redick avait compris dès qu'Harold avait prononcé le nom d'ITF et il ne lui avait pas fallu moins d'une seconde pour relier les choses à Élias Parque et au coup de fil qu'il avait reçu de Kratz.

« Comme ça, tu usurpes l'identité d'Élias Parque !

— Je ne l'usurpe pas, il est d'accord. »

Deux hamburgers furent déposés dans leur assiette respective. Ils commencèrent à manger en silence. Harold n'obtiendrait sans doute pas l'impossible de Redick. Mais c'était sans compter sur la haine

vouée par le recteur à la compagnie de robotique et, contre toute attente, Redick ne prononça qu'un seul mot.

« Okay. »

Harold cessa de mâcher sur-le-champ.

« Ne fais pas cette tête ! Je ne les aime pas. Si tu me dis que tu te bats contre eux, tu es le bienvenu dans mon université.

— S'ils découvrent l'imposture, je ne peux rien te garantir.

— Pas besoin de garantie. ITF n'a aucune autorité sur l'université. Nulle part, d'ailleurs. Ils ne sont qu'une entreprise sur le sol français et leur autorité se limite à leur société et à son fonctionnement interne. Ailleurs que dans ce building, ils ne sont rien.

— J'aimerais penser comme toi.

— S'il y a quelque chose à découvrir, tu le découvriras. Je n'en doute pas une seconde.

— J'espère. Tu sais, j'aimerais en discuter avec toi, mais c'est impossible.

— Peut-être plus tard, quand ce sera terminé. »

Harold ne voyait même pas de début, comment aurait-il pu voir une fin ?

Cette mission lui avait été servie par son père sur plateau, et il ne l'avait pas refusé. Mais le lien qui unissait Shander à tout cela était la source d'un questionnement permanent pour Harold, car il fallait bien qu'il y en eût un.

Il fut convenu avec Redick qu'il passerait chaque soir à l'université.

Ce matin-là, avant d'aller au café de la Trinité, où Carlo avait demandé à le voir, Olys jeta un regard à l'appartement d'Anita et fut surpris de voir à nouveau les rideaux du salon et du bureau, tirés.

Elle ne les fermait jamais, pourtant depuis deux jours, c'est ce qu'elle faisait. Il songea qu'il lui demanderait pourquoi plus tard.

Le patron du café le fit directement entrer dans son bureau.

Jido apporta deux cafés. Le contrebandier ne fit pas de détours.

« Le Corse est mort. »

Olis Legrand ne savait pas trop quoi en penser. Cela lui semblait pour le moins logique.

« Comment vous allez faire maintenant ?

— Les comptables du Marocain et les miens ont repris les affaires. On a nommé un nouveau chef. Il s'appelle Francky. Je le connais depuis longtemps, il est réglo. Et toi, tu en es où avec Witman ? »

Olis ne s'attendait pas à une telle question.

« J'y travaille.

— Flic ou pas flic, à la moindre embrouille, je mets un contrat sur lui. Je connais quelques mecs que ça intéresserait.

— Écoute, Carlo, ça n'arrangerait pas les choses, si c'est pas lui, ce sera un autre.

— Et comment tu comptes t'y prendre alors ?

— J'ai ma petite idée. C'est mon job. J'ai besoin d'un peu de temps. Les méthodes sont plus complexes, moins expéditives que chez vous parce que l'ennemi est plus complexe et plus tentaculaire. On vit dans un sale monde, Carlo.

— Là-dessus, on est d'accord. En tous cas, plus question de suspendre les livraisons que ce soit pour Legendre, pour Paris ou pour le Bon Dieu. Chacun s'occupe de ses affaires, et les choses marcheront comme elles ont toujours marché. C'est d'accord, mon ami ? »

Il lui serra cordialement la main, puis se leva, invitant Olis à le suivre dans la salle.

« Viens, on va prendre une petite grappa ! C'est la maison qui offre. Par ce froid, y'a rien de mieux, crois-en un bon Italien comme moi ! »

Lorsque Olis retourna rue Morlot, réchauffé par l'alcool, les rideaux des fenêtres d'Anita étaient ouverts.

Il décida d'aller voir Robert Legendre, estimant qu'il devait être tenu au courant des informations que venait de lui livrer Carlo.

Paris se mourait lentement, et ses habitants, qu'ils fussent riches ou pauvres, se tenaient dans l'obscurité d'une époque sans passé ni avenir. À quoi auraient-ils pu se raccrocher ? Aucune perspective d'espoir ne le leur permettait. Le sens des choses pouvait paraître abscons.

Dans le regard de Robert Legendre, on trouvait toujours cet air de mélancolie profonde, en totale opposition avec l'attitude enjouée et prévenante qu'il avait pour habitude d'adopter.

« Comment allez-vous, cher Olis ?

— Bien. Merci, Robert.

— De quoi voulez-vous m'entretenir ? »

Olis, en venant voir Legendre, avait une idée précise de ce qu'il voulait obtenir, seulement, il ne pouvait pas aborder le sujet de but en blanc sans risquer de froisser le maire.

« Les clans se sont chargés du Corse. Ils l'ont remplacé, un certain Francky. Les livraisons ont repris. »

Legendre, à peine Olis fut-il entré, avait servi deux verres de whisky.

« Glaçons ?

— Non, merci. Sec. »

Legendre lui, fit tinter les glaçons dans son verre d'un geste machinal.

« Le plan de ce Witman a échoué, on dirait.

— Peut-être, sauf que nous ignorons quel était ce plan.

— Vous ne croyez toujours pas à cette histoire de nettoyage, n'est-ce pas ?

— Et vous ?

— Pour tout vous dire, je n'en sais rien. Imbert m'a garanti que Witman était bien un inspecteur des services secrets européens. J'ai appelé mon homologue à Londres, ils ont en effet envoyé quelqu'un là-bas également, alors je vous avoue que je ne sais pas. Il y a une chose que je ne vous ai jamais dite.

— Quoi ?

— À son arrivée, Witman m'a fait part de soupçons vous concernant.

— Et de quoi donc, mon Dieu !

— Il vous soupçonne d'être aux manettes de la contrebande. »

Un blanc suivit les paroles de Olis.

Le vent soufflait à l'extérieur, et l'on entendait les boiseries du vieux bureau de l'hôtel de ville craquer, sous une invisible pression venue du dehors et qui, sans parvenir à pénétrer, circulait dans le moindre interstice des murs, lesquels, peu à peu, se désintégraient de l'intérieur, grignotés par l'usure du temps.

Les mots du maire résonnèrent tristement :

« C'est ridicule, vous le savez.

— Naturellement, Robert. Mais il y a une chose qui me tracasse, c'est un peu gênant.

— Je vous en prie, parlez !

— Eh bien, je voudrais que vous me disiez où vous vous êtes procuré vos cigares. »

Le maire, surpris, répondit sèchement.

« Il me semble que je vous l'ai dit Olis. Je me procure mes cigares comme tout le monde, clandestinement.

— Le seul problème est qu'il est impossible de se procurer ces cigares-là. Ils ne circulent dans aucun trafic. Donc, je vous le redemande. Où vous les êtes-vous procurés ? »

Le visage du maire s'était fermé. Il aurait pu refuser de répondre à Olis Legrand, mais se mettre à dos le chef de la sécurité ne lui aurait rien valu de bon.

Après un instant qui dura longtemps, il se décida.

« C'est un cadeau.

— Je vois. Et qui peut se permettre d'offrir ce genre de cadeaux ?

— Écoutez, Olis, c'est absolument confidentiel. Vous m'obligez à une trahison.

— Cela fait assez longtemps maintenant que nous nous connaissons et vous savez quel genre d'homme je suis. Vous savez que vous pouvez compter sur ma discrétion et mon silence en toute circonstance. Je dois savoir d'où ils viennent. »

Olis n'aurait pu dire pourquoi cette histoire de cigares le taraudait depuis que Carlo lui avait dit qu'excepté dans les pays du Golf ils étaient formellement introuvables. À nouveau, il n'était poussé que par son intuition, car, au fond, peu lui importait de savoir qui faisait des cadeaux au maire.

Devant l'insistance d'Olis, qui ne partirait pas sans réponse, Legendre fut contraint de répondre.

« Il s'agit de Miro Shander. C'est lui qui m'a offert ces cigares. Il m'en a offert du reste à plusieurs reprises, et si, comme vous avez l'air de le dire, ils sont si introuvables, j'y vois là une réelle marque d'amitié.

— Sans doute... Bien. »

Les deux hommes se levèrent pour se serrer la main.

Une longue poignée de main silencieuse et bienveillante au travers de laquelle on pouvait sentir l'amitié qui les habitait tous les deux.

Avant qu'Olis ne sorte, le maire lui demanda encore :

« Que se passe-t-il réellement, Olis ?

— Je ne sais pas, Robert. »

Puis il quitta le bureau du maire.

Olis Legrand, à bord de son véhicule, prit la rue de Rivoli pour remonter vers les Champs.

Des centaines de gens s'entassaient toujours sous les arcades.

Olis songeait que Shander n'avait jamais caché les origines arabes de sa femme, qui, d'ailleurs, depuis le début de la guerre, séjournaient à Bruxelles avec ses enfants.

Il se souvient de ce jour où Shander les lui avait confiés afin qu'ils arrivent à bon port sous le dôme.

Ainsi, Olis, pas plus que tous les autres, ne savait que la femme et la fille de Shander se trouvaient à Abou Dhabi.

Le ministre de l'Intérieur avait toujours cultivé une extrême discrétion sur sa vie familiale. Jamais sa femme ne l'avait accompagné lors d'un événement ou d'une soirée. Tout naturellement, Olis avait pensé à elle. Peut-être le couple recevait-il des présents, venus des émirats d'où elle était native.

Il se prit à penser que cette histoire de cigares lui avait occupé l'esprit pour rien.

Il fallait maintenant qu'il rencontre Mengis.

Harold savait par Olis que Lena Gateway résidait chez ITF, mais jamais il ne l'avait croisée.

Sans doute jouissait-elle d'un accès privé.

Il travaillait de façon intense sur le logiciel. La solution qui lui était apparue était ardue à mettre en place et requérait une maîtrise supérieure des mathématiques et un grand savoir-faire informatique.

À l'heure du déjeuner, il arrivait légèrement en avance au réfectoire afin de partager un moment avec Mulard Crane – qui semblait l'apprécier –, espérant obtenir de lui des informations.

Cet après-midi-là, Crane lui avait donné rendez-vous au fumoir du cinquième étage, dont Kratz s'était bien abstenu de lui parler. Il s'était procuré des cigarettes.

Les ascenseurs du building dépassaient l'entendement.

Une simple plaque de verre sur laquelle on prenait place, qui montait et descendait sans que l'on sentît le moindre mouvement,

sans que l'on aperçût le moindre mécanisme, l'énergie provenant d'induction magnétique. Seuls les reflets sur les parois de verre de la cage d'ascenseur laissaient deviner que l'on se déplaçait.

Harold se plaisait dans cet environnement, jusqu'à en oublier parfois pourquoi il était là.

Chaque soir, lorsqu'il quittait ITF, l'impression de retourner dans la préhistoire le prenait tout entier. Paris était aussi sombre et froid qu'ITF était claire et accueillante.

Le fumoir était clairement indiqué.

C'était une grande salle de verre aux parois d'un ton bleu outremer. De nombreux sièges y étaient disposés et bien que tout le monde fumât, aucune fumée ne venait charger l'air, aussi pur que dans le reste de l'immeuble. De nombreux cendriers argentés aspiraient les cigarettes une fois consommées.

Il s'installa et attendit Mulard Crane, surpris par le passage que générait l'endroit ; très peu de sièges étaient vides, mais les employés restaient peu de temps, assurant une circulation fluide et permanente.

Mulard Crane ne tarda pas à arriver et s'assit près d'Harold. Il alluma aussitôt sa cigarette et invita Harold à faire de même.

« Alors, tu vois, quand je te disais qu'il y avait un fumoir ! »

Ils se fréquentaient chaque jour, ils étaient passés au tutoiement.

« Tu crois que Kratz me l'aurait dit !

— Kratz est pour le cloisonnement. S'il pouvait empêcher les gens de parler, il le ferait. »

Harold, pour la première fois se décida à aborder ce qu'il souhaitait aborder depuis le début, sa curiosité ayant de loin dépassé le cadre de sa mission.

« Est-ce que tu es physiquement en contact avec des robots ?

— Ça dépend desquels. Pourquoi ?

— Je ne sais pas, disons que ça m'intrigue.

— Je ne suis pas en contact avec des robots humanoïdes, si c'est ça qui t'intéresse. Je ne fais pas partie de cette caste-là. »

On sentait une certaine amertume dans le ton de Crane.

« Non. Je me demandais juste sur quels types de machines tu pouvais travailler ici. Ce n'est pas une usine, il y a peu d'espace.

— On voit que tu es nouveau ici, Élias.

— Pourquoi ?

— Tu es peut-être le seul type de cet immeuble à ne pas savoir que les ateliers de robotique se trouvent dans les sous-sols. »

À son tour, Crane l'interrogea.

« Ils t'ont dit sur quoi tu travaillais ?

— Firelance, tu connais ? »

Il secoua négativement la tête.

« Les ingénieurs en robotique ne sont pas amenés à connaître le logiciel de conception. Notre travail est avant tout mécanique et automatique, comme si je créais le corps et toi l'âme. Je me renseignerai. »

Il fit disparaître sa cigarette dans le cendrier.

« J'y vais. Ici, il ne faut pas rester plus de temps que celui d'une cigarette. C'est le règlement et ne t'inquiète pas, ils veillent à ce qu'il soit respecté. On se voit demain. »

Puis il sortit, laissant Harold en proie à de nouvelles interrogations concernant l'activité de la compagnie.

« Morts ? »

Mengis avait rapidement été mis au courant de ce qu'il s'était passé de l'autre côté : la mort du Corse et de Stot.

Witman, comme à son habitude, affichait le calme le plus total.

« Et comment l'avez-vous su ?

— J'ai mes sources. J'ignore quel était votre plan, mais il a échoué. Je vous ai dit que les choses n'étaient pas simples, Dale. Pas à l'extérieur. »

Le dimanche, il n'y avait que peu de monde à la préfecture et les deux hommes s'étaient retrouvés dans un petit bureau gris et crasseux.

Le cuir verdâtre qui recouvrait les chaises était lacéré de part en part, déchiré par le poids des corps successifs qui y avaient pris place depuis tant d'années.

« Vous pourriez le retrouver, ce Lok ?

— Difficile. Difficile même de savoir s'il est encore en vie.

— Qui a repris les affaires ?

— Les deux autres.

— Vous savez qui a remplacé Stot ?

— Un dénommé Francky. »

Le mécanisme d'une vieille horloge, plaquée au mur, rythmait le silence.

« Vous n'avez aucune chance avec lui, et, si j'étais vous, je ne remettrais pas les pieds là-bas. Vous êtes dans le collimateur. »

Cet état de choses ne paraissait pas déranger Witman. En tout cas, il n'eut aucune réaction.

« Une chose me tracasse. Comment communiquent-ils ? Ne me dites pas qu'il existe encore des cabines en fonction dehors.

— Non. Ils ont des messagers.

— Ces messagers, comme vous dites, doivent en savoir long sur les passages.

— Il faut que vous compreniez, Witman, que les passages sont leur apanage. Ils en sont les gardiens. Ils sont une chose sacrée dans ce monde, leur seul véritable bien. En outre, tous ne les connaissent pas. »

Il avait parlé d'une façon un peu trop vive.

« Pourquoi n'entrent-ils pas ?

— Parce qu'ils se feraient massacrer.

— Ils pourraient entrer en masse.

— L'armée aurait vite fait de les exterminer. Leur place est dehors et personne ne songerait à remettre en cause une telle chose. Les choses sont ainsi. »

Les yeux gris acier de Witman semblaient sonder l'insondable.

« S'il vous plaît, mettez tout en œuvre pour retrouver Lok.

— Comme vous voudrez, mais je ne vous promets rien.

— J'ai besoin d'un nouveau passage. Accélérez un peu ! J'ai besoin de faire pression sur Legrand.

— Je n'ai rien pour l'instant. Cette affaire a rompu la confiance. »

Cette dernière phrase sous-entendait clairement un reproche.

Witman plongea alors son regard acéré dans celui de Mengis.

« Il faut bien que vous compreniez vous aussi, Mengis, qu'il ne s'agit pas d'un caprice. Je dois détruire Paris, quoi qu'il en coûte. Paris doit tomber. J'ai besoin de quelqu'un pour les pousser à entrer. Pas ceux des clans, ils survivent trop correctement, mais tous ces milliers de bêtes sauvages qui se traînent en dévorant leurs semblables. C'est eux qu'il faut faire entrer. Si tous les passages sont pris d'assaut en même temps, ces monstres se répandront dans les rues et extermineront toute vie. Je me charge de l'armée qui aura fort à faire avec les XS. Ils sont là, dans le sous-sol de Paris, prêts à frapper.

— Vraiment ?

— Quelques petits ajustements, pas plus. »

Mengis, bien qu'au service de Witman et de la compagnie, était né à Paris et se trouvait plutôt bien loti. Il avait suffisamment d'argent et jouissait d'un pouvoir certain dans les rouages de la cité fatiguée. Quelle place lui serait attribuée dans le monde de Walter Gateway ?

Indispensable dans ce contexte, le serait-il dans le monde de demain ? Et jusqu'à quel point souhaitait-il que Paris se fasse dévorer par des monstres ?

Depuis quelque temps, il s'était mis à penser à cela, et c'est sans nul doute l'arrivée de Dale Witman à Paris qui avait déclenché cette réflexion. Pour toutes ces raisons, il se garda bien de tenir au courant Witman du fait qu'Olis Legrand avait demandé à le voir.

Cela faisait maintenant une semaine qu'Éthan vivait caché dans l'appartement mansardé de la rue Morlot, et Anita ne le quittait pour ainsi dire jamais. Elle avait globalement pris son éducation en main, et le garçon avait en peu de temps fait d'énormes progrès.

Une profonde affection les liait désormais, et on les trouvait souvent collés l'un à l'autre. Elle, caressant ses cheveux, et lui, caressant doucement sa main, lové contre elle. Ils vivaient dans la douceur d'eux-mêmes et cela aurait pu durer toujours.

Une belle après-midi d'hiver s'écoulait, et de pâles rayons de soleil arrivaient contre les fenêtres.

Éthan demanda, comme s'il avait deviné.

« Est-ce qu'il va falloir que je reste caché encore longtemps ?

— Non. Je vais parler à mon oncle.

— Tu crois qu'il sera fâché ?

— Il y a des chances, mais on ne peut plus vivre comme ça. Et puis il se demande pourquoi il ne me voit plus. Je lui ai dit de passer, il ne va plus tarder. »

Éthan, même s'il était comblé auprès d'Anita, aspirait à sortir, à voir, à courir.

Sa liberté de mouvement lui manquait. Il lui avait raconté toute l'horreur du monde dont elle l'avait sauvé, et elle aussi mourrait d'envie de lui faire découvrir autre chose, de lui faire voir Paris.

Quand Olis frappa à la porte, Éthan fila se cacher dans le bureau, par réflexe.

Elle fit entrer son oncle qui, sans aucune raison précise, regarda l'appartement, comme s'il s'attendait à y trouver quelque chose.

« Ça va, Olis ?

— Ça va, et toi, ma chérie ? Je ne te vois plus. Il se passe quelque chose ?

— Assieds-toi. Tu veux un café ? Un vrai. Je n'ai pas ta marque préférée... »

Cela fit sourire Olis qui sortit sa flasque.

« J'ai juste besoin de la tasse. »

Elle la lui apporta, ne prenant qu'un verre d'eau pour elle, et s'installa sur le canapé près d'Olis.

« Écoute, j'ai quelque chose à te dire, de très important. »

Olis connaissait bien sa nièce et au ton qu'elle avait pris, il s'attendait à tout.

« Je préfère te dire tout de suite que tu ne vas pas être content. Tu vas peut-être mal le prendre même, mais quand tu le verras, tu comprendras. »

Olis posa sa tasse et regarda Anita dans les yeux.

« Quand je le verrai ?

— Oui, je sais, on ne fait pas ça, mais je l'ai fait. Voilà.

— De quoi parles-tu à la fin ? »

Anita se leva devant son oncle et appela d'une voix légèrement étranglée, en regardant vers le bureau.

« Éthan ! »

Olis regardait tour à tour Anita et le bureau sans comprendre.

« Tu peux venir, Éthan, ne crains rien. »

Tout semblait s'être arrêté.

On aurait pu entendre battre les trois cœurs, tous à un rythme effréné.

Éthan apparut lentement comme un animal effrayé. Il osait à peine bouger.

Anita avança vers lui, le prit par la main et l'amena devant Olis.

« Eh bien, voilà Olis, je te présente Éthan. »

Le chef de district, sous le choc, mit un instant à répondre.

« Bonjour, Éthan. »

L'enfant l'appela par son prénom.

« Bonjour, Olis. »

Olis Legrand, qui avait parfois cette attitude empruntée, ne savait pas trop quoi dire et il les invita à s'asseoir.

« Ben, asseyez-vous ! Ne restez pas debout comme ça. »

C'était à Anita de s'expliquer.

« Eh bien, voilà, j'ai rencontré Éthan par hasard : il vient de l'autre côté. »

Olis ne releva pas le mot hasard qu'Anita employait avec un certain culot.

« À vrai dire, c'est quelqu'un d'important, tu sais ! »

Anita et Éthan étaient tous deux serrés dans le fauteuil qui faisait face au canapé, et Olis était déjà conquis en les voyant l'un contre l'autre.

« Il est, enfin, il était, le messager du Grec, et son plus grand rêve était de venir ici, et je me suis trouvée là, tu vois ! Il avait écrit une lettre pour Carlo, parce qu'il s'est débrouillé pour apprendre à lire et à écrire, je ne sais pas si tu t'en rends compte ! D'ailleurs, je ne sais pas si tu peux te rendre compte de toute l'horreur qu'il a vécue. En fait, Olis, il fallait que je le sorte de là. Tu comprends ? »

Qu'aurait pu faire Olis ? Sa nièce avait fait sortir un enfant de l'enfer et qu'il fût messager ou non n'avait que peu d'importance. Sa conception de la vie était avant tout humaine.

« Eh bien, je vais m'occuper de ta carte de résident Éthan. »

Le corps d'Éthan s'était bandé d'un seul coup.

« Je vais pouvoir sortir comme je veux ? »

— Oui. Tu vas devenir un petit parisien. Tu pourras aller où tu veux. »

Un élan poussa l'enfant à aller se jeter dans les bras d'Olis qui, gêné, lui tapota la tête.

Anita approcha, elle aussi, pour embrasser son oncle.

« Merci, Olis. »

Ils étaient si beaux tous les trois ainsi blottis sous le halo crayeux du jour, devenant dans l'instant même éternels.

L'amour était perpétuel et indissoluble.

C'est une chose dont Dale Witman n'avait aucune idée.

Éthan fut pris d'une inquiétude.

« Et Carlo ?

— Quoi Carlo !

— J'étais son messenger pour le Grec. »

Olis avait omis ce petit détail et il ne serait pas facile d'expliquer les choses à Carlo sans égratigner Jido au passage. Il lui faudrait lourdement charger Anita, aussi fallait-il d'abord qu'il parle avec elle, seul à seul.

« Je ne sais pas. Il faut que je réfléchisse. Pour l'instant, je vais m'occuper de régulariser ta situation. Et pendant quelque temps, n'allez pas traîner vers le café de la Trinité. Pas tant que je ne lui auras pas parlé. Venez au DGP, tu feras la connaissance de Sylvie qui travaille avec moi. C'est elle qui va te faire tes papiers. »

Jamais Anita n'aurait pensé qu'Olis prendrait si bien la chose et elle mesurait toute la chance qu'ils avaient, elle et Éthan.

Ils partirent le lendemain matin même en voiture avec Olis.

Le soleil de la veille avait disparu.

Bien trop absorbé par ce qu'il voyait, Éthan, silencieux, observait et ne posait aucune question.

Olis et Anita avaient compris cela, aussi ne parlaient-ils pas.

Sylvie fouilla dans son placard où se trouvait toujours quelques friandises, au cas où, bien que rares fussent les enfants pénétrant au DGP.

Ils discutèrent longuement du nom de famille que l'on attribuerait à Éthan et le consensus se fit sur le nom de Legrand.

À partir de ce jour-là, et pour longtemps, Éthan se présenta toujours sous son nom complet : Éthan Legrand.

L'appartement au dernier étage de l'immeuble d'ITF était aussi luxueux que celui qui était réservé à Lena sous le dôme. Sur le sol, une matière moelleuse, presque duveteuse, avait remplacé les moquettes, et bien que l'on ne remarquât aucune épaisseur, le pied semblait s'enfoncer dans un sable doux et caressant.

Le confort faisait trop partie de la vie de Lena Gateway pour qu'il soit un facteur de plaisir, si minime soit-il.

La partie bureau de l'appartement était vaste et parfaitement équipée. Une lumière artificielle et idéale était maintenue dans la pièce, et peu importait le temps à l'extérieur. Elle attendait Owen Kratz.

Le directeur avait sollicité un rendez-vous.

Elle n'appréciait pas particulièrement cet homme qu'elle trouvait méfiant et froid ; son visage constellé de minuscules crevasses lui inspirant de plus un certain dégoût. Une voix résonna.

« Monsieur Kratz, mademoiselle !

— Faites-le entrer. »

Kratz, impeccable dans son costume noir, salua Lena avec le minimum d'élégance requis.

« Asseyez-vous, monsieur Kratz, je vous en prie. Vous désirez boire quelque chose ?

— Non, merci.

— Bien. Tout se passe-t-il comme prévu, Owen ?

— Oui. Un problème, néanmoins, et de taille, je le crains. »

D'un certain point de vue, Kratz outrepassait sa fonction en allant voir Lena. Mais la manière obsessionnelle et radicale qu'avait Witman d'envisager la résolution des problèmes le poussait vers plus

de compréhension, ne fut-elle que technique, aussi avait-il pris cette décision.

« C'est-à-dire ?

— Il s'agit du logiciel Firelance, un jeune informaticien a détecté une faille. »

Lena Gateway réagit vivement.

« Vous devez vous tromper, Firelance est au point depuis longtemps, tous nos robots en sont équipés, du plus inoffensif au plus destructeur. C'est le père de tous les logiciels.

— C'est la raison pour laquelle je suis venu vous voir, mademoiselle. Aujourd'hui, les XS ne sont pas opérationnels.

— Si ce n'est pas une plaisanterie, j'espère que vous avez la solution.

— La solution est dans les mains de cet informaticien : Élias Parque. Il est en train de mettre au point une parade à l'extrême rapidité avec lequel le logiciel prend son autonomie. Un antidote autrement dit. S'il n'y parvient pas, nous risquons la perte de contrôle ; s'il échoue, il nous faudra renoncer à Évariste et les déconnecter tous. Notre unique chance réside dans le fait qu'il est un informaticien exceptionnel. »

Lena se demanda comment une telle chose avait pu arriver. L'idée même de renoncer à Évariste n'entrait pas dans son champ de compréhension et d'acceptation.

« J'aimerais rencontrer cet Élias Parque. »

C'était au fond pour cela que Kratz était venu voir Lena, pour l'entendre prononcer cette phrase.

Il voulait mettre l'informaticien et Lena Gateway en lien direct. Il ne voulait pas être celui sur qui reposerait l'avènement du grand plan. Il n'était pas prêt à porter cette responsabilité.

Le soir précoce de l'hiver traînait doucement l'ombre de la nuit sur la ville engourdie de froidure.

Olis attendait Mengis sur un banc de la place Saint-Sulpice.

À l'approche de la nuit, nombreux étaient ceux qui se pressaient dans l'église, à la recherche de chaleur. Olis pensa que les pigeons avaient disparu depuis longtemps.

L'assistant du procureur ne tarda pas.

« Bonsoir, monsieur Legrand !

— Monsieur Mengis ! Faisons quelques pas, voulez-vous !

— Que puis-je faire pour vous ?

— Je vais aller directement au fait. Je suis tombée sur une photo dans les archives. Une photo de Lena Gateway en compagnie de Dale Witman, prise par vous, il y a dix ans.

— Comment êtes-vous remonté jusqu'à moi ?

— Un certain Ronan Ducart.

— Je vois. »

Mengis se garda de préciser que Ducart travaillait pour lui.

« Et que désirez-vous savoir au juste ?

— Je voudrais savoir qui a commandité cette photo et pourquoi elle se trouve dans les archives de la police.

— Vous vous intéressez donc à Dale Witman ?

— En quelque sorte.

— Comme vous pouvez l'imaginer, il m'est impossible de divulguer ce genre d'information. »

Bien sûr, Olis en était pleinement conscient, mais il espérait que Mengis passerait outre.

Pour sa part, l'assistant du procureur, qui commençait à douter de son impunité au sein de la compagnie de robotique, et c'est la raison pour laquelle il avait accepté de rencontrer Legrand, envisageait de trouver une porte de sortie. Se rapprocher du chef de district était donc un geste mûrement réfléchi.

Olis avait décidé de parler franchement.

« Paris est en danger, Mengis, vous le savez peut-être. »

Mengis resta muet.

« Et je doute que Dale Witman soit étranger à cet état de choses. J'ignore la nature de ce qui l'unit à Lena Gateway et à la WTC, mais j'ai du mal à croire que le fait qu'il soit un inspecteur du service secret européen soit la seule raison de sa présence ici. »

Mengis était loin de penser que Legrand échafaudait ce genre d'options.

« Et c'est cette photo qui vous incite à penser cela ?

— Pas uniquement. »

La nuit tombait sous leurs pas lents et réguliers. Une bise glacée venait piquer les yeux.

Mengis, silencieux, était secoué par un déchirement intérieur dont il ne laissait rien paraître. Collaborer avec Olis Legrand le mettrait dans une situation périlleuse si les choses venaient à se savoir. D'autres avaient été éliminés pour moins que ça. Mais sa situation chez ITF n'était-elle pas plus dangereuse encore ? Et bien que ce questionnement intérieur fût avant tout guidé par l'égoïsme, un attachement à ce monde sourdait lentement en lui depuis peu. Il était prêt à jouer double jeu.

« J'ai besoin de garanties, Legrand.

— Quel genre de garanties ?

— L'immunité.

— Par le ciel, l'immunité ?

— Quoi qu'il puisse se passer. »

Legrand, en tant que chef de la sécurité, était en effet en mesure d'accorder cette immunité que réclamait Mengis, tant qu'il serait en fonction du moins. Le chef de la sécurité n'était pas un être corrompible, aussi réfléchit-il longuement avant de répondre, car au fond, il ignorait tout du rôle exact de Mengis.

Il estima que la priorité devait être donnée à l'enquête sur Witman.

« C'est d'accord. »

Ils marchèrent un instant en silence, puis Mengis se décida :

« Il s'agit de Miro Shander. »

Oui bien sûr, Olis aurait dû deviner cela.

« Mais pourquoi cette photo ?

— Une photo est une preuve. »

Pourquoi Shander aurait-il eu besoin d'une telle preuve et pourquoi lui avait-il caché qu'il connaissait Witman ? Quelque chose le compromettrait donc, lui aussi ?

« Est-ce qu'il voulait être en mesure de prouver le lien entre Lena Gateway et les services secrets européens ?

— Vous en demandez beaucoup trop, Legrand. À l'époque, je n'ai fait qu'exécuter un ordre direct du ministre de l'Intérieur.

— Bien sûr. Je vous remercie Mengis.

— À charge de revanche. »

Puis ils se séparèrent.

Fallait-il que tout le monde mente ? Miro Shander était-il impliqué dans un projet qui, bien que flou et mystérieux, dévoilait ses contours peu à peu ?

Olis Legrand avançait dans l'obscurité la plus totale, tel un aveugle découvrant son environnement à tâtons, et n'en prenant réellement conscience qu'après l'avoir touché.

En effet, il touchait peu à peu les choses, et chaque fois un sentiment de peur le prenait, celui d'une certitude enfouie en lui et qui se révélait. Comme si ses pensées n'étaient que le négatif de photos déjà prises.

La boucle formée par la mer, et qui serpentait à l'intérieur de Dubaï, en faisait le seul endroit sur terre à avoir mis la mer sous dôme.

La nuit, les innombrables lueurs des gratte-ciels qui bordaient la marina dansaient sur l'eau et offraient au regard le spectacle d'une oasis de lumière tremblante.

Un portail de verre aux dimensions inimaginables, invisible frontière avec la mer, s'ouvrait parfois à l'entrée du Khor Dubaï, pour laisser entrer ces yachts de luxe dont le nombre avait considérablement diminué depuis la guerre, rares étant ceux qui possédaient encore de tels palais flottants.

Mohamed Ben Zayed en faisait partie et ne voyageait que de cette façon.

Au cours de ses déplacements, il n'était pas rare qu'il tombe sur des embarcations errant au fil des vagues, remplies d'hommes, de femmes et d'enfants à moitié mourants qui le suppliaient, et jamais il n'avait secouru personne.

Au Moyen-Orient, quelques-uns, que l'on aurait pu compter sur les doigts de la main, possédaient toute la richesse. On aurait pu qualifier de chanceuse la partie de la population qui travaillait dans les capitales, au service des quelques princes, émirs ou cheikh de la région.

Les peuples, ceux qui vivaient en dehors des villes, ne possédaient rien : ni habitation, ni nourriture, ni eau.

Ils avaient connu des boucheries semblables à celles que l'on avait observées en Europe, mais une fois les plus sanguinaires partis envahir l'ennemi, ils avaient su se regrouper et vivaient dans une solidarité absolue, contrairement à leurs élites. Ils avaient formé des tribus : « les tribus des sables ».

Le cheikh Mohamed Ben Zayed était l'ainé de Morsal Ouekdi, aussi fut-il accueilli avec tous les honneurs qui lui étaient dus. Il reçut en présent des sacs d'épices rares.

L'émir disposait dans la marina d'un appartement dont la vaste terrasse de bois d'amarante s'étendait jusqu'à un ponton, où était amarré le yacht du cheikh.

Une végétation dense, où s'entremêlaient les palmiers, les orangers et les bananiers, protégeait le lieu de tout regard, et des

senteurs de myrte circulaient au gré de la brise, le dôme laissant passer le vent en une multitude d'endroits.

Ouekdi avait fait venir une bouteille de Tanqueray n° Ten, spécialement mis en bouteille en Écosse, connaissant le goût du cheikh pour le gin. Il ne serait pas permis de juger Ben Zayed à ce sujet. Il sortit lui-même la bouteille du seau à glaçons et servit le cheikh, tandis que lui s'était fait servir du thé.

« Que me vaut le plaisir de votre visite, Mohamed ! »

Lena Gateway n'avait en aucun cas la primeur de l'arrogance et de l'hypocrisie de Morsal Ouekdi. Son être même prenait racine dans un insondable sentiment de supériorité, et sa question fit sourire Ben Zayed qui le connaissait bien.

« À votre avis, Morsal !

— Je vous écoute.

— Comme vous le savez déjà, je refuse de signer un tel contrat, et je ne suis pas le seul.

— Je le sais, et croyez bien que je le regrette.

— Vous le regrettez ? Et que se passerait-il si le plan de Lena Gateway venait à échouer ?

— Je ne vois pas comment il pourrait échouer.

— Depuis combien de temps maintenant nous promet-elle l'avènement de cette nouvelle ère ? Pourquoi Paris ne tombe-t-il pas ? Si elle venait à échouer, nous n'aurions plus rien. Notre survie dépend de son succès, et c'est une situation intolérable. Il faut revoir les termes de ce contrat en ajoutant des dates dans les clauses. Nous tenons leur armée entre nos mains et nous devrions nous incliner devant cette femme ? »

Le cheikh but une gorgée de gin et continua :

« Les tribus des sables sont des armées en puissance que nous pourrions lever si besoin était.

— Nous pourrions aussi signer ce contrat et ne pas le respecter.

— Sans doute. Mais, quoi qu'il en soit, Lena Gateway ne peut exiger de nous d'être des pantins à sa merci, et c'est ce à quoi équivaut ce contrat. »

Morsal Ouekdi se trouvait plus enclin que Ben Zayed à subir ce genre d'humiliation, l'appât du gain prenant largement le pas chez lui, il se tenait prêt à tout avilissement, quel qu'il fût.

Ben Zayed ne lui laissa pas cette possibilité.

« Réunissons-nous tous afin de mettre à plat les termes d'un nouveau contrat que vous lui soumettez. »

Il fut convenu d'une date, car Morsal Ouekdi, tout puissant qu'il fut, restait soumis à la décision unanime de tous les chefs de guerre.

À Paris, la veille au soir, Harold avait reçu un coup de fil de son père qui désirait le voir. Il fut convenu d'un rendez-vous le lendemain matin à six heures, cet horaire les arrangeant tous les deux.

Il faisait encore nuit, et, comme à son habitude, Miro Shander privilégiait l'éclairage de la lampe mappemonde.

Le ministre, d'une nature peu expansive, reçut son fils sans marques d'affection particulières, et ils se saluèrent promptement.

Harold prit place dans le fauteuil qui faisait face à celui de son père.

« Un thé, Harold ? »

— Non, merci. Tu voulais me voir !

— Oui, je voulais savoir comment ça se passait, si tout allait bien.

— Ça va. J'ai été engagé par Kratz, tu connais sans doute ? »

Harold avait emprunté un ton plein de sous-entendus.

« Je connais, oui. C'est le directeur d'ITF ; il serait plutôt étrange que je ne le connaisse pas, non ? »

— Je veux dire, tu le connais bien, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Rien. Tu ne connaissais pas Dale Witman non plus.

— En effet, je ne le connais pas.

— C'est pour ça que tu as envoyé un flic le prendre en photo, il y a dix ans ! »

Miro Shander ne s'attendait pas à ça. Il alluma un cigare.

« Tu as toujours été très intelligent, Harold, quoiqu'un peu sûr de toi. C'est une qualité, et tu devrais t'en contenter.

— Je veux juste savoir pourquoi tu as menti au sujet de Witman.

— Je n'ai pas menti. Cet homme est dangereux, et que j'ai pu faire prendre une photo ou pas il y a dix ans n'y change rien. Tu pourrais être surpris de ce que je pense. »

Harold n'avait jamais été vraiment de taille avec son père.

« Alors, pourquoi m'avoir envoyé là-bas ?

— Parce que je crois que tu es assez fort pour ça.

— Assez fort pour quoi ?

— Ça, tu es le seul à pouvoir le dire. Je veux juste que tu saches que j'ai confiance en toi.

— À quoi me sert ta confiance si tu me caches des choses que je ne sais pas ?

— Tu ne sais pas que la WTC est nocive ? Tu ne sais pas que Dale Witman est à leur solde ? »

Harold ne savait pas quoi répondre. Effectivement, il le savait.

« À toi de découvrir le reste mon fils. Ils ne sont pas invincibles. Tu peux les battre sur leur propre terrain, et tu as Olis. Ce que je pourrai faire, je le ferai. Chacun une part à sa mesure. Sache que je serai toujours de ton côté. »

Harold ne saisisait pas réellement les motivations d'un tel discours, mais que les choses soient floues ou pas, il était sensible à cette marque de confiance que lui accordait son père, comme tout enfant le serait.

Cette émotion faussait ainsi son appréciation quant au rôle de Shander dans l'actuelle équation.

Chez ITF, il n'existait aucune communication à proprement parler entre les quatre derniers niveaux des sous-sols et la partie supérieure du building.

Ceux qui travaillaient là disposaient d'un accès souterrain, invisible au regard, qui s'effectuait par les caves d'un immeuble situé avenue Albert-de-Mun, près des jardins du Trocadéro. Il suffisait de posséder un badge et l'on accédait aux immenses plates-formes souterraines. Par ailleurs, un nombre très limité d'ingénieurs y descendait, la majorité des tâches étant elles-mêmes robotisées.

Personne à Paris n'eût pu imaginer le gigantisme de ces installations. Le matériel arrivait par des accès, eux aussi souterrains, reliés à diverses plates-formes partout sur le territoire, rendant invisible à la surface toute activité.

Rien ne laissait supposer que des armées de robots se mettaient en rang sous l'esplanade du Trocadéro.

Mulard Crane n'avait pas accès à ces niveaux réservés aux XS et dont le descriptif communiqué par la compagnie restait assez flou : robots de défense hyper sophistiqués.

Crane travaillait dans les deux premiers niveaux – accessibles eux depuis le building – à la conception mécanique de robots destinés au bon fonctionnement de l'immense chaîne de traitement de données qui était en cours au niveau mondial. Il faudrait beaucoup de ces machines pour assurer la maintenance de la globalité des infrastructures nécessaires au fonctionnement cette nouvelle ère, et comme elle le faisait dans tous les pays, la WTC menait à bien cette préparation en phase terminale.

Bien qu'il n'en eût rien laissé paraître au moment où Kratz l'en avait informé, Witman était conscient du problème Firelance ; d'autre part, la structure même du corps des XS semblait poser problème. C'était la deuxième fois que Rainy Clark, scientifique et

roboticien mondialement réputé, responsable de la fabrication des XS, l'alertait à ce sujet. Aussi était-il descendu le voir.

Lors de toutes ses visites chez ITF, Witman prenait soin d'utiliser l'accès Albert-de-Mun.

Il retrouva Clark dans la salle de contrôle.

L'homme était seul dans un espace sombre coloré de lueurs vertes et bleues, penché sur un immense puits translucide à la surface duquel émergeaient des informations, des chiffres et des graphiques avec lesquels il interagissait.

Une multitude d'écrans, ayant l'épaisseur d'une image, virtuels et bleutés eux aussi, composaient les contours de la salle.

« Bonjour, Clark ! »

— Bonjour, Witman ! »

Ils ne serrèrent pas la main, et Rainy Clark commença à lui parler sans quitter des yeux l'étrange puits de lumière.

« Après les tests que nous avons effectués, mais je t'en avais déjà touché un mot, il me semble, Dale, il s'avère que les XS manquent cruellement d'élasticité, et cela les rend beaucoup trop vulnérables aux armes qui seront utilisées contre eux. Leur structure en aluminium – malgré tous les alliages utilisés – ainsi que l'élasticité des articulations restent susceptibles de dommages irréversibles ; la simple détérioration, même légère, d'une articulation suffit à rendre le robot inopérant, malgré sa puissance de feu. Il faudrait par conséquent tripler, voir quadrupler la production pour une efficacité totale. »

Rainy Clark, qui était le seul à tutoyer Dale Witman, lui avait déjà fait part de ce problème, et Dale avait pensé à tort qu'il le résoudrait.

Witman savait qu'il ne disposerait pas du temps nécessaire à une telle augmentation de la production de XS.

« Et qu'est-ce que vous préconisez, Clark ? »

Rainy Clark était un homme petit, d'une cinquantaine d'années, et un certain embonpoint donnait à sa silhouette des formes rondelettes. Ses yeux ressemblaient à des boules roulant sur elles-mêmes.

« Eh bien, un muscle polymère hyper performant qui aurait la capacité de se refusionner en cas d'altération et de s'autoréparer efficacement.

— Qu'attendez-vous dans ce cas ?

— Ce n'est pas à toi que je vais apprendre que je n'ai pas sous la main de biochimiste capable de m'aider à réaliser une telle chose. Je ne suis pas omniscient.

— Combien de temps pour réaliser cette opération ?

— Très peu à partir du moment où la formule est viable. »

Rainy Clark était resté très attaché à Walter Gateway avec qui il avait collaboré une grande partie de sa vie, aussi avait-il toujours connu Witman et apprécié ses capacités. Mais il lui manquait ce je ne sais quoi, cette pincée d'humour et d'élégance qui caractérisait Gateway.

« Je vais m'en occuper Clark. »

C'est à peine si le roboticien, happé par le monde virtuel où il vivait, remarqua le départ de Witman, lequel alla aussitôt voir Kratz, une idée bien précise en tête.

Dale se rendit dans le bureau du directeur et ne s'encombra d'aucune politesse, allant directement au sujet.

« Vous m'avez parlé d'une femme, une chimiste. Comment m'avez-vous dit qu'elle s'appelait ?

— Kayla Kumba.

— Vous êtes retourné vers elle ?

— Je l'ai sollicitée trois fois, je peux difficilement insister.

— Je vous prie de convaincre Clark d'appeler cette chercheuse : peut-être saura-t-il l'intéresser. Aucun scientifique ne peut rester insensible à une sollicitation de sa part. Si cela ne donnait rien, j'agiserais plus radicalement. Tenez-moi au courant. »

Depuis quelques jours, Bench tentait de se motiver pour présenter sa démission à Olis.

Il n'était pas fait pour ce travail. De nature frileuse, il supportait mal d'être sans cesse à l'extérieur, et les textiles chauffants de mauvaise qualité qu'il portait n'y changeaient rien.

Il était fait pour le travail de bureau, régulier et sans surprises. De plus, il éprouvait une certaine rancœur envers Olis qui se refusait depuis le début à le relayer sur cette filature, ne tenant aucun compte de son temps de repos ou de sa vie privée. Les longues journées passées à attendre dans son véhicule avaient largement nourri ce sentiment d'injustice ; d'autre part, il craignait que Kayla ne se lasse de ses absences. Bench n'avait aucune assurance, aucune confiance en lui, et il s'attendait à ce que ce miracle, celui d'une jeune femme merveilleusement belle à ses côtés, s'évanouisse comme il était venu. Puisque Olis Legrand ne faisait aucun effort pour le comprendre, il démissionnerait.

Le soir rayait le ciel de traînées écarlates quand Bench, qui attendait depuis le matin maintenant Avenue Albert-de-Mun où l'avait conduit Witman, ignorant bien sûr qu'il s'agissait là d'un accès aux sous-sols d'ITF, prit son courage à deux mains, décidant d'arrêter là sa journée et d'aller présenter sa démission au chef de District.

Il trouva Olis seul à son bureau.

« Bonsoir, Chef ! »

— Ah, Bench, c'est gentil de passer. Asseyez-vous. Quoi de neuf ?

— Eh bien, je viens vous donner ma démission. »

Les joues de Bench s'étaient un peu colorées, signe d'une forte agitation intérieure.

« Comment ça, votre démission ?

— Je n'en peux plus de cette filature. Il faut comprendre, ça fait bientôt deux mois que j'y passe plus de douze heures par jour. C'est

simple, je ne sais pas quoi vous dire d'autre. Je ne peux plus, je ne veux plus faire ça. »

Olis sentait que Bench était au bout et se résolut à ce fait qui ne pouvait manquer d'arriver, il le savait, car il avait sciemment décidé de tirer sur la corde jusqu'au bout.

« Ce n'est pas la peine de démissionner Bench. Je vais vous donner un peu de congés et vous affecter à la cité. Je vous remercie pour tout ce que vous avez fait. »

Bench se sentait soulagé d'un énorme poids. Cette filature avait peu à peu détruit toute son énergie ; ces derniers temps, il ne parvenait même plus à faire l'amour avec Kayla, ce qui, il le savait, pourrait s'avérer rédhibitoire.

« Bien. Merci, Chef. Je suis désolé. »

Il se leva, mal à l'aise, laissant Olis seul aux prises avec Dale Witman dont il ne voulait même plus entendre prononcer le nom. Avant de quitter le bureau, il dit toutefois à Olis :

« Witman est resté dans cet immeuble avenue Albert-de-Mun, toute la journée, et il y était toujours quand je suis parti. »

Puis il sortit.

Peu importait désormais les endroits où se rendait Witman.

Pour Olis, plus aucun doute ne planait sur le fait qu'il travaillât pour le compte de la WTC, quelle que fût la nature de ses relations avec Lena Gateway, mais quel était son rôle exact ? Qui était Évariste ? Il comptait beaucoup sur Harold Quintet à vrai dire.

Il manquait une chose au chef de district : des preuves. Ni lui ni Imbert ne pouvaient agir sans preuve. Faire arrêter Witman créerait assurément un grave incident diplomatique, chose que le président, dans l'état actuel des choses, ne pouvait pas se permettre, la France vivant exclusivement sur les deniers de l'Europe, qui vivait elle-même sur les deniers de la WTC, et se trouvant donc muselée de toutes parts.

Imbert avait néanmoins donné les pleins pouvoirs à Olis concernant Miro Shander, qu'il se décida à aller le voir.

À cette heure tardive, il était certain de trouver Shander chez lui.

Il reculait depuis deux jours maintenant le moment où il irait demander des explications au ministre de l'Intérieur.

L'appartement de fonction se trouvait dans l'aile gauche du ministère. Une veilleuse grésillait faiblement au-dessus de la porte d'entrée.

Olis sonna. Aucune réponse. Il sonna à nouveau. Rien, aucun mouvement ne se dessinait derrière les fenêtres. Il retourna alors à l'entrée principale où un homme se tenait derrière le bureau d'accueil.

« Monsieur Shander est-il chez lui ?

— Non.

— Savez-vous quand il doit rentrer ?

— Le ministre est en voyage.

— En voyage ! Depuis quand ?

— Il est parti cet après-midi.

— Et vous savez où ?

— Le ministre ne me tient pas au courant de ses destinations. »

Aucune mission officielle ne justifiait un quelconque déplacement de Shander.

Harold n'était au courant de rien et fut le premier surpris, bien que la solennité des propos de son père le matin même l'eût un peu étonné.

Olis investiga à l'aéroport et découvrit que Shander avait effectivement pris un jet dans l'après-midi, et ce, bien qu'il ait demandé à ce qu'on le tînt au courant des mouvements à l'aéroport. Le ministre de l'Intérieur jouissait d'un pouvoir supérieur à celui d'Olis au sein de l'armée, et l'aéroport était tenu par l'armée.

Lena Gateway était curieuse de rencontrer ce jeune informaticien. Très affûtée dans le domaine informatique et dans le secteur robotique, elle se réjouissait de pouvoir tester les connaissances de cet homme qui avait soi-disant détecté une faille au sein de Firelance, créé par son père alors qu'Élias Parque n'était pas encore né.

Harold se présenta, ponctuel, au bureau de Lena Gateway.

Bien qu'elle en eût connaissance, elle fut surprise par sa jeunesse.

« Asseyez-vous, monsieur Parque. Café, thé ?

— Un thé, avec plaisir. »

Harold, d'une mise élégante, ne paraissait nullement impressionné.

Lena n'eut qu'à déposer la tasse sur une petite plaque intégrée dans le bureau et destinée à cet effet.

« Alors, monsieur Parque... Élias, n'est-ce pas ? »

Harold acquiesça.

« Vous auriez détecté une faille dans Firelance, semble-t-il.

— Ce fait n'est pas à mettre au conditionnel, si je puis me permettre.

— Développez ! »

Le ton impératif qu'elle avait employé le poussait donc à entrer dans les détails.

« L'altération au démarrage est le facteur qui a permis au logiciel de prendre son autonomie. Stratégie d'une imparable efficacité du reste, car la machine virtuelle est constituée d'un processeur et d'une mémoire principale, qui eux n'ont jamais été altérés. Le système d'exploitation lui-même s'est détecté comme attaquant laissant tous les fichiers intacts et a pu ainsi déclencher tous les systèmes de sécurité interne pour le couvrir. »

Lena restait sans voix face à la démonstration.

« Où se trouve l'erreur ?

— Dans le test interne de la première étape au démarrage et qui modifie l'exécution du code. Une défaillance dans l'interface élémentaire entre le matériel et le logiciel. Mais je suis peut-être trop technique.

— Ma qualification dans ce domaine me permet de vous suivre, cher monsieur Parque. Et comment comptez-vous vous y prendre ?

— C'est assez simple, somme toute. Je modifie la table des vecteurs ce qui me permet de détourner les modes d'accès aux différents périphériques. Je ne vous apprends pas que les tables de vecteurs permettent de suspendre l'exécution d'une instruction pour intervenir d'une façon particulière sur cette instruction puis de reprendre. Je mets en place un système automatique qui profite des interruptions et qui, sous l'apparence de petit programme non détectable, accède au programme principal et au noyau du système sans toucher au système de dossiers. Le logiciel est feinté, pris à son propre piège.

— Vous parlez comme si les logiciels avaient une vie propre, une volonté propre. C'est ridicule !

— C'est possible. Mais ne pas le considérer est une erreur que nous paierons peut-être très cher un jour. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas encore réussi. Je ne veux pas faire la moindre tentative sans être certain du résultat. Je ne dois en aucun cas être détecté et la quasi-perfection de Firelance rend ma tâche extrêmement délicate. »

Bien qu'elle n'en laissât rien paraître, Lena fut flattée par ce compliment à la mesure de son père, et le projet dont elle était l'esclave ressurgit comme une évidence.

« Croyez bien que j'admire un cerveau tel que le vôtre, monsieur Parque, et sachez que vous avez toute votre place ici. Pas seulement aujourd'hui. Nous avons besoin d'esprits brillants pour bâtir le monde de demain.

— Je comprends, mais je ne pense pas savoir de quel monde il s'agit exactement. »

Lena s'était laissée emporter par son aspiration devant cet homme dont elle ignorait tout. Elle se rattrapa un peu maladroitement.

« Je pense que chacun est bien conscient du fait qu'une autre civilisation devra prendre la place de celle-ci, n'est-ce pas ?

— Je l'espère.

— Ce que je vous propose est autre chose que l'espoir. Je vous donne la possibilité d'être partie prenante dans la reconstruction d'un avenir sain et prospère pour le genre humain.

— Je suis d'accord sur ce point, mais il existe différentes façons d'envisager un nouvel avenir. Je ne sais pas à quoi est destiné le logiciel sur lequel je travaille, et vous voudriez que j'adhère à quelque chose dont je ne sais rien. Puisque votre politique, et je la respecte, est de ne pas communiquer certaines informations, je me bornerai pour l'instant à tenter de résoudre le problème Firelance. »

Lena avait été à deux doigts de lui parler d'Évariste, de ce nouveau monde que son père avait mis sur pieds, jour après jour, mais elle s'était rappelé à temps les recommandations de Kratz à propos de Parque, une enquête étant en cours.

« Très bien, comme vous voudrez. Néanmoins, j'aimerais que vous puissiez y consacrer tout votre temps, chaque jour compte. Laissez-moi mettre un appartement à votre disposition ; ils sont plus que confortables, comme vous pouvez vous en douter, et croyez-moi, vous ne serez pas perdant. »

Harold pensa tout de suite aux rendez-vous téléphoniques quotidiens qu'il entretenait avec Olis.

« Je ne suis pas contre le fait de rentrer chez moi le soir. »

Il sentait dans l'attitude de Lena une détermination complète et inébranlable.

« J'insiste, monsieur Parque. »

Après tout, cela représentait des avantages évidents, des conditions optimales pour avancer.

« Bien. »

Il organisa pour le soir même un rendez-vous avec Olis et Redick à l'université, avant qu'il ne passât l'intégralité de son temps chez ITF.

Le chef de district se présenta à une porte de service, dans une rue adjacente à l'entrée principale de l'université et fut conduit dans le bureau d'Antony Redick où se trouvait déjà Harold.

« Bonjour, Olis ! »

Olis salua Harold et Redick.

« Olis, je pense qu'Antony est en droit d'assister à cette conversation, il est suffisamment mouillé. »

Antony Redick prit le parti de rassurer aussitôt Olis.

« Si je puis vous aider en quoi que ce soit, je vous en prie, l'université est à votre disposition.

— Je vous remercie, monsieur Redick, toutefois il va sans dire que je vous demanderai une extrême discrétion.

— Bien sûr. »

Harold prit la parole.

« Lena Gateway m'a proposé un appartement chez ITF. J'ai accepté. Elle m'a d'ailleurs proposé bien plus. »

Harold était tout à fait à l'aise avec ça. Olis paraissait soucieux.

« Que voulez-vous dire par “bien plus” ?

— Un avenir dans la compagnie de robotique.

— Elle vous apprécie donc particulièrement !

— Ils ont clairement un plan, j'ignore lequel. Ce que je sais c'est qu'ils ont un sacré problème et il se pourrait bien que je sois leur unique solution. Pas mal, non ?

— Vous devriez faire preuve d'un peu plus d'humilité et de méfiance Harold. Je ne sais pas dans quoi vous êtes embarqué, mais c'est forcément dangereux. En avez-vous découvert plus sur Witman ?

— Non. Rien pour l'instant. J'aurai plus de chances sur place, vous ne croyez pas ?

— Sûrement. Je m'en voudrais s'il vous arrivait quelque chose de fâcheux, d'un autre côté je suis au point mort. »

Redick qui était resté silencieux prit la parole à ce moment.

« Il y a une chose dont j'aimerais vous entretenir tous les deux. Une collaboratrice de l'université – une amie très chère –, Kayla Kumba, a été contactée par Rainy Clark. »

Olis n'avait pas la moindre idée de qui était Rainy Clark.

Harold siffla d'admiration.

« Il est ici ?

— Il faut croire.

— Qui est ce Rainy Clark ?

— Eh bien, monsieur Legrand, c'est sans doute l'un des plus grands scientifiques vivants à l'heure actuelle. Le plus grand des généticiens, le plus grand spécialiste en robotique au monde.

— Et il serait ici ?

— En tout cas, il a demandé à rencontrer Kayla. Si vous permettez que je l'appelle, elle est ici. Nous en avons discuté ensemble, et elle peut peut-être vous aider. »

Des gens comme Redick et Kayla Kumba représentaient un garde-fou inestimable pour la science, n'ayant jamais vendu leur savoir à qui que ce soit et encore moins à la compagnie de robotique contre laquelle ils exerçaient une résistance certaine dans les milieux scientifiques.

Olis avait l'impression que chaque pas effectué serait sans retour.

« Monsieur Redick, tout cela est confidentiel et dangereux.

— Vous pouvez avoir confiance en elle. Elle possède, elle aussi, quelque chose dont ils ont apparemment besoin.

— Quoi ?

— C'est une chimiste mondialement réputée, grande spécialiste des polymères. »

Olis était agacé par ces mots scientifiques auxquels il ne comprenait rien.

« Ils doivent rencontrer des problèmes avec la mise en fonction de leur matériel robotique, c'est certain. Mulard Crane m'a parlé d'ateliers dans les sous-sols. Tous les coups de main sont les bienvenus, Olis. Kayla pourrait avoir accès à des informations que je n'ai pas. Parlons-lui. »

Olis s'y résolut et Redick appela Kayla sur un poste interne.

Elle pénétra dans le bureau quelques minutes plus tard.

Aucun homme ne pouvait rester indifférent à la beauté de la jeune chercheuse.

Redick fit les présentations.

Kayla avait souvent entendu Bench se plaindre d'Olis, mais elle n'évoqua pas ce fait et resta discrète à propos de leur relation. Toutefois, elle avait pris cette décision en accord avec le jeune lieutenant, malgré les réticences dont il lui avait fait part.

Olis restait circonspect.

« Ce Clark vous a donc contacté !

— En effet, et je suis prête à vous aider.

— Pourquoi vous exposer, si je puis me permettre ?

— Je fais partie de ces gens qui émettent un grand doute quant aux valeurs de la WTC et pensent qu'elle représente un grand danger pour l'humanité, justement à cause de cette maîtrise scientifique et technologique dont elle jouit. Personne n'en connaît les limites, et si je peux, à mon niveau, contribuer à la sauvegarde de la liberté qui sous-tend la sauvegarde de la connaissance, je me dois de le faire. »

Kayla Kumba avait dû se battre pour étudier. Tout ce qu'elle fit, elle le fit dans les ultimes sursauts des pays d'Afrique pour ne pas disparaître. Libreville était un important pôle universitaire, et Kayla y avait développé un centre de recherche en chimie, créant ainsi une référence mondiale en matière de polymère, avant que ne se

répandent comme une traînée de feu les émeutes qui vinrent à bout de toute civilisation.

Kayla Kumba avait fait, depuis longtemps, de l'humanité son unique choix.

Harold orienta la discussion sur ce qu'il pensait être la clé de tout, espérant quelque éclairage de la part de la chercheuse.

« Je me demande sur quel type de robots ils travaillent. Ils me font travailler sur un logiciel d'une grande sophistication.

— Savez-vous à quoi il est destiné ?

— Ils évitent soigneusement de me le dire.

— Clark est un grand roboticien. Ses recherches sur les androïdes sont notoires. Peut-être s'agit-il de cela.

— Je ne sais pas. J'espère en apprendre plus. En tout cas, vous seriez sans doute très bien placée en travaillant avec Clark. »

Il fut décidé qu'elle rencontrerait Rainy Clark et qu'elle jouerait le jeu s'il lui distribuait des cartes.

Mengis avait retrouvé Lok en peu de temps.

Les contacts qu'il gardait avec Selmane et quelques hommes à l'intérieur des trois clans s'étaient montrés efficaces, l'homme ne s'étant du reste pas éloigné de Gentilly.

Au moment où il fut localisé, il trouvait refuge dans une cave, et un homme du clan, anciennement de Stot et désormais de Francky, lui laissait des restes qu'il jetait par terre sur le trottoir dans une ruelle, ce qui lui permettait de survivre sans avoir à tuer pour se nourrir.

Dale Witman ne se fendait jamais d'aucun compliment.

« Je veux que vous organisiez une rencontre avec lui.

— Il est déjà ici, en cellule. »

Pour une fois, il ne trouva rien à redire.

Les cellules ne présentaient aucun confort ni aucun inconfort.

Un endroit neutre, juste un lit et des sanitaires. Une lumière plate et sinistre.

On installa une chaise pour Witman à l'intérieur.

Lok, à défaut d'autre chose, était propre. Il avait été douché, et on lui avait donné des vêtements.

« Alors, comment allez-vous, Lok ?

— Bien, bien. Très bien même, comme vous voyez. »

Lok n'était pas du genre naïf, aussi la visite de Witman ne pouvait-elle s'avérer que positive pour lui. C'est bien pour quelque chose qu'il se trouvait là, cette cellule présentant d'ailleurs les atours du paradis quand on venait de là où il venait.

Witman alla directement au sujet.

« Je vous propose un ticket d'entrée pour Paris et beaucoup d'argent si vous me livrez les passages.

— Eh, doucement, mec ! Je les connais pas.

— Les messagers les connaissent, non ? Qui sont-ils ? Livrez-les-moi, et à vous la belle vie. »

Les choses se bousculaient dans la tête de Lok. Les messagers étaient comme des ombres glissantes, difficiles à saisir, passés maîtres dans l'art de circuler à l'abri des regards.

Il ignorait que Dale Witman n'aurait aucune autorité pour le faire entrer à Paris.

« Il y a bien ce gamin, le messenger du Grec.

— Vous pourriez le localiser ? »

Lok avait tout de suite pensé à l'enfant, « le mulot » comme on l'appelait de l'autre côté.

« Il me faut des vivres et des armes, je ne retournerai pas là-bas sans ça.

— Vous y retournerez et vous le trouverez. Nous vous fournirons tout ce dont vous avez besoin. Faites comme vous le voulez, mais ramenez-moi les passages, je ne peux pas être plus clair. »

Lok, incapable de saisir le dessein de Witman, n'avait pas beaucoup de choix.

« Il me faut un paquet d'argent.

— Vous aurez tout ce dont vous avez besoin. Agissez vite, j'ai peu de temps. »

Et Lok fut relâché de l'autre côté.

La Riposte

À Bruxelles, sous le dôme, grondait peu à peu une révolte menée par Geoffroy Imbert.

La disparition de Shander avait laissé le président français dans un certain désarroi. Il n'avait rien ébruité et, pour l'instant, il avait nommé aux affaires, à Paris, le ministre adjoint, Charles Revil.

L'Angleterre, l'Espagne, l'Italie et la Suisse s'étaient ralliées à la France concernant le problème de la poursuite de la guerre, et les cinq chefs d'État s'étaient réunis chez Sean Tranton, qui, contrairement à Geoffroy Imbert, avait dès le début opté pour un appartement de fonction.

Un design futuriste sans particularités était commun à tous les appartements sous le dôme, et Geoffroy Imbert, dont le choix s'était porté sur un lieu d'un autre siècle, restait une exception.

Bien loin du charme du Best Place, l'appartement de Tranton disposait de tout le confort technologique possible.

Malgré leur fort accent respectif, tous parlaient le français ; heureusement pour Imbert qui parlait très mal l'anglais. Une certaine anxiété se lisait sur ses traits.

« Je réfléchis, messieurs, au meilleur moyen pour rallier les autres membres de l'Europe et de reprendre l'ascendant. »

José Amengal, le président du gouvernement espagnol, était sans doute le moins convaincu.

« Jamais les pays de l'Est ne se rallieront, et même s'ils le faisaient, quel poids aurions-nous face à Coleman ? »

L'Italien Bardi et le Belge Bauwens étaient d'accord sur ce point.

Le président suisse, Wilfried Stort, ajouta toutefois une petite précision :

« Tant que nous ne serons pas capables de reprendre la main financièrement, nous n'aurons aucune voix au chapitre, vous le savez comme nous, Imbert.

— Je le sais, malheureusement. Une idée néanmoins chemine dans mon esprit depuis quelque temps. »

Les quatre dirigeants étaient tout ouïs.

« Que pourraient faire les États-Unis contre un accord passé directement avec les pays arabes. »

L'idée avait fait son effet, et la musique de Mozart, diffusée en sourdine, emplît un long moment tout l'espace sonore.

José Amengal fut le premier à réagir :

« Vous vous rendez compte de ce que vous dites, Imbert ! Avez-vous déjà oublié que leur folie meurtrière a réduit à néant notre démocratie.

— C'est certain, mais les situations et les contextes changent heureusement. Je pense qu'aujourd'hui leur situation n'est pas meilleure que la nôtre, et ils ont autant intérêt que nous à ce que la guerre cesse. »

Tranton restait dubitatif :

« Rien n'est moins sûr. »

Imbert continua malgré tout.

« Il y a autre chose de bien plus dangereux à mon avis que Coleman.

— Et quoi donc ?

— La WTC. »

La WTC dans tous les pays d'Europe était comme une maladie honteuse dont chacun souffrait sans oser le dire. La toute puissante compagnie avait étendu partout ses tentacules en installant des filiales dans toutes les capitales.

Imbert continua :

« Je vous invite à vérifier ses activités sur vos territoires. »

Amengal réagit à nouveau vivement :

« Quoi qu'il en soit, quel rapport avec la guerre ?

— Je ne sais pas, mais quelque chose est en train de s'organiser à notre insu, ou pire, avec notre bénédiction. Soyons un peu plus malins et perspicaces que cela, messieurs. Cette guerre nous aveugle et elle n'a que trop duré. Laissez-moi contacter Morsal Ouekdi. »

Ils se mirent d'accord sur cela, faute de mieux.

Ses services lui ayant fourni les coordonnées de l'émir, de retour au Best Place, Imbert se servit de son téléphone satellitaire pour appeler Morsal Ouekdi.

Il était un fait certain : les chefs d'État bien qu'ils fussent en guerre se parlaient avec la plus grande politesse.

« Allo, monsieur Ouekdi ! Le président Imbert au téléphone.

— Monsieur Imbert, que me vaut l'honneur !

— J'irai directement au fait. Je vous propose un cessez-le-feu, l'arrêt de la guerre. Nous avons tous besoin de nous reconstruire, n'est-ce pas ?

— Vous oubliez que pour l'instant nous avons la main. Nos armées dominant les vôtres, vous n'êtes guère en position de négocier quoi que ce soit.

— Peut-être préféreriez-vous le terme de reddition.

— Cela serait sans doute plus acceptable en effet, mais que proposez-vous en échange ? »

Imbert avait longuement réfléchi à ce qu'il pourrait marchander, car il savait que Ouekdi adopterait cette attitude.

« La mise en commun de nos fonds pour notre indépendance technologique. »

Imbert n'avait pas tapé dans le vide, il put le sentir au silence et à la respiration un peu vive de l'émir avant qu'il ne réponde. Il n'avait pas eu besoin d'étoffer ni d'entrer dans aucun détail ; la concision de la phrase avait suffi.

« Il est envisageable d'y réfléchir. Comme vous le savez, je ne suis pas seul. Je reviendrai vers vous afin de continuer ou pas cette discussion. Au revoir, monsieur Imbert.

— Au revoir. »

Imbert, impuissant face à ce qui était en jeu à Paris, mais dont les comptes rendus réguliers d'Olis avaient nourri une profonde réflexion, était décidé à vendre chèrement sa peau et celle de son pays.

Fisher lui avait menti à propos de Witman, aussi était-il raisonnable de penser que le directeur des services secrets européen lui-même était à la solde de Lena Gateway.

Il restait peu de pouvoir effectif au président, si ce n'est sa capacité à penser et à agir intelligemment ; et si Olis se chargeait de Paris, lui se chargerait de l'Europe.

C'est à la Rotonde que Clark donna rendez-vous à Kayla Kumba.

La brasserie de Montparnasse était assez prisée par une clientèle aisée, tous milieux confondus.

Elle était en retard, retenue par une vive discussion avec Bench qui n'était pas d'accord avec les risques qu'elle prenait et maudissait une fois de plus Olis Legrand dont la fonction était apparemment de lui pourrir la vie.

Rainy Clark l'attendait dans une sorte de petit salon élégant, un peu en retrait de la salle principale, où une lumière exagérément tamisée créait une atmosphère un peu lourde, rendant flous les contours de la pièce.

Il se leva et lui baisa la main, l'invitant à s'installer confortablement.

« Chère Kayla, je suis heureux de faire votre connaissance.

— Tout l'honneur est pour moi, monsieur Clark.

— Je vous en prie. Que désirez-vous boire ?

— Un Campari Soda sera parfait. »

Il fit signe au serveur.

« Un Campari Soda pour mademoiselle, et une vodka Martini, merci... Vous vous demandez sûrement pourquoi j'ai voulu vous rencontrer.

— En effet.

— Je travaille actuellement sur des exosquelettes destinés à démultiplier la force physique et j'ai quelques problèmes de ligaments si l'on peut dire.

— Qu'entendez-vous par "démultiplier la force physique" ?

— Une performance d'exécution. Vous n'êtes pas sans connaître les avancées majeures de la science en termes de robotique ; étant moi-même roboticien, je suis amené à optimiser les fonctions de ces machines à des fins de simplification des tâches et de confort pour les êtres humains, ainsi que pour leur sécurité. Il s'agit de la configuration de demain, mademoiselle Kumba. Demain sera avec les machines ou ne sera pas. »

Kayla savait que Clark lui tiendrait ce genre de discours.

Un scientifique tel que lui avait été depuis longtemps emporté par cette vision technologique globale qui consistait à confier l'humanité à des machines qui la protégeraient et la feraient évoluer malgré elle, le mettant à l'abri de sa nature propre. Aussi, fit-elle un grand effort pour ne rien laisser paraître de son aversion à ce courant de pensée largement développé sur la planète.

Elle recadra la discussion d'une manière plus précise.

« En quoi pourrais-je concrètement vous être utile, monsieur Clark ?

— J'ai besoin de muscles polymères électroactifs, capables de s'autoréparer.

— Rien que ça !... Je ne suis pas certaine d'avoir les qualifications requises, monsieur Clark. Je n'ai aucune expérience dans le domaine d'application que vous recherchez.

— C'est pourquoi je vous propose de collaborer étroitement avec moi. Je serai votre guide, et je ne doute pas que quelqu'un comme vous apprenne vite.

— Il faudra m'en dire plus.

— Cela va sans dire. »

Et c'est dans la pénombre de ces éclairages précisément étudiés pour une absolue discrétion que Kayla Kumba pactisa avec Rainy Clark, non sans être consciente des risques qu'elle prenait.

Sylvie avait obtenu en un temps record la carte de résident d'Éthan.

Olis réfléchissait sur la meilleure façon de mettre Carlo au courant, et ce n'était pas chose aisée.

Il prit la décision de lui présenter Éthan.

Olis comptait au fond sur l'humanité de Carlo, qualité qui unissait certainement ces deux hommes que la fonction opposait.

Olis, Anita et Éthan arrivèrent en début de soirée, pour dîner.

Carlo remarqua tout de suite l'enfant.

« Bonsoir, les amis ! Alors la famille s'est agrandie ?

— Comme tu vois. Je te présente Éthan.

— Bonjour, mon garçon.

— Bonjour, monsieur Carlo. »

Éthan devisageait celui qui durant tant d'années avait représenté l'espoir d'une autre vie.

Jido se tenait le plus loin qu'il le pouvait.

Carlo, curieux de nature, chercha à en savoir plus.

« Et d'où tu arrives mon grand ? »

Éthan ne répondit pas et regarda Olis qui vint à son secours.

« Il vient de l'autre côté.

— De l'autre côté ! Tu en as de la chance, garçon. »

Anita prit le relais.

« Carlo, il faut que tu saches que tout ça, c'est entièrement ma faute. »

Carlo se mit à rire, bien qu'il commençât à sentir que l'histoire le concernait sans doute.

« Et de quelle faute parles-tu ? »

Anita prit une profonde respiration.

« Eh bien, Éthan est, enfin, était le messager du Grec. »

Éthan ne put retenir ses larmes et il se mit à genoux devant le patron de la Trinité.

« Monsieur Carlo, pardonnez-moi, je vous en prie. Depuis longtemps, je voulais venir travailler pour vous.

— Allons, relève-toi petit. »

Sa contrariété se trouvait fortement atténuée par les larmes de l'enfant qui se tenait à ses pieds.

Anita sortit la lettre d'Éthan et la montra à Carlo.

« Et comment cette lettre est-elle arrivée jusqu'à toi ? »

Jido se cachait dans les cuisines.

Olis se décida à plaider leur cause.

« Écoute, Carlo ils sont jeunes ; on l'a été, nous aussi. Tu connais Anita ; tu connais Jido, s'il avait pu l'empêcher, il l'aurait fait. Mais c'est comme ça ; et, malgré tout, la vie de cet enfant en vaut le coup, tu ne crois pas ? »

Au soulagement de tous, Carlo prit bien la chose.

« Ouais. Je vais régler ça avec le Grec ; et toi, Éthan, il va falloir que tu viennes travailler pour te faire pardonner, il faut bien que quelqu'un lave par terre. »

Ainsi fut clos l'incident.

Sans doute la lettre d'Éthan avait-elle touché Carlo, car à dater de ce jour il lui porta une attention particulière, toute paternelle.

La nouvelle du « mulot » passé à Paris se répandit largement à l'extérieur, et Lok n'eut pas longtemps à chercher. Il se rendit au stade Charletty qui était le point de contact avec Witman.

Il fut conduit sous escorte à un téléphone.

« Witman, le même est entré à Paris.

— Comment ça “entré à Paris” ?

— Ben, oui. Il est passé.

— Où ? Comment ?

— Ça, j'en sais rien. On parle de Carlo. »

Witman resta silencieux un instant.

« Je vous recontacterai. »

Lok, qui n'avait qu'une confiance limitée en Witman, tenta d'obtenir une confirmation concernant leur accord.

« Ça marche toujours notre petit arrangement ? »

Witman lui racrocha au nez.

Pour l'instant, il attendrait. Bien qu'elle ne valût pas grand-chose, Lok tenait à la vie.^[L]_[SÉP]

Carlo avait entrepris d'apprendre à Éthan les villes d'Italie.

Il possédait une ancienne carte Michelin, vieille de cinquante ans au moins, et dont les pliages et dépliages successifs avaient peu à peu fait disparaître les impressions en bordure de plis.

Il lui parla, plus que de toute autre ville, de Naples dont il était natif, de ses ruelles si vivantes et si chaleureuses, de ses villas luxueuses, de ses palais, du golf de Naples, de Capri.

Il avait sorti son vieil album de photos, aussi illustrait-il ses paroles d'images qui paraissaient magnifiques à Éthan, surtout Capri.

« Tu crois qu'on pourra y aller un jour ? »

L'ombre de l'époque tomba sur Carlo.

« Peut-être que toi tu pourras le faire, dans longtemps. »

Éthan, qui avait toujours nourri une admiration sans bornes pour Carlo, lui rendait bien cette affection. Passant des bras d'Anita à ceux de Carlo, il rattrapait tout le manque d'amour dont il avait souffert, sans réellement le savoir, dans sa première vie.

« Avant, il existait une ville merveilleuse, incroyable qui flottait sur la mer et on s'y déplaçait en gondole. La plus belle de toutes. »

Il lui montra une photo de Venise.

« Celle-ci, tu ne pourras pas la voir, elle s'est enfoncée dans les flots, avalée par la mer. »

La mer.

Carlo, en lui parlant de l'Italie, en lui montrant toutes ces photos, avait éveillé en Éthan une absolue certitude. Il voyagerait. Il se tiendrait un jour au bord de la mer.

Harold était installé dans l'un des luxueux appartements d'ITF, ce qui n'était pas pour lui déplaire. Il passait tout son temps sur Firelance et croisait Mulard Crane chaque jour au réfectoire.

L'homme s'était renseigné sur Firelance.

« Bravo, mon vieux, tu marches sur les plates-bandes de Walter Gateway. »

Harold ne comprit pas tout de suite.

« C'est Gateway qui a conçu ce logiciel, le maître de tous les logiciels. Le vieux aurait-il fait une petite erreur ? »

Harold ne saisit pas bien l'agressivité apparente de Crane envers Gateway.

« Dans un cas comme celui-ci, on ne parle pas d'erreur, tout au plus d'un instant de distraction infime, insignifiant. C'est le logiciel parfait, l'œuvre d'un immense mathématicien. Il y avait effectivement une faille, pratiquement indécélable, mais indécélable parce

que Firelance ne présente aucun défaut. Il s'est passé quelque chose que personne n'aurait pu prédire.

— Et quoi donc ?

— Le logiciel a pensé. »

La chose fit rire Mulard Crane.

« Je ne sais pas si je dois continuer à te fréquenter.

— À toi de voir. »

Mulard Crane, onze ans auparavant, avait vu le poste de superviseur du secteur androïde lui échapper de peu avant d'être muté en France. Un sombre jeu d'influences alors qu'il était absolument qualifié et promu à un brillant avenir dans le domaine. Walter Gateway avait interféré pour placer un autre ingénieur. Depuis ce jour, Crane nourrissait une certaine rancœur envers la compagnie, et, au fond, le fait qu'Élias Parque, jeune informaticien, mette à jour une faille dans le travail de Gateway, lui procurait un sentiment de vengeance assouvie, par procuration.

En tant que ressortissant américain, il bénéficiait d'office d'un appartement de fonction dans l'immeuble, lui aussi.

« Ça te dirait de jeter un œil aux ateliers. Puisque tu es là tout le temps, ce ne sera pas trop compliqué, après vingt-trois heures, il n'y a personne. Il faut juste que je te trouve un badge. »

Harold n'en attendait pas tant.

Les lumières filtraient entre les sculptures géométriques qui couvraient les murs du salon d'Harold, et répandaient une atmosphère aux nuances couleur de miel, dorées et douces. Le mobilier, aux lignes épurées, était disposé sur un parquet mêlé de marbre sur plusieurs niveaux, fins et spacieux.

Dans cet environnement, où tout poussait à la détente, une idée germait peu à peu dans l'esprit d'Harold et le tenait dans un certain état d'excitation. L'idée d'introduire un virus indétectable dans Firelance, le déclenchement insidieux d'une autodéconnexion irréversible.

C'est le temps qui lui manquait ; puis, obstacle de taille, Kratz surveillait de près ses travaux.

Il commençait à envisager de travailler de nuit afin qu'au matin nulle trace visible par Kratz ne subsistât.

Qu'aurait pensé son père de tout cela ? Dans quel camp était-il réellement ? Pourquoi s'était-il évaporé ? À cet instant il aurait donné cher pour lui parler.

Olis était à son bureau quand le téléphone sonna.

« Oui !

— Legrand, c'est Witman, j'ai à vous parler.

— Eh bien, passez.

— Vous ne pouvez pas venir à la préfecture ?

— Non, j'ai des affaires urgentes à traiter ici.

— Très bien. Je serai là dans trente minutes. »

Olis se versa une tasse de son alcool préféré.

Pour la deuxième fois, il recevait Witman dans son bureau.

Il ne tarda pas et Olis l'invita à s'asseoir.

« Vous voulez boire quelque chose de chaud ? »

Le froid à l'extérieur était intense, et Witman ne paraissait pas y être sensible.

« Non, merci.

— Qu'est-ce qui vous amène ?

— Je suis sur le point de pincer un de leurs messagers, un enfant.

Il se trouverait chez Carlo. J'ai besoin que vous y alliez et que vous le rameniez. »

Witman ignorait tout de la nature des relations entre Carlo et Olis, et il était à des années-lumière de se douter que Olis lui-même avait régularisé la situation d'Éthan. N'ayant pas la capacité, en tant

qu'inspecteur des services secrets, de procéder à des arrestations, il se tournait naturellement vers le chef de la police et de la sécurité.

« Aucune entrée illégale sur le territoire ne m'a été signalée.

— Vous surveillez donc chaque pâté de maisons de la capitale !

— J'en sais plus que vous ne le pensez.

— Je ne suis pas habilité à vous donner un ordre, mais vous devez d'aider les services secrets tant qu'il s'agit de la sécurité de la ville, et j'ai l'impression depuis le début que vous n'y mettez guère de bonne volonté. »

Olis jubilait intérieurement. Non seulement il n'avait aucun devoir à remplir pour le compte des services secrets, mais il se faisait une joie d'envoyer paître Witman.

« Jusqu'à présent, je suis seul juge de ce qui met la capitale en danger, monsieur Witman. Si vous avez quelque chose à dire à Carlo, allez-y vous-même. Je ne suis pas votre garçon de courses. »

Witman comprit qu'il ne tirerait rien d'Olis Legrand.

« Vous risquez de le payer très cher.

— Je vous en prie, faite. »

Witman se leva sans rien ajouter et quitta le DGP.

Sylvie, qui avait entendu la conversation entra dans le bureau une fois que Witman fut parti et adressa un « *Yes* » de victoire à son patron.

La tension à Paris montait sérieusement pour Olis.

Peu à peu, avec la complicité d'Anita, d'Harold et maintenant de Kayla Kumba et Redick, il réussissait, couche après couche, à se rapprocher d'un but encore inconnu, simplement pressenti, et au fond, c'était Bench qui s'était trouvé au bon endroit, au bon moment.

Il était conscient que tous étaient en danger, mais aucun autre choix n'était désormais envisageable.

Il fonça au café de la Trinité pour prévenir Carlo. Ils décidèrent qu'Éthan, en tout cas pour l'instant, ne viendrait plus, ce qui énerva profondément le patron.

« Je vais te dire, Olis, il commence à me faire chier, ce Witman ! Qu'il ramène sa sale gueule ! Tu vas voir ce que je vais en faire de ce salopard de putain d'agent secret ! »

Olis eut le plus grand mal à calmer Carlo. Il n'était pas un chef de la contrebande pour rien, et son sens de la diplomatie était plus que succinct.

« Il ne peut rien faire, Carlo. Au pire, il fera surveiller le café.

— Je peux te dire que si je vois une sale gueule de pourri en costume traîné par là, il comprendra ce que c'est de se frotter à un napolitain. »

Carlo n'avait jamais prononcé le nom de Shander devant Olis.

Peu de temps avant son départ, Shander avait réuni Carlo et Rafid pour leur donner l'accès à la manne financière que représentait la contrebande et dont ils n'avaient été jusqu'à présent que des dirigeants grassement payés. Les numéros de compte, les contacts, les comptables, il leur avait tout laissé, leur expliquant que le temps était venu pour lui de partir.

Enfin, il leur avait dit :

« Il faudra aider Olis à coincer Dale Witman. »

Pourquoi ne pas mettre un contrat sur lui ? C'est ce qu'ils avaient proposé à Shander.

« Malheureusement, ce qui est en marche est au-delà de Witman et le supprimer reviendrait à gâcher la seule chance de sauver Paris. C'est lui qui mènera Olis à la solution. Soutenez-le. »

Il ne vint pas une seconde à l'esprit des contrebandiers de mettre en doute la parole de Miro Shander, pour qui ils avaient travaillé durant toutes les années de guerre.

Kayla avait commencé à travailler avec Clark.

Il avait bien fallu que le scientifique se résignât à lui présenter un prototype.

La machine, dont la sophistication de la conception et de la réalisation était à peine croyable, transperça la jeune chercheuse d'un frisson glacial ; néanmoins, elle fut surprise, elle s'attendait à trouver un robot présentant plus de ressemblance avec l'homme. S'il en avait à peu près le squelette, il n'avait aucun visage. Ce n'était qu'une machine dont seul le modèle d'articulation des jambes et des bras rappelait l'être humain.

Clark avait pris soin de choisir un prototype incomplet de XS, dans une phase de fabrication où les systèmes d'armement n'étaient pas encore intégrés.

« Je suis étonnée, monsieur Clark. Je vous avoue que je m'attendais à une forme plus...

— Humanoïde, n'est-ce pas ?

— Sand doute.

— Cela ne représente absolument aucune pertinence par rapport à la tâche qui leur est demandée.

— La tâche ?

— La défense, mademoiselle Kumba. Ce sont des robots de défense. »

Clark était toujours étonné par la puissance du fantasme de l'androïde, répandue chez les scientifiques comme ailleurs, nourrie de croyance et non de science. C'était pour lui un signe de faiblesse.

« Les androïdes sont des machines beaucoup trop sensibles et complexes pour ce type de tâche. Leur sophistication n'a d'égal que la grandeur de celui qui les conçoit. Vous auriez du mal à imaginer ce que représente en matière de coût, de matériel et de temps, la création d'un androïde digne de ce nom, car dans ce cas, on parle de création et non plus de fabrication. Sachez que la mise en fonction, ne serait-ce que d'un seul robot humanoïde, est l'œuvre d'une vie et pas d'une industrie qui se traite à la chaîne. »

Il s'était un peu emporté.

« Excusez-moi. »

Kayla était intriguée par la réaction de Clark. Il fallait que la chose lui tienne à cœur pour qu'il réagisse de la sorte.

« Je vous en prie, professeur. J'avoue n'avoir aucune connaissance en ce domaine.

— Ce n'est rien. Parlons plutôt de ces muscles polymères. »

Le domaine des muscles artificiels avait généré plus d'un siècle de recherche, et Gateway fut le premier à entrevoir une solution, réglant le problème de l'autonomie intégrée. Il eut recours à une multitude de technologies d'absorption de l'énergie, mais, et c'est ce qui le poussa à concevoir Firelance, il lui avait fallu créer une intelligence artificielle qui amènerait chaque machine à se préoccuper de la façon dont elle pourrait se recharger.

Toutefois se posait le problème de l'étirabilité et de l'auto-réparation, éléments indispensables au bon fonctionnement et à l'efficacité maximum des XS, encore trop vulnérables pour en faire une armée.

Lena espérait chaque jour la visite de Dale, chose dont il ne s'acquittait que très rarement.

Ce soir-là, il était venu.

Elle était étendue sur le divan qui trônait dans l'immense salon, fumant, comme à son habitude. Elle avait laissé ses cheveux détachés et ils coulaient sur ses épaules dénudées. Les volutes de fumée s'étiolaient dans la pénombre de la pièce.

« Tu restes ce soir !

— Peut-être.

— Tu veux un verre ? »

Dale Witman ne buvait que très rarement.

« Non, merci. Kratz m'a dit que tu avais rencontré Élias Parque.

— Oui. Il est très talentueux.

— Un peu trop.

— Un peu trop ? Tu plaisantes, j'espère ! Tout est toujours louche pour toi. On ne peut pas être doué sans que cela soit suspect. Du reste, vous n'avez rien trouvé qui pourrait jouer en sa défaveur. Te rends-tu compte que le bon fonctionnement d'Évariste repose désormais sur lui ?

— Toutes ces défaillances techniques nous mettent dans une sale position, mais j'aurais bientôt les passages.

— Nous ne sommes pas prêts, Dale, tu le vois bien. À quoi sert d'envahir Paris si les XS ne sont pas opérationnels. Souviens-toi que la réussite d'Évariste repose sur les XS, par sur les passages. »

Witman paraissait ne faire aucun cas des paroles de Lena.

« Parque t'as dit combien de temps il lui faudrait.

— Non. Mais il est installé ici et il y passe tout son temps.

— J'irai le voir.

— Laisse-moi m'occuper de Parque, Dale. Il n'est pas acquis à notre cause.

— Il est largement payé, non ? »

Le ton sec et concis de Witman heurtait sensiblement Lena.

« Tu n'es plus le même depuis que tu es à Paris. Qu'est-ce qui se passe ? »

Il ne portait plus la même attention à la jeune femme. Faire tomber Paris, plus qu'une détermination, était devenu une obsession chez lui, et les obstacles qui se présentaient le rendaient plus dur, de moins en moins accessible, incapable de tout geste de tendresse.

« Il ne se passe rien. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser, Lena. Nous avons une tâche à accomplir.

— Je le sais, Dale, je le sais... Cesse de me rebattre les oreilles avec ça. Je suis investie autant que toi, on dirait que tu l'oublies. Pourquoi n'essaies-tu pas de décompresser un peu ?

— Je lui donne deux semaines, et puisque tu veux te charger de lui, veille à ce qu'il respecte ce délai, sinon c'est à moi qu'il aura affaire. »

Lena se leva, s'approcha de lui et se mit à lui caresser les cheveux.
« Chéri, calme-toi, ce n'est qu'une question de semaines. Nous ne pouvons pas échouer. Je t'en prie, détends-toi, s'il te plaît. »

Lena ne put voir le regard de Dale lorsqu'il la serra contre lui. Froid, fixant un point intérieur.

Cette fois-ci, c'est Morsal Ouekdi qui vint à Mohamed Ben Zayed. Il le trouva au bord de sa piscine en compagnie de Miro Shander. Le cheikh l'invita à s'asseoir, et il prit place à la table, sous un large parasol orangé.

La végétation du jardin apportait de l'ombre et de la fraîcheur. Le vent ici – Abou Dhabi n'étant pas sous dôme – était libre.

« Du thé à la menthe, Morsal ? »

— Ce sera parfait, merci. »

Ouekdi avait croisé Miro Shander à plusieurs reprises et il n'était pas sans connaître les liens familiaux qui l'unissaient au cheikh.

« Qu'est-ce qui vous amène jusqu'à moi ? »

À vrai dire l'émir aurait préféré que Shander n'assiste pas à cette conversation.

« Je préférerais vous parler seul à seul. »

Shander se leva aussitôt, mais le cheikh le retint.

« Restez, Miro, je vous en prie. Cher Morsal, monsieur Shander ne représente aucun danger pour nous, au contraire, et je ne doute pas que ses conseils soient des plus précieux.

— Bien, comme vous le souhaitez. Justement, il s'agit de la France. Imbert a fait une proposition au nom de l'Europe. »

Shander, bien sûr, n'était au courant de rien.

Le cheikh invita Ouekdi continuer.

« Quel genre de proposition ? »

— L'arrêt de la guerre. Une reddition. »

Une certaine surprise suspendit un instant toute parole.

« Une reddition, c'est intéressant. Et de quelle façon envisage-t-il les choses ?

— Eh bien, il propose en quelque sorte d'évincer les Américains et de mettre nos fonds en commun pour la reconstruction. De prendre en main notre indépendance technologique.

— Et qu'en pensez-vous, Morsal ?

— Eh bien, j'ai tendance à penser que la proposition de Lena Gateway reste sans doute la plus sûre. Comment l'Europe trouvera-t-elle des fonds si elle lâche les États-Unis ? »

C'était en effet un argument de poids, et le cheikh lui-même n'y était pas insensible.

« Effectivement. »

Shander intervint à ce moment-là.

« Si je puis me permettre, messieurs, le pouvoir de Lena Gateway n'est en aucun cas politique. Il est financier, technologique, mais pas politique. Rien n'assure qu'elle rencontre le succès qu'elle espère à Paris, et avant cela, les États-Unis restent un pays de l'OTAN. Si l'Europe entière vote pour l'arrêt de la guerre, Coleman devra s'y plier et les circuits monétaires continueront de fonctionner, à la différence que ce qui doit revenir à l'Europe reviendra à l'Europe, dès lors qu'elle ne sera plus muselée par le pouvoir financier que confère cette situation de domination américaine. Il faudrait alors que les États-Unis déclarent une guerre ouverte à l'Europe, ce que, bien sûr, ils ne feront jamais. La différence fondamentale entre l'Europe et Lena Gateway est que cette femme n'a absolument aucune légitimité politique, et ses actions ne s'inscrivent dans aucune stratégie commune à qui que ce soit. Elle joue pour elle. Tant que la démocratie et ses lois gardent la main politiquement sur la planète, elle n'a aucun pouvoir, et c'est la raison pour laquelle elle cherche à la détruire. Je sais que vous n'avez aucun penchant pour la démocratie, mais jusqu'à ce qu'on ait trouvé mieux, et malgré

toutes ses défaillances, elle reste la garante du bon fonctionnement du monde et donc de votre continent également. Et croyez bien que je ne suis pour rien dans cette décision européenne que je trouve très estimable par ailleurs. J'ai, en ce qui me concerne, tout quitté et je ne défends pas particulièrement la cause de la France. Mais le projet de Lena Gateway me paraît sincèrement représenter notre perte à tous. Pensez-vous qu'un monde dirigé par les robots rendra notre monde plus acceptable ou l'inverse ? Je pense que cela vaut la peine de prendre le temps d'y réfléchir. »

Les deux chefs arabes avaient écouté avec la plus grande attention.

« Encore une chose, Shander. Connaissez-vous l'avancement du projet de Lena Gateway à Paris ? Paris est-il près de tomber ?

— Pas encore, Mohamed. Paris n'a pas dit son dernier mot, et certaines personnes agissent activement en ce sens. Bien que je les aie abandonnées, j'ai foi en elles.

— Merci, Miro. Je vais maintenant discuter avec Morsal. »

Shander se retira.

« Eh bien, Morsal !

— J'avoue que les arguments avancés par Shander sont convaincants. Il semblerait que le temps de choisir notre partenaire soit venu. Il se pourrait que la chance tourne pour Lena Gateway. Devons-nous dans ce cas prendre le risque qu'elle tourne également pour nous ?

— Avant tout, il nous faut obtenir d'Imbert la certitude que tous les pays d'Europe s'allieront contre les États-Unis. Si Imbert nous fournit cette garantie peut-être devrions-nous changer notre fusil d'épaule. »

Ainsi, autour de la piscine du cheikh Mohamed, venait sans doute de se jouer l'avenir du monde.

Mulard Crane avait obtenu un badge pour Harold, et ils s'étaient retrouvés vers minuit pour descendre aux ateliers. Leur appartement

se trouvant au centième étage, ils avaient pris l'ascenseur, et munis de leur badge, étaient directement descendus au premier sous-sol.

À cette heure de la nuit, aucune activité humaine ne venait troubler le souffle silencieux des machines.

Harold fut surpris par l'immensité de ces "ateliers", comme les appelait Crane.

Une multitude de diodes lumineuses rouges et vertes, celles des robots en veille, traçaient des lignes qui semblaient sans fin.

« Alors !

— Jamais je n'aurais pu imaginer ça. Comment est-ce possible, tout ce matériel a bien dû être acheminé ?

— De nombreux tunnels les desservent. Ils sont reliés à des routes partout sur le territoire. La compagnie a construit un immense réseau souterrain dans les sous-sols de Paris.

— Et tu dis qu'il y a combien de niveaux ?

— Six. Comme je te l'ai dit, les deux premiers niveaux concernent les robots de maintenance qui sont entièrement programmés ici.

— Et les quatre autres ?

— Je n'y suis jamais allé. Personne ou presque n'y descend. Le personnel bénéficie d'un accès direct par l'extérieur. C'est le monde de Rainy Clark. Celui des robots super sophistiqués.

— Des androïdes ?

— Non, il s'agit de robots de défense hyper sophistiqués, des XS. Un modèle ultra performant si on en croit la compagnie. Quant aux androïdes je ne sais pas. Peut-être.

— Impossible d'y accéder ?

— *A priori*, non. »

Il songea que Kayla, elle, y avait accès.

Harold, pour la première fois, entrevit les enjeux.

Il fallait qu'il voie Olis et Kayla.

Le travail de la jeune chercheuse s'avérait pour le moins efficace.
« Très ingénieux, Kayla, l'ajout de nickel. »

Clark se trouvait dans le laboratoire de la chimiste, spécialement aménagé près du sien.

« Merci. Cela renforce considérablement le polymère et lui confère une conductivité électrique optimale.

— Et ça va marcher ?

— Les polymères conducteurs ne sont que de simples plastiques qui combinent la flexibilité, la résistance et l'élasticité des élastomères aux conductivités d'un métal ou d'un autre alliage. Il faut maintenant les intégrer à l'exosquelette, et là, je risque d'être beaucoup moins performante.

— Il nous suffit de préserver l'intégrité de votre formule. Le reste n'est que de la mécanique. »

Kayla travaillait intensément depuis une semaine et elle avait créé en théorie la formule permettant au muscle polymère d'être performant.

Clark, bien que dans son monde, ne restait pas insensible au charme de la jeune femme, et plusieurs fois, il avait tenté d'effleurer sa main, sans succès bien entendu.

Kayla dit soudain :

« Ils disposent d'un cerveau positronique ? »

Clark tenta de se contenir.

— Vous voyez, vous recommencez comme pour les androïdes !

— Pardon !

— Les cerveaux positroniques n'existent pas, mademoiselle Kumba. »

Il l'appelait de cette façon lorsqu'il était agacé.

« Pas plus que les trois lois de la robotique et tout le tintouin. Ce sont des mythes qui nuisent gravement à la science. Certes, les microprocesseurs ont considérablement évolué depuis un siècle. Le cerveau de ces XS s'appelle Firelance, si vous voulez tout savoir, et

il n'a rien d'un cerveau positronique. C'est un logiciel, extrêmement complexe, je vous l'accorde, mais un logiciel tout de même.

— J'en apprend tous les jours grâce à vous, professeur. »

Le petit bonhomme lui fit un immense sourire, soudain ravi par ce rôle de mentor en robotique.

« Et si vous saviez... »

— Si je puis me permettre, contrairement au cerveau positronique, vous ne m'avez jamais dit que les robots androïdes n'existaient pas.

— Je vous ai dit qu'il n'existait aucune application de série. Un exemplaire sera forcément unique, et son cerveau sera une copie de celui de son créateur ou ne sera pas. C'est toute la complexité. Bien plus fort qu'un cerveau positronique, croyez-moi.

— Vous parlez du téléchargement de l'esprit ?

— Exactement.

— Vous voyez, c'est étrange, instinctivement j'aurais tendance à penser que cette chose-là, par contre, n'est que de la science-fiction.

— Mettez-vous à la page, Kayla. Je connais nombre d'ouvrages qui vous en apprendraient beaucoup, si cela vous intéresse.

— Pourquoi pas. »

Kayla Kumba ne doutait pas que les XS puissent être de redoutables armes de combat, pour autant qu'ils aient des armes. Son laboratoire était installé près de la salle de commande où Clark passait le plus clair de son temps, et elle n'avait pas eu l'occasion d'en voir plus.

Peu à peu, elle apprivoisait le scientifique, qui se laissait si volontiers aller à parler de la robotique.

Ses réactions successives à l'évocation des androïdes lui laissaient deviner qu'il en savait beaucoup plus qu'il ne paraissait sur le sujet. Quoi qu'il en soit, elle n'avait pas accès aux gigantesques chaînes de XS qui s'étendaient par-delà le laboratoire et n'en avait, par conséquent, aucune idée.

Witman avait demandé à Mengis de prendre en charge la surveillance du café de la Trinité, et celui-ci, pour l'instant, continuait d'obéir à ses ordres sans discuter.

Sylvie avait pris soin de falsifier la date d'entrée sur la carte de résident d'Éthan, et l'assistant du procureur, qui n'avait pas tardé à consulter les fichiers de l'immigration, ne trouva rien.

Chaque fois qu'il le voyait, Mengis observait à quel point la tension de Witman paraissait majeure, et le fait que l'un des détenteurs des passages, de surcroît un enfant, puisse être à Paris hors de son contrôle l'obsédait au plus haut point.

S'il n'était pas chez Carlo, Mengis ne voyait pas où aurait pu se cacher l'enfant. Partout.

Les agents désignés pour la surveillance rendaient compte des allées et venues régulières dans le café. Anita, qui passait souvent voir Carlo pour lui donner des nouvelles d'Éthan, fut remarquée, et ses visites régulières à l'heure des repas du soir, notamment avec Olis, furent consignées également.

Mengis, s'il était au courant des relations privilégiées qu'entretenait Olis avec le contrebandier, ignorait qu'il dînait chez lui tous les soirs. Il se renseigna sur l'adresse d'Olis : effectivement, il habitait près du café.

Que pouvait-on déduire de cette habitude quasi quotidienne ?

Quoi qu'il en soit, il lui serait difficile de cacher ces informations à Witman, aussi décida-t-il d'aller parler à Olis Legrand.

Les vents tourbillonnants s'engouffraient place Saint-Sulpice, soulevant avec eux toutes les poussières de vie et les objets légers qu'ils trouvaient sur leur passage.

Un froid intense raidissait tous les corps qui traversaient, pris dans les souffles.

Mengis attendait sur le trottoir, réchauffant ses mains.

Le chef de la sécurité arriva avec cinq minutes de retard.

Ils se serrèrent rapidement la main, la replongeant aussitôt dans leur poche.

« Bonjour, Mengis.

— Bonjour, monsieur Legrand.

— Si on prenait un vin chaud ! Il y a une échoppe pas loin. »

Ils se dirigèrent dans la direction qu'indiquait Olis, lequel, volontairement n'entamait pas de conversation.

Ils marchèrent en silence jusqu'au vendeur de vin chaud.

Il était africain et il accompagnait ses gestes pour remplir les gobelets de carton recyclable en dansant et chantant plus ou moins.

Olis et Mengis payèrent leur vin et s'éloignèrent.

Les chants du vendeur résonnaient encore, mais le froid forma peu à peu comme une barrière contre le son, et ils n'entendirent bientôt plus rien.

Le silence persistant d'Olis poussa l'assistant du procureur à parler.

« Est-ce que vous êtes au courant que Carlo a fait sortir un enfant, un messenger ?

— Vous aussi vous venez me demander de faire une descente chez Carlo.

— Non. Je ne sais pas ce qui vous lie de près ou de loin à cette affaire, mais sachez que Witman n'en restera pas là.

— Eh bien, je l'attends.

— Vous savez quelque chose pour l'enfant ? »

Le visage d'Olis se ferma complètement, comme rarement.

« Vous savez, Mengis, la trahison a des limites, et je crois que vous les avez atteintes dans cette affaire. Ne me laissez pas penser que vous pourriez rouler pour Dale Witman.

— Peu importe pour qui je roule, comme vous dites. Je suis là pour vous mettre en garde.

— Il me semble que vous êtes là parce que vous espérez obtenir des informations sur cet enfant.

— Détrompez-vous. Witman ne mettra pas longtemps à découvrir que vous passez pas mal de temps chez Carlo.

— Vous me faites surveiller ?

— Pas vous, le café. Vous et votre nièce devriez cesser d'y aller.

— Que vient faire ma nièce là-dedans !

— Elle s'y rend très souvent. Un peu trop.

— Quel genre d'autorité vous autorise à effectuer ces surveillances ?

— Celle des services secrets européens, monsieur Legrand.

— Je m'excuse, Mengis, mais je ne reconnais pas cette autorité. J'ai déjà signifié à Witman que je ne bougerai pas le petit doigt dans cette affaire. Votre collaboration active avec les services secrets, comme vous les appelez, est à la limite de la décence.

— Je pense que la décence n'a rien à voir dans tout ça. En tout cas, je vous aurais prévenu, Legrand. »

Et il s'éloigna dans le vent.

Olis resta un instant sur place.

Jusqu'où irait Witman ? Anita et Éthan étaient-ils en danger rue Morlot ?

Ce que craignait Mengis, et c'est la raison qui l'avait poussé à parler à Legrand, c'était que Witman se chargeât lui-même des choses. Officiellement, et officieusement, Witman n'était pas en mesure de réclamer plus que ce qu'on lui fournissait. Il ne pouvait, par conséquent, s'appuyer sur aucun système.

Olis, pour l'heure, se mit en route pour l'université où Harold avait arrangé un rendez-vous.

Le jeune homme avait fait parvenir un mot à Antony Redick, utilisant l'un des garçons de courses d'ITF. Il avait pris soin de joindre un mémoire informatique, au cas où le contenu de

l'enveloppe serait vérifié. Le message se trouvait au milieu d'une équation, et Redick ne pouvait manquer de le voir.

Harold avait quitté ITF dans l'après-midi. Sa sortie serait consignée, mais il n'était plus suivi depuis un moment déjà, Mengis n'ayant rien trouvé de suspect dans la vie d'Élias Parque.

Kayla était conviée elle aussi.

Ils se retrouvèrent tous dans le bureau de Redick qui avait fait servir du café. Olis sortit sa flasque discrètement. Harold commença à parler.

« Olis, vous n'allez pas aimer ce que je vais vous dire... Les sous-sols du Trocadéro sont une gigantesque plate-forme robotique.

— Que voulez-vous dire par plate-forme ?

— Une usine de fabrication de robots, si vous préférez, ou de finition, je ne sais pas exactement. »

Olis resta sans voix un moment.

« Vous les avez vus ?

— Oui. Des allées à perte de vue. Enfin, je n'ai vu que le premier niveau. Crane m'a dit qu'il y en avait six, et les quatre derniers sont inaccessibles.

— Quels genres de robots ?

— Je n'ai vu que des robots d'entretien de réseaux, mais je sais qu'il y a d'autres modèles en dessous. Des super robots de défense à ce qu'il paraît.

— Nom de Dieu ! Comment est-ce possible ? »

Il se tourna vers Kayla.

« Dans quel niveau travaillez-vous avec Clark ?

— Le quatrième. L'accès se fait par un immeuble, avenue Albert-de-Mun. Je n'ai accès qu'à mon laboratoire et celui de Clark. Je n'ai rien pu voir d'autre, mais... »

Harold la coupa.

« Il est probable qu'il y ait des chaînes entières. »

Kayla dut pousser un peu la voix.

« Pardon, mais j'ai vu un de ces robots de défense. Plus que performants en réalité. Ils pourraient représenter une force de combat invincible s'ils étaient armés. En tout cas, il serait facile pour Clark de me faire travailler sur un prototype incomplet, non armé. »

Olis n'en croyait pas ses oreilles.

« Comment achemineraient-ils tout ce matériel ? »

Mulard Crane avait fourni à Harold la réponse à cette question.

« Par le sous-sol. »

Olis resta silencieux un instant.

« Vous imaginez le gigantisme d'une telle installation, et son absurdité ? Cela voudrait dire qu'il existe dans Paris des accès souterrains reliés à je ne sais quoi et dont nous ne savons rien. Cela revient à dire que l'on peut envahir Paris à tout instant.

— Il faut croire. Si ces robots sont des armes, ils pourraient bien être en train de lever une armée. »

C'est à cet instant que la présence de Dale Witman à Paris prit tout son sens pour Olis : c'était donc ça qu'Olis avait pressenti le premier jour où il l'avait vu, et ce sentiment ne l'avait plus jamais quitté. Dale Witman n'était bien là que pour détruire Paris.

Une chose paraissait évidente, et Redick ne manqua pas de la soulever.

« La compagnie a dû bénéficier de soutiens solides, je doute qu'ils aient pu construire ce genre d'installations à l'insu de toute autorité. Vous pensez qu'Imbert est au courant ?

— Impossible », dit aussitôt Olis.

Il laissa passer quelques secondes avant de continuer.

« Les seuls à pouvoir être au courant sont Legendre et votre père, je suis désolé Harold. »

Cela n'étonna guère Harold. Il savait maintenant ce que son père lui avait caché. Pourquoi ne pas lui avoir dit ?

Olis préféra ne pas s'appesantir.

« Je vais aller voir Legendre. Essayez l'un et l'autre d'en savoir plus sur tout ça, mais je vous en prie, faites bien attention à vous. Les choses commencent à devenir dangereuses. Je ne vous en voudrais pas d'abandonner à n'importe quel moment. »

Bien entendu, que ce fût Harold ou Kayla, aucun ne comptait abandonner.

Le jeu se resserrait peu à peu, distribuant à Olis de nouveaux atouts. Comment une telle chose avait pu se produire à l'intérieur de la capitale elle-même ?

Kayla se tourna vers Harold :

« Firelance, ça vous dit quelque chose ?

— Pourquoi ?

— Clark m'a confié que ce logiciel était en quelque sorte le cerveau de ces XS. »

Harold avait senti la chose venir depuis un moment déjà. Ces robots étaient le point d'arrivée. Et il se trouve que la situation lui donnait la main. Le piratage en fin de compte était son vrai métier et il s'apprêtait à l'exercer à un point d'excellence jamais égalé auparavant.

Il exposa son plan : pirater le logiciel afin que dans une certaine situation, il s'autodéconnecte automatiquement. Le plus difficile consistait à masquer les nombreuses manipulations nécessaires, qui, pour un esprit affûté tel que celui de Kratz, ne pouvaient passer inaperçues qu'au prix d'efforts mentaux et mathématiques remarquables, de tours de passe-passe en quelque sorte.

Il se trouve que ni lui ni Kayla ne se trouvaient dans une situation confortable et sécurisée au sein de la compagnie. Le building d'ITF était comme une sorte de territoire en soi, fonctionnant selon ses propres règles.

Kayla se tourna vers Harold.

« Et les androïdes ?

— Mulard Crane m'a l'air plutôt sensible sur le sujet.

— Clark aussi. On dirait qu'un autre moi sort de lui quand il parle d'androïde. »

Harold sentit soudain monter en lui une certaine hilarité.

« Il ne manquerait plus que des androïdes ! »

Cela ne fit rire que Kayla et Harold, un peu éprouvés nerveusement par leur situation respective.

Le maire de Paris, au même titre que ses prédécesseurs, était responsable de toute construction intervenant dans la ville, qu'il s'agisse de logements, d'écoles, de bureaux, de parkings ou quoi que ce soit d'autre, et rien, jamais rien n'était construit sans que le maire ne délivre une autorisation.

Olis, habituellement assez lent dans ses déplacements, marchait avec vigueur sur l'esplanade de l'hôtel de ville, bien décidé à demander des comptes à Legendre.

Il le trouva debout, sa silhouette se détachant sur les rayons du jour qui pénétraient par la haute fenêtre devant laquelle il se tenait.

« Bonjour, Robert.

— Olis, c'est toujours un plaisir. Asseyez-vous. »

Les deux hommes s'installèrent de part et d'autre du bureau. Robert Legendre servit deux verres de whisky.

« Sans glace, je crois. »

Le maire avait perdu cet air avenant qu'il affichait toujours. Son expression s'était effacée, gommant jusqu'à la mélancolie même.

« Que puis-je faire pour vous Olis ?

— Que savez-vous à propos des sous-sols du Trocadéro ? Des sous-sols d'ITF.

— Eh bien, il n'y a pas grand-chose à savoir.

— Vraiment ?

— Si je me souviens bien, il y a cinq ou six niveaux de parking sous l'immeuble. Rien qui sorte de l'ordinaire.

— Savez-vous si des routes souterraines ont été construites ?

— Des routes souterraines ! Votre imagination va bon train, Olis.

— Parfois, la réalité dépasse de loin l'imagination, vous ne croyez pas ?

— Vraiment, vous vous faites des idées. »

Robert Legendre ne faisait aucun effort pour paraître convaincant.

« Vous savez, Robert, je ne sais pas ce qui vous retient de me dire la vérité, mais attendez-vous à être entendu, gardé à vue et arrêté si cela s'avère nécessaire. Je vous demanderais de ne pas quitter Paris. »

Olis se leva et vida son verre.

« Vous en êtes sûr ? Vous n'avez rien à me dire ? »

Robert Legendre ne dit rien.

« Bien, le temps d'obtenir l'ordre du juge... Vous devrez me parler Robert. Vous ne pouvez pas vous en sortir. »

Olis quitta le bureau, et Legendre resta seul dans l'immense pièce, minuscule, avalé par la hauteur des murs.

Le maire, en poste depuis trois mandats consécutifs, était celui qui avait délivré le permis de construire à ITF sous l'injonction du gouvernement, principalement celle de Miro Shander.

Le ministre de l'Intérieur tenait Legendre d'une façon bien particulière. Il lui procurait un accès gratuit et illimité à toutes les drogues dont il avait besoin, lui facilitant grandement les choses.

Le maire obtenait en échange de sa collaboration toutes sortes d'avantages en nature et en espèces. Robert Legendre n'avait pas d'autre choix que celui de collaborer. Son addiction majeure le plaçait dans une position de dépendance totale, et il était à la merci de Shander qui pouvait décider de le détruire à n'importe quel moment.

Les plans de la construction comprenaient une surface gigantesque dans les sous-sols du Trocadéro. Imbert ne fut jamais mis au courant de l'importance de ces surfaces, pas plus que des accès qu'il fallut creuser.

Ainsi, l'existence de ces sous-sols ne fut-elle mentionnée dans aucun document officiel et ils furent construits contre la volonté du maire qui dut se plier à celle de Shander.

Il n'avait pas trouvé le courage de parler à Olis.

Abandonné par Shander, il avait peu de perspectives.

Avant de quitter Paris, le ministre lui avait dit de faire comme bon lui semblerait. Il lui avait rendu une liberté dont il n'avait plus cure depuis longtemps.

Olis avait aussitôt prévenu Geoffroy Imbert.

Le président avait mis quelques minutes avant de pouvoir ne serait-ce qu'envisager le fait même que les sous-sols de Paris puissent être envahis de robots. Les preuves de tout cela ne manqueraient pas de compter, dans un futur désormais proche, et Imbert s'efforça de rassurer Olis.

« Nous allons les coincer Olis. Si l'Europe vote la fin de la guerre à l'unanimité, je les tiens par les couilles. Tâchez de tenir le coup. Les aveux de Legendre seront utiles si un procès à l'échelle européenne devait éclater. »

Olis prit un instant pour mettre en ordre les priorités. Le plus important était de mettre Anita et Éthan en sûreté.

Ils passaient de longues heures, enfermés dans l'appartement rue Morlot, Olis leur ayant donné l'ordre de ne pas sortir.

Elle lui avait appris à jouer aux osselets.

« Finalement, c'est marrant, j'étais plus libre là-bas. »

En faisant sortir Éthan, Anita était loin de se douter qu'elle le mettrait ainsi en danger, et elle se sentait responsable.

« Je suis désolée, Éthan.

— Non. C'est pas de ta faute. »

L'élève avait rapidement dépassé l'élève, et Anita ne touchait plus un osselet.

« Gagné ! »

Tous les deux avaient perdu un peu de leur joie de vivre. Que ce fût pour Anita ou Éthan, la liberté de mouvement représentait beaucoup.

« Tu le connais celui qui veut m'attraper ?

— Je l'ai vu une fois. J'avais accompagné Olis dans un hôpital et il était là.

— Il s'appelle Dale Witman, c'est ça ?

— Oui. »

Éthan avait entendu beaucoup de conversations à propos de Witman.

« En tout cas, il aura jamais tous les passages. Et même s'il réussissait à m'avoir, ça servirait à rien.

— Pourquoi ?

— Parce que personne connaît tous les passages. Ceux que je connais, il n'y a que moi qui les connais, et je connais pas ceux des autres. C'est pareil pour les autres. »

Ainsi, Dale Witman recherchait une chose qui n'existait pas. La connaissance des passages était fractionnée, morcelée, et tout le monde ignorait en fin de compte combien de passeurs et de messagers en partageaient le savoir.

L'enjeu serait-il différent si Witman savait cela ?

Éthan s'était allongé sur la moquette et regardait le plafond mansardé.

Il demanda à Anita :

« Tu crois qu'il veut faire entrer toute la pourriture !

— Pourquoi il voudrait faire ça ?

— Je sais pas. »

Witman s'était rendu l'après-midi même au stade Charletty. Il avait fait prévenir quelques heures auparavant qu'il voulait voir Lok. Ils se rencontrèrent au bord de l'ex périphérique.

« J'ai besoin de vous dans Paris. »

Avec Witman, Lok ne savait pas sur quel pied danser.

« J'ai localisé l'enfant. Je veux que vous me le rameniez. Ça ne devrait pas être compliqué. Il est avec une jeune fille dans un appartement. Tâchez de ne pas abîmer la fille. »

Il lui donna tous les renseignements nécessaires. Un peu plus tôt, il avait eu une conversation musclée avec Mengis.

« J'ai besoin d'une carte de circulation provisoire.

— Pour qui ?

— Ça ne vous regarde pas, Mengis. Donnez-moi un laissez-passer, c'est tout ce que je vous demande.

— Ça ne se distribue pas comme des petits pains.

— Je vous rappelle, si vous l'avez oublié, que vous travaillez pour moi.

— Peut-être, mais je ne suis pas censé accomplir des actes hors la loi. »

Dale Witman regarda Mengis un instant, en silence. Son regard bleu acier n'appelait à aucun compromis.

« J'en ai besoin, et tout de suite, Mengis.

— Sinon ?

— À vous de voir quelle valeur vous accordez à votre situation, pour ne pas dire à votre vie. »

L'avertissement était plutôt clair. Mengis signa un laissez-passer.

Olis avait essayé de joindre Bench à de nombreuses reprises sans succès.

Il se rendit donc à son domicile et dut tambouriner un long moment à la porte.

Bench finit par ouvrir. Il dormait apparemment.

« Chef !

— Bonjour, Bench ! je suis désolé d'interrompre votre sieste. »

Bench, qui était en caleçon, s'habilla en hâte.

Olis remarqua aussitôt qu'une femme vivait là.

« Je ne savais pas que vous étiez en couple, Bench. »

Le lieutenant paraissait gêné par la remarque d'Olis, qui changea de sujet.

« J'ai besoin de vous. Ma nièce est en danger. J'aurais besoin que vous veilliez sur elle. Elle est avec un enfant.

— Ne me dites pas qu'il s'agit encore de Witman.

— On ne peut rien vous cacher. J'ignore ce qu'il est capable de tenter. Pour l'instant, je leur ai demandé de rester enfermés rue Morlot.

— Votre nièce est impliquée ?

— Elle l'est, oui. Elle a fait sortir un enfant, un messenger, et Witman le veut.

— Et Witman, vous le faites suivre ?

— Plus besoin. Je sais qu'il travaille pour la WTC. »

Bench sauta sur l'occasion pour lui faire part de ses inquiétudes à propos de Kayla.

« Écoutez, Chef, ma compagne, elle aussi, est impliquée. J'aimerais savoir ce qu'elle risque.

— De qui parlez-vous ?

— De Kayla. »

Olis mit quelques secondes à comprendre.

« Kayla Kumba est votre compagne ?

— Oui. »

Olis ne fit aucun commentaire.

« Eh bien, c'est elle qui a souhaité nous aider.

— Je le sais, oui.

— Écoutez mon vieux, Kayla est une grande fille. Il s'agit de sauver Paris et peut-être l'Europe entière, alors oui, ceux qui veulent et qui peuvent nous aider sont les bienvenus. Encore une fois, elle l'a fait de son plein gré.

— Est-elle en danger ?

— Je ne pense pas. Pas pour l'instant. Mais la situation est complexe. Pour l'heure, je vous demande de m'aider à protéger Anita et cet enfant. C'est d'accord, Bench ? »

Bench, bien qu'il fût assez peureux et qu'il détestât le danger, décida de prendre sa part, lui aussi.

« C'est d'accord. »

Le soir tombait peu à peu.

Il semblait à Lena Gateway que Dale lui échappait et elle avait demandé à Clark de monter la voir. Elle était inquiète.

Le scientifique avait passé trente ans auprès de Walter Gateway, aussi connaissait-il parfaitement Lena, aussi bien que Dale.

Ils s'embrassèrent.

« Merci d'être passé. Assieds-toi, Rainy. Une vodka Martini ?

— Oui, s'il te plaît.

— Eh bien, que se passe-t-il, Lena ?

— Je suis inquiète pour Dale.

— Oui, il est peut-être un peu tendu.

— Tendu est un faible mot. Il est, comment dire, obsédé par les passages, ce qui est difficilement compréhensible, car Évariste peut être exécuté sans cela. Ce n'est qu'un bonus. Il le sait.

— Chère Lena, ton père a inclus ce point dans le programme en tant qu'option, ce qui n'est pas en son honneur, crois-moi. Ce n'est qu'une boucherie de plus. Il faut que croire que chez Dale, cette proportion optionnelle n'existe plus en tant que telle. Il en a fait une priorité. Pourquoi, je ne sais pas.

— Tu ne pourrais pas essayer de lui parler.

— Je peux toujours le voir, mais je ne pourrai rien faire pour l'empêcher de faire ce qu'il a décidé de faire.

— Pourquoi en es-tu si sûr ?

— Parce que je connais sa détermination, et je ne pense pas que son sens de la coopération soit très développé. »

Lena touchait machinalement ses cheveux.

« Il ne fait plus attention à moi, Rainy.

— Tu devrais savoir que Dale fonctionne par priorités.

— Tu veux dire que je ne suis plus une priorité pour lui ?

— Seulement en tant que pion sur le grand jeu d'Évariste, je le crains, Lena.

— Je me sens parfois prête à tout abandonner.

— Allons, Lena, ne te laisse pas aller. Les choses sont sur la bonne voie. Élias Parque est sur le point de résoudre le problème de Firelance, et les XS auront bientôt des muscles à toute épreuve. Partout en Europe, nos armées de métal seront bientôt prêtes, et les armées de chair et de sang n'y résisteront pas. Il sera toujours temps d'éventrer Paris et d'y laisser entrer tous ces soi-disant monstres.

— En attendant, tout n'est pas résolu. J'ai parlé à Landon. Le Moyen-Orient tarde à signer le contrat que nous lui avons proposé. »

Clark se souciait très peu de politique.

« Eh bien, laisse-les. Quelle importance ! Ils ne bénéficieront pas de notre aide. Tant pis pour eux.

— S'ils ne signent pas, cela représente potentiellement un continent que nous n'aurons pas sous contrôle et où nous ne pourrons pas nous développer. »

La politique et les intérêts géopolitiques étaient des éléments de l'apprentissage de l'héritière, la plaçant dans l'impossibilité d'imaginer tout autre déroulement que celui qui avait été prévu par son père, contrairement à Clark.

« Et quand bien même, ils ne deviendraient jamais assez puissants pour représenter une menace. Ils seraient perdus au milieu d'un monde dont ils se trouveraient totalement exclus. Une sorte de zoo géant. »

Clark se leva.

« J'ai encore beaucoup de travail ; et ne t'inquiète pas trop, je vais parler à Dale. »

Robert Legendre se tenait seul dans l'immense pièce boisée, assis à son bureau de style renaissance ; un temps si lointain que l'on eût pu douter qu'il ait existé un jour.

Bien qu'une certaine vie mondaine et sociale occupât ses journées, Legendre était un homme solitaire, plutôt porté vers ceux de son sexe qu'il rencontrait la nuit, dans ces vapeurs chimiques puissantes, et qu'il appréciait par-dessus tout.

Ce jour-là, Robert Legendre se sentait las. Quelque chose en lui avait fui, la vie lui était devenue indifférente, et même la perspective de ses voyages nocturnes ne le comblait plus. Les secrets qu'il avait dû porter l'avaient sournoisement atteint, au fur et à mesure du temps.

Il griffonna quelques mots sur une enveloppe.

Il posa le crayon, et après avoir bu une longue gorgée du whisky irlandais dont il raffolait, ouvrit le tiroir, prit un revolver et tira.

Le coup de feu avait à peine résonné. Le son s'était perdu sous les plafonds moulés, dans la hauteur désertée des pièces.

Il n'y avait de vie à l'hôtel de ville que celle des meubles, de la poussière, du souvenir mort.

La vie de Robert Legendre avait pris place dans cette immense fixité et il n'avait pu résister seul, l'immobilité gagnant peu à peu tous les méandres de sa pensée et de son corps.

La guerre l'avait broyé, plus qu'un autre peut-être.

Olis Legrand fut le premier prévenu de la mort de Robert Legendre.

Le corps n'avait été découvert qu'au matin, lorsque les employés avaient pris leur service.

Un silence glacé baignait le bureau du maire, dont le haut du corps s'était affaissé, laissant pendre un bras vers le sol. Olis ramassa l'arme à ses pieds.

Le suicide était indiscutable, et il fit signe aux services médicaux.

La balle avait pénétré dans la tête sans endommager le visage de Legendre. Seul un filet de sang séché sur la tempe gauche laissait deviner la nature de sa mort. Olis Legrand, s'il le regrettait, comprenait le geste de Legendre, qui ne le surprit pas plus que ça.

Une fois qu'ils eurent emporté le corps, Olis distingua son nom sur une grande enveloppe. Il l'ouvrit et déplia le document qu'elle contenait.

Il mit un petit instant à comprendre qu'il s'agissait des plans de constructions dans les sous-sols de Paris. Olis fut atterré par la complexité et la grandeur du réseau. Quatre routes arrivaient sous la ville, une à chaque point cardinal de la capitale. Elles se rejoignaient toutes sous le Trocadéro. Rien n'indiquait où menaient ces routes une fois à l'extérieur.

Olis se servit du téléphone de Legendre pour appeler Imbert. Ce document lui donnait parfaitement le droit de perquisitionner.

Il le trouva au Best Place. Une voix fatiguée lui répondit.

« Imbert à l'appareil !

— C'est Olis ! »

Olis lui fit part du suicide de Legendre et des plans qu'il avait laissé à son intention.

« Il me semble que ce document nous donne le droit de perquisitionner ITF.

— Sans doute, mais il faut attendre. La réunion au sommet de l'OTAN a lieu après-demain. Tout va se jouer là, Olis. Je ne veux pas créer de remous et mettre Fisher en alerte avant que n'ait lieu ce sommet. Le jeu est plus que serré. Pensez à moi après-demain, Olis. Je vous tiendrai immédiatement au courant.

— Bien. Au revoir Geoffroy. »

Olis regarda une dernière fois par la fenêtre le corps de Legendre que l'on embarquait dans l'ambulance.

Les enterrements, à cette époque, n'existaient plus. Les corps étaient vaporisés, par un procédé d'ébullition sophistiqué, passant de l'état solide à l'état gazeux en à peine une seconde. Un centre de traitement, aux portes de Paris, dématérialisait tous les morts de la capitale, aussi n'en restait-il aucune trace. Ce procédé fut adopté durant les premières années de la guerre, les cimetières et les crématoriums ne suffisant plus à contenir les milliers de cadavres.

Tout était donc désormais suspendu au sommet de l'OTAN.

Olis quitta l'hôtel de ville.

Le vent s'engouffrait sur l'esplanade par grands souffles.

Clark avait largement insisté pour voir Witman, aussi fut-il contraint de passer voir le scientifique. Comme à son habitude il ne s'encombrait d'aucune politesse.

« Du nouveau ?

— Les polymères sont opérationnels. Cette chimiste est particulièrement douée.

— Pourquoi m'avez-vous demandé de passer ?

— Assieds-toi un instant, Dale.

— Je n'ai pas beaucoup de temps.

— Tu me parais anxieux ces derniers temps. Tu devrais t'accorder plus de pauses.

— Je n'ai pas besoin de pauses.

— Tout le monde en a besoin. Je t'en prie, assieds-toi ! »

Dale s'assit à contrecœur.

« Je ferai une pause quand Paris sera tombée.

— Walter n'a jamais désiré que tu te rendes malade. Les choses avancent, tu n'as pas besoin de t'inquiéter.

— Les passages ne vont pas s'ouvrir tout seuls. »

Rainy Clark scrutait intensément Witman.

« Il me semble que tu focalises un peu trop sur ces passages. Tu sembles oublier qu'ils ne sont pas la seule condition de la victoire. »

Witman eut comme une absence. Son regard resta fixe un instant, et il reprit d'un ton monocorde.

« Les passages doivent être ouverts. C'est dans le plan.

— Oui, c'est vrai, c'est dans le plan. Mais ce n'est qu'un plus.

— Cela doit être fait simultanément à la destruction de l'armée.

— Si possible, oui. Mais je te le répète, ce n'est pas l'unique condition. Nous remporterons la victoire quoi qu'il arrive.

— Quoi que vous en pensiez Rainy, Walter m'a demandé d'ouvrir ces passages, et il en sera de même dans toutes les villes d'Europe. Plus ils s'autodétruiront, plus puissante sera la WTC. Nous sommes l'avenir de l'humanité, et les choses seront faites telles que Walter l'a voulu. »

Des lueurs bleutées traversaient l'obscurité, en perpétuelle mouvance.

Les ordinateurs traitaient une infinité de données par micro-seconde, et l'immobilité du lieu pouvait laisser penser qu'il ne s'agissait que d'une illusion. Un monde souterrain et complexe.

« Ça t'ennuie de rester un peu, j'aimerais travailler avec toi. »

Dale se leva.

« Je vous l'ai dit, Rainy, je n'ai pas le temps. »

Puis il quitta le laboratoire, laissant Rainy Clark perplexe.

Dans le même temps, Harold était dans le bureau de Kratz.

« J'ai terminé. Firelance est opérationnel. »

Kratz avait suivi une à une les différentes étapes du travail d'Harold, sans trouver rien à redire, et le malaise qu'il ressentait ne s'appuyait sur rien.

« Eh bien, monsieur Parque, je vous félicite.

— C'est un plaisir.

— Je vous prierai de superviser le bon fonctionnement jusqu'à la mise en service.

— Mise en service de... ? »

Kratz sourit.

« Vous êtes tenace.

— Juste un peu de frustration, monsieur Kratz. Légitime, il me semble.

— Vous désirez un verre ?

— Non merci.

— Mademoiselle Gateway semble tenir à ce que vous restiez dans la compagnie.

— Contrairement à vous, n'est-ce pas ?

— N'y voyez rien de personnel.

— Vraiment ? Cela me paraît difficile.

— Elle vous a proposé une place de choix au sein de notre compagnie. Il semble que vous ne soyez pas intéressé.

— Effectivement. Je ne suis pas intéressé par quelque chose dont j'ignore tout.

— Croyez-vous qu'il y ait d'autres alternatives à celle que nous proposons ?

— Je vous en prie, expliquez-vous. De quelle alternative parlez-vous ?

— Vous êtes déjà allé à Bruxelles depuis l'achèvement du dôme ?

— Non.

— Eh bien, allez-y, monsieur Parque, et nous reparlerons de tout cela à l'occasion.

— Si c'est de technologie que vous parlez, je n'ai aucun doute sur ce point.

— Alors qu'est-ce qui vous chagrine, monsieur Parque ?

— L'utilisation que vous pourriez en faire, monsieur Kratz.

— Je vois, c'est encore les robots.

— Effectivement, la robotique n'est pas un point de détail. C'est ce sur quoi vous travaillez sans répit. Montrez-moi ces super robots de défense, et nous aurons les mêmes cartes en main.

— Je vous ai répété les règles de la compagnie un nombre incalculable de fois. À croire que vous ne voulez pas entendre.

— J'entends extrêmement bien. Mais je n'ai pas envie de faire partie de votre grand et mystérieux plan. Si vos intentions étaient louables, pourquoi les cacheriez-vous ? »

Une froideur extrême s'installait entre les deux hommes. Harold s'était joué de Kratz, et son travail mettrait à bas le projet Gateway ; mais pour cela, il devait rester encore, jusqu'à la mise en fonction des XS.

La nuit tombait déjà.

Olis fit un détour pour acheter des pizzas. Anita et Éthan l'attendaient avec impatience, anxieux.

Éthan fit part à Olis de ce qu'il avait dit à Anita à propos des passages.

Cette révélation lui arracha un sourire empreint de dérision. Ainsi, tout ce pour quoi Dale Witman semblait donner sa vie n'avait aucune raison d'être.

Il jugea plus sûr de passer la nuit sur le canapé d'Anita. Bench le relayerait au matin.

La journée à venir serait décisive d'une façon ou d'une autre.

À Bruxelles, dans sa chambre, Imbert se trouvait dans l'incapacité de trouver le sommeil. Demain allait se jouer l'avenir de son pays et de l'Europe, et cette responsabilité lui incombait.

Le matin, lorsqu'il avait croisé Fisher au parlement, il avait eu droit à ce sourire que l'on réserve aux inoffensifs.

« Demain le grand jour, Imbert ! J'admire votre détermination.

— Merci, Fisher. C'est en effet c'est un acte de volonté nécessaire.

— Difficile de jouer à égalité avec Coleman.

— Certes. Mais vous êtes bien placé, Fisher, pour savoir que l'Europe ne manque pas de ressort.

— Vous parlez d'une Europe unie, Imbert. Je ne suis pas certain qu'elle le soit, mais laissez-moi vous souhaiter bonne chance. »

Au matin, le ciel était couvert. Un gris sombre et dense.

Olis était descendu prendre un café chez lui, laissant Anita et Éthan encore endormis.

Il attendait que Bench arrive pour partir. Ce matin-là, il éprouva le besoin d'agrémenter son café d'une dose conséquente de rhum.

Le lieutenant arriva, ponctuel.

« Il y a du café chaud, si vous voulez, Bench.

— Merci. »

Olis ouvrit un tiroir et donna un revolver à Bench.

« Surtout, allez-y à la moindre alerte. Tous ceux qui habitent dans le bâtiment d'Anita sont de vieux croulants. Et tous ceux qui partent travailler sont déjà partis. D'ici, vous ne pouvez rater personne.

— Ne vous inquiétez pas, Chef. »

Bench avait pris sur lui pour ne pas s'affoler à la vue du revolver. Olis l'avait regardé droit dans les yeux en lui donnant l'arme.

« Bien, merci, Bench. C'est un jour spécial aujourd'hui. Nous en aurons peut-être bientôt fini avec Witman et cette maudite compagnie. »

Bench s'inquiéta aussitôt.

« Et Kayla ?

— Ils ne savent rien. Elle est une sommité dans son domaine, et comme vous le savez, ils l'ont sollicité parce qu'ils ont besoin d'elle.

Je ne pense pas qu'elle court le moindre risque, Bench, rassurez-vous. »

Les paroles d'Olis ne le rassurèrent que moyennement.

« Bien.

— Je dois aller à la préfecture. Je ne sais pas de quoi sera faite cette journée. Je vous appellerai. Surtout, faites attention. Witman est capable de venir lui-même. »

Olis laissa Bench chez lui et monta dans son véhicule.

Un fort brouhaha emplissait l'immense salle abritant les réunions de l'OTAN depuis plus d'un siècle maintenant. Aucune place n'était vide autour de l'immense bureau circulaire, et le secrétaire ajustait le son de son micro, source permanente de problèmes techniques.

Étrange paradoxe au creux de la cité de verre, du dôme des dômes, le système audio de la salle n'avait jamais été changé depuis les cinquante dernières années, et les crachements du micro ponctuaient, année après année, les débats agités de l'assemblée.

Imbert, concentré, respirait profondément. Il avait gagné à sa cause la plupart des pays d'Europe, excepté la Lituanie, la Lettonie, l'Estonie et la Pologne, dont les votes resteraient déterminants.

Un coup de téléphone passé par Miro Shander quelques heures auparavant avait été lui aussi déterminant :

« Imbert, Shander à l'appareil. »

Imbert était resté silencieux un instant.

« Vous êtes donc toujours vivant ?

— Comme vous voyez. J'ai disparu un peu brutalement, peut-être.

— Est-ce le remords patriotique qui vous pousse à appeler ?

— Vous seriez sans doute surpris.

— Si vous me disiez qu'un sentiment patriotique vous habite, sans doute...

— Pensez ce que vous voulez. J'ai fait ce que je pensais devoir faire.

— Certainement, je n'en doute pas.

— Écoutez, Imbert, quoi que vous pensiez, sachez que vous avez tout mon appui.

— Votre appui... Et à quoi pourrait me servir votre appui ?

— Si l'Europe est avec vous, le Moyen-Orient vous est acquis, j'y veillerai.

— C'est donc là-bas que vous avez fui.

— Ma famille est ici. Mais oublions ça.

— Pourquoi m'appelez-vous exactement, Shander ?

— Pour vous mettre au courant de certains points importants.

— C'est-à-dire ?

— Cette guerre est un leurre, et Lena Gateway paie grassement les Arabes pour vous faire croire qu'elle a bien lieu.

— Excusez-moi, mais je ne vous comprends pas.

— Il n'y a pas de guerre ici. Tous les soldats ont été tués et ceux qui restent sont utilisés afin de vous tromper. »

Imbert était frappé d'effroi. Shander continua :

« En échange de cela, Lena Gateway garantit la modernisation et la robotisation au Moyen-Orient. C'est ce qu'elle garantit au monde entier, Imbert, l'asservissement de l'homme par les robots, vous le savez. Elle se tient prête à l'envahir. Aucun mensonge ne l'a arrêtée. Les services secrets lui sont dévoués, mais pas l'Europe. C'est aujourd'hui que vous devez les convaincre. Vous avez le pouvoir de remporter la victoire. Si l'Europe vote à l'unanimité pour l'arrêt de la guerre, elle pourra contrer Lena Gateway et ses projets de domination mondiale. Cette femme est une sorte de monstre. Dites-leur la vérité. »

Imbert se remettait mal de cette vérité. L'idée que tous les combattants européens avaient été décimés, au-delà même de la supercherie, le rendait malade, et le fait que Shander relate ce fait sans plus d'émotions lui paraissait impardonnable, quelle que fût l'utilité majeure de sa confession.

« Ainsi, vous avez laissé faire cette... ce massacre, cette farce macabre. Vous étiez au courant, depuis le début.

— Les choix que l'on fait nous appartiennent et ce qui les guide ne regarde que nous. Je comprends que vous me jugiez. Néanmoins, les faits sont là. Servez-vous-en. »

Lorsqu'il raccrocha, Geoffroy Imbert resta un long moment immobile, et les phrases de Shander résonnaient encore dans son esprit lorsqu'il prit place au pupitre de la France.

La pluie ruisselait le long des baies vitrées de l'appartement de Lena Gateway. Elle la contemplait d'un regard perdu et sursauta lorsque son téléphone sonna.

« Allo !

— Lena, c'est Fisher. »

Elle comprit aussitôt au son de sa voix que quelque chose se passait.

« Qu'y a-t-il ?

— Lena, Imbert nous a doublés.

— Comment ça, doublés ?

— Il a fait voter l'arrêt de la guerre.

— C'est impossible.

— Les Arabes nous ont doublés eux aussi et marchent avec l'Europe. »

Comment les choses en un instant avaient-elles pu basculer ainsi et échapper à son contrôle ?

« Alors, il ne faut plus hésiter, les XS sont opérationnels, Fisher, nous devons lancer l'attaque.

— Lena, voyez les choses en face. C'est impossible dans ces conditions.

— Nos robots sont plus forts que leurs armées. Nous pourrions les terrasser.

— Vous oubliez l'Europe, l'OTAN. Nous ne pouvons pas les assujettir par la force. Il s'agit d'un continent. Il faut se résigner, Lena, nous avons perdu, pour le moment. »

Lena ne disait rien. Elle venait d'être privée de sa raison d'être : Évariste, pour lequel elle et son père avaient donné toute leur vie.

« Lena ! »

Elle ne répondait plus à Fisher. Curieusement, un sentiment de soulagement semblait naître en elle, et bien qu'elle fût totalement démunie, elle pensait à Dale. Ils pourraient enfin être ensemble.

« Lena. Cela ne remet pas en cause notre domination technologique. Nous la ferons fructifier comme nous l'avons toujours fait. D'une certaine façon, nous continuerons d'avoir la main. Cette guerre était une opportunité que nous avons saisie et Évariste était lié à elle. Dès lors qu'il n'y a plus de guerre, il faudra recommencer et nous y prendre autrement. Walter n'est plus Lena, mais vous êtes là, vous êtes jeune, et l'avenir d'une façon ou d'une autre vous appartient. »

Elle n'écoutait plus et avait lâché le téléphone.

La voix de Fisher qui appelait Lena depuis le mobile tombé au sol était à peine audible et semblait s'enfuir, comme s'enfuyait le rêve de Lena, ou plutôt celui de Walter Gateway.

Après être restée un long moment immobile, elle appela Dale et Clark.

Rainy Clark raccrocha le téléphone et se dirigea vers le laboratoire de Kayla.

La chimiste se trouvait dans la phase terminale de son travail et avait parfaitement réussi l'intégration des muscles polymères à l'exosquelette.

« Félicitations, docteur Kumba ! »

La voix de Clark la fit sursauter.

« Ah, vous êtes là ? »

Le scientifique prit place sur une chaise près d'elle. Elle remarqua aussitôt une attitude étrange chez lui. Le sourire lointain qu'il affichait eût pu laisser croire qu'il était ivre. Il hochait doucement la tête.

« Chère Kayla, quelque chose me dit que les choses s'arrêtent là.

— Comment ça ? »

Elle eut du mal à réprimer une vive pointe d'angoisse.

« Dans quelques heures, la police sera là. Tout ce travail sera réduit à néant.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous croyez peut-être que tout cela est légal ? Votre naïveté m'a toujours surpris, chère Kayla. Mais sachez que je regretterai ces heures passées près de vous. Vous êtes remarquablement douée. »

Il sortit une carte de son portefeuille, et lui tendit.

« Tenez, si jamais l'envie vous prenait de vous expatrier aux États-Unis, sachez que je serai honoré de collaborer avec vous. »

Elle prit la carte.

« Vous êtes très belle Kayla, et pardonnez-moi ces tentatives enfantines pour frôler vos mains, je sais que vous ne vous êtes pas formalisée pour si peu, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, Rainy. »

Effectivement, elle ne s'était pas formalisée.

« Néanmoins, vous devez savoir que je ne viendrai jamais travailler avec vous. Nous n'avons pas la même conception de la science et du monde.

— Et voilà qu'elle recommence ! Vous montez tout de suite sur vos grands chevaux.

— Je ne crois pas. Il s'agit bien d'une vision différente.

— Oui, bien sûr, les robots. Mais, suivez-moi, je m'en voudrais que vous repartiez sans avoir pu mesurer toute l'ampleur du projet. »

Elle le suivit dans les obscurs couloirs où ils franchirent une double porte.

Kayla s'immobilisa lorsqu'elle découvrit les innombrables allées de XS à perte de vue. Ceux-là étaient armés.

« Pourquoi avez-vous tenu à me montrer cela ?

— Voyez-vous, Kayla, c'est une façon de rendre hommage à votre travail. J'ai toujours eu du mal à vous cacher la vérité. Je vous tiens en très haute estime, et il m'était pénible de mettre à mal mon intégrité et la vôtre, aussi bien scientifique qu'humaine.

— Ce sont des robots de combat.

— En effet.

— Je ne suis pas vraiment surprise par cela, vous savez ! Mais je ne m'attendais pas à un tel gigantisme.

— Oui, c'est une entreprise gigantesque, conçue par un homme qui ne connaissait aucune limite.

— Pourtant, il a dû sous-estimer quelque chose ou quelqu'un.

— Sans doute. Des milliers d'hommes unis seront toujours plus forts qu'un seul homme, fût-il un demi-dieu.

— Vous pensez que Gateway était un demi-dieu !

— En quelque sorte oui, il l'est.

— Pourquoi parlez-vous de lui au présent ?

— Voyez-vous, le génie de Walter Gateway était trop immense pour qu'il n'ait su acquérir l'immortalité. La quête de l'immortalité est ce qui l'a toujours porté, inspiré, et tout ce qu'il s'est efforcé de mettre en place n'avait de sens que pour offrir cette immortalité à l'humanité entière.

— Je ne comprends pas, Rainy, que vous puissiez adhérer à une telle aberration.

— La portée de l'immortalité vous échappe sans doute. Mais quand on en possède le secret, c'est une tout autre chose. »

Kayla sentait que l'esprit de Clark était en quelque sorte perdu.

Sans doute avait-il franchi des frontières d'où l'on ne revient pas.

« Mais encore une question professeur, si Gateway est immortel, où est-il ?

... »

Olis, dès qu'il reçut le coup de fil d'Imbert, organisa aussitôt avec les forces de police et l'armée la perquisition des sous-sols d'ITF. Un grand nombre d'hommes étaient mobilisés, personne ne sachant à quoi s'attendre exactement.

Il croisa Mengis dans les couloirs. Ils ralentirent, et restèrent quelque temps face à face, mais cela fut très court, et ils ne se parlèrent pas.

Olis sentait un flux de liberté couler en lui et une nouvelle énergie l'habitait. Il s'apprêtait à arrêter Dale Witman.

Avant de partir pour ITF, il appela chez lui.

« Oui, Bench, c'est Olis. Tout va bien ?

— Oui.

— Bien. À tout à l'heure. Je vous appelle dès que je peux. »

Puis il partit avec les forces de police vers le Trocadéro.

Au même moment, une voiture se gara lentement dans la rue Morlot.

Lok était au volant. Il coupa le moteur.

Bench, aux aguets dans l'appartement d'Olis ne distinguait pas toute la rue, mais son regard restait rivé sur la cour que nul n'eût pu traverser sans qu'il le vît.

Harold se trouvait dans le hall d'ITF comme tous les employés de la compagnie qui avaient été réunis là. Mulard Crane ne tarda pas à le rejoindre.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas, Kratz a une communication à faire, semble-t-il. »

Quelques instants plus tard, Kratz prit la parole dans le hall bleuté, à l'air pur et à la température idéale.

« Chers collaborateurs, je voulais vous tenir informé du fait que la police va perquisitionner les sous-sols, aussi ne vous étonnez pas de les voir entrer en nombre. Il s'agit sans aucun doute d'un malentendu. En attendant, continuez votre travail. Vous serez informé individuellement de la suite des événements. Merci. »

Chacun commençait à se disperser et à retourner vers les espaces de travail.

Mulard resta un instant près d'Harold.

« On dirait qu'ils ont des petits problèmes avec les super robots ! » Harold était inquiet pour Kayla.

« Ils n'ont pas fait monter ceux des derniers niveaux.

— C'est sans doute Clark qui a été chargé de leur parler.

— Oui. Peut-être.

— Il est probable qu'on ne fasse pas de vieux os ici, Élias. »

Au moment où il se séparait de Crane, Harold vit Dale Witman sortir d'un ascenseur et traverser le hall en courant, bousculant violemment tous ceux qui étaient sur son passage.

Déjà, les premiers policiers entraient.

Le soir tombait lorsque Lok sortit de sa voiture et se dirigea vers la cour.

Au même instant la sonnerie du téléphone fit sursauter Bench qui s'apprêtait à rejoindre Anita et Éthan.

C'était Kayla.

Elle lui annonça la fin d'ITF et le mit au courant de la perquisition en cours dans les sous-sols.

Il raccrocha, soulagé. La sonnerie retentit à nouveau, détournant son attention de la cour un instant, pendant lequel Lok traversa.

« Allo !

— Bench, c'est Olis. Ça y est, on les a eus !

— Oui, j'ai parlé avec Kayla.

— Tout se passe bien rue Morlot ? »

Déjà arrivé devant la porte de l'appartement, Lok y colla son oreille.

Il ne mit pas longtemps avant de défoncer la porte d'entrée d'un violent coup de pied.

Anita et Éthan, assis dans le salon, poussèrent un cri, pris par surprise. Anita, par réflexe, se mit devant Éthan pour le protéger. Ils n'arrivaient même pas à crier tant ils avaient peur.

Bench avança vers eux. Il écarta violemment Anita avant de prendre Éthan par le bras.

« Viens avec moi, et pas d'histoire. »

Éthan essayait d'analyser la situation. Il avait le plus grand mal à réfléchir. Anita restait sur le sol apparemment mal en point. Au contact de Lok, tout lui revenait. Il se mit à crier et à se débattre.

« Laisse-moi ! Pourquoi tu fais ça ? Carlo te pardonnera pas.

— Si tu savais ce que j'en ai à foutre de Carlo. Je ne joue plus dans la même cour, mon vieux ! Terminé la merde pour moi mon pote, alors ramène-toi. J'en ai rien à foutre de votre petite gueule à toi et à ta copine. »

Anita commençait à se relever difficilement. À cet instant, il sortit un couteau et le mit sous la gorge d'Éthan.

« Je te préviens, ma petite, si tu tiens à lui, tu restes où tu es, ou je lui tranche sa petite gorge, ici, maintenant. J'ai rien contre toi, alors je te conseille de rester tranquille. »

Dans la cour, Bench ferma la porte de chez Olis et prit l'escalier dans l'autre bâtiment pour monter chez Anita. Pendant qu'il montait, il entendit soudain Anita hurler : « Laisse-le ! »

Éthan criait lui aussi.

Il arma avec difficulté le revolver que lui avait confié Olis, le sang soudain glacé de peur, et se trouva bloqué.

Il n'arrivait plus à bouger. Il était paralysé par la peur tandis que les hurlements continuaient plus haut. Il eut le plus grand mal à se raisonner, à sortir de cette paralysie totale.

Il entendit des pas dans l'escalier, mais quelque chose de plus fort envahissait sa tête et ses oreilles. Les cris continuaient. Il distingua clairement la voix d'Éthan.

Il n'eut pas le temps de monter. Lok, qui tenait féroce^{ment} Éthan en descendant les escaliers, apparut au-dessus de lui.

Il trouva en lui le courage de se mettre en travers de l'escalier, mettant Lok en joue.

Lok avait cet instinct animal. Il sut, aussitôt qu'il le vit, que Bench avait peur, alors il se mit à hurler tout en remettant le couteau sous la gorge d'Éthan.

« Pousse-toi, sac à merde, ou je crève le petit. T'entends ! »

Éthan ne pouvait rien faire. À force de mouvements brusques, la pointe du couteau avait légèrement percé sa chair, et le sang coulait doucement dans son cou. Il trouva toutefois le cran de parler.

« Pousse-toi, Bench. C'est moi qu'il veut. Il est fou, laisse-le. »

La situation s'était soudain figée. La main tremblante de Bench maintenait Lok en joue, qui malgré tout se méfiait de l'arme.

Bench réussit à ne pas regarder Anita qui arrivait derrière l'homme ; un regard vers elle l'aurait trahie. Elle le brisa le pot de fleurs qu'elle tenait dans les mains sur le crâne de Lok, qui chancela aussitôt.

Éthan réussit à se dégager et tous les trois descendirent les escaliers le plus rapidement qu'ils le pouvaient. Ils furent stoppés dans leur élan.

Dale Witman se trouvait dans l'embrasure de la porte au rez-de-chaussée. Son regard argenté brillait dans le soir.

« Donnez-moi l'enfant, et il ne vous arrivera rien. »

Bench, toujours aussi tremblant, mit Witman en joue. Sans en tenir aucun compte, Dale se mit à avancer vers eux. Bench tira et toucha Witman à l'épaule, ce qui n'arrêta en rien la détermination de l'homme.

Le policier se sentit soudain happé vers le haut et Witman le fracassa contre un mur.

Avant qu'il n'ait le temps de saisir Anita, Éthan se faufila entre ses jambes et bondit à l'extérieur. La jeune fille s'accrocha de toutes ses forces à Witman pour l'empêcher de poursuivre Éthan. Elle fut en mesure de le retenir quelques secondes, mais il l'envoya valdinguer elle aussi.

Dehors Éthan avait sauté sur un vélo et il pédalait comme un fou. Il prit la direction de la gare du Nord se souvenant du chemin qu'il avait pris en sens inverse avec Anita.

Quand Witman déboula dans la rue Morlot, Éthan avait déjà disparu.

Il mit un certain temps avant de pouvoir le repérer au loin, rue de Châteaudun.

Éthan avait bien quatre cents mètres d'avance.

Des larmes roulaient sur son visage, mais il ne pleurait pas. Il savait que sa survie dépendait de sa vitesse à atteindre le passage. Une fois de l'autre côté, il aurait toutes les chances de semer Witman. Voilà qu'il courait vers ce qu'il avait fui. Voilà qu'il se trouvait de l'autre côté, dans ce monde qu'il avait tant voulu quitter, son unique planche de salut.

Dale Witman courait, régulièrement, sans aucun essoufflement. Il ne perdait pas Éthan des yeux. Il le vit balancer son vélo et s'engouffrer dans l'ancien dépôt de bus.

Éthan emprunta le passage dans le mur près des voies ferrées, mais, de loin, Witman vit la petite silhouette disparaître dans le mur.

La nuit était tombée et la course se déroulait désormais dans l'obscurité.

Ethan se dirigeait facilement. Sa course était silencieuse et légère. Anita lui avait payé une paire de tennis fluo dernier cri. Il ne cessait de tourner et de s'enfoncer dans Aubervilliers.

Il pénétra soudain dans un immeuble inhabité, connaissant un accès qui menait à un autre pâté de maisons. Pour cela, il emprunta des couloirs et des portes connus de lui seul.

Il réussit à semer Witman, pris au piège dans l'immeuble qu'il fouilla jusque dans les étages en vain.

Éthan était déjà loin.

Le visage de Dale Witman ne laissait rien paraître. Il sortit de l'immeuble et se remit en marche rapidement, à l'aveuglette. C'est à peine s'il remarquait l'environnement dans lequel il était et ses pas solitaires résonnaient dans la noirceur de ce monde.

Le rythme de ses pas ralentit lorsqu'il s'aperçut qu'une vingtaine d'hommes l'encerclaient.

De leurs silhouettes informes pendaient des vêtements en lambeaux. Certains d'entre eux étaient nus. C'est à peine si l'on distinguait leurs visages mangés par les cheveux et les barbes hirsutes, incroyablement longs. Ils n'avaient plus rien d'humain et resserraient leur étau sur Witman, inexorablement.

Malgré sa force hors de commun, Witman ne fut pas de taille et ils eurent rapidement le dessus, se précipitant sur lui pour le dévorer, tels des morts-vivants, émettant des grognements de bêtes.

Rapidement, l'agitation cessa.

Certains d'entre eux tenaient les membres de Witman qu'ils avaient arraché à son corps. Ils les jetèrent furieusement.

Il n'y avait pas de sang, pas de chair. Seulement des circuits baignant dans une matière blanchâtre.

Ils abandonnèrent leur proie et se dispersèrent dans l'obscurité.

Dale Witman gisait sur le sol, décapité et démembré.

Son regard bleu acier restait le même, nullement altéré par ce qu'il venait de subir.

Épilogue

Évariste avait échoué, mais les temps embués charriaient toujours les odeurs de putréfaction qui avaient envahi le monde. Il fallait encore venir à bout de la honte et de la mort. Il faudrait laver les êtres des boues sanglantes qui les avaient engloutis. Ou bien, s'étaient-ils perdus depuis longtemps déjà dans cette régression sans retour ?

Quelle sorte de haine gisait donc au fond des âmes pour avoir ainsi fait fi de toute civilisation ?

Quelle peur les avait poussés à cela ? À moins qu'il ne fût question que d'un mal indissociable de la nature humaine !

Walter Gateway avait compté sur cette capacité meurtrière et animale, espérant que tous finiraient par s'anéantir, lui laissant le champ libre.

La réussite du téléchargement de son esprit dans celui de l'androïde X.D.W ne fut que partielle et l'obsession dont fit preuve Dale Witman concernant les passages fut la marque d'un dysfonctionnement majeur. La question, toutefois, de savoir s'il existait des copies de l'esprit de Walter Gateway restait sans réponse.

À Paris, le démantèlement et l'expulsion d'ITF n'avaient rien changé à l'extérieur de la ville, si ce n'est que l'on y faisait entrer, peu à peu, au compte-goutte, ceux des clans.

Les hordes, elles, représentaient des millions d'hommes et de femmes sur tout le territoire, bien supérieur au nombre de celles et ceux qui vivaient dans les villes.

Une remise en question globale s'imposait à cette démocratie honteuse dont la seule œuvre fut de conduire le monde dans un chaos infernal, mue qu'elle avait été par la soif du pouvoir et de l'argent ainsi que par la haine, et n'ayant rien à envier à la soif de sang des hordes sauvages.

Au sommet de l'Europe se posa la question de l'éradication pure et simple de ces hordes ; elle en indigna certains, en laissa d'autres dubitatifs, et remporta l'assentiment de beaucoup.

Toute rééducation s'avérait impossible, les cerveaux ayant perdu toute conscience du monde, si infime fût-elle.

La nécessité de récupérer les terres et de reconstruire les pays ne laissait aucun doute.

La décision serait bientôt votée.

Les vapeurs irréelles d'une aube d'été encerclaient l'île de Capri de brumes légères et répandaient une humidité douce et salée, encore fraîche d'une nuit de mer et de vent.

Il y avait là Olis, qui riait avec Carlo.

Anita et Harold, main dans la main, marchaient derrière.

Le Français s'appuyait sur le bras d'Éthan, et tous foulaient le sable de la plage, encore vierge des lueurs du jour.

Carlo n'en finissait plus de vanter la beauté des criques de sable blanc, des eaux turquoise.

Il y avait ces moments où ils entraient dans la mer chaude et s'ébattaient ensemble...

C'est à cela que pensait Éthan, le soir, avant de s'endormir, dans l'appartement de la rue Morlot, l'album de photos de Carlo près de lui.

Table des matières

LE CONTEXTE	11
PARIS, NOVEMBRE 2060.	13
BRUXELLES	75
L'EXTÉRIEUR	97
DUBAÏ	141
LA RIPOSTE	243
ÉPILOGUE	299

